

Aux yeux du souvenir

Colette Audry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

COLETTE AUDRY

*Aux yeux
du souvenir*

nrf

GALLIMARD

Colette Audry

**Aux yeux
du souvenir**

Éditions Gallimard

À Jacqueline AUDRY

*« Puisque un souvenir n'existe
que pour soi, tout souvenir
est un secret.*

Kierkegaard

I

RÊVES ET TERREURS

C'est par la peur qu'il faut commencer : elle vous apprend que le monde est extraordinaire, et – plus obscurément – que vous êtes seul.

À la naissance de ma sœur (j'avais deux ans et deux mois) on me donna une chambre. C'était au premier étage. Les fenêtres avaient des volets pleins, mais, de l'un d'eux, un nœud de bois s'était détaché, laissant un petit trou rond que traversait la lumière d'un bec de gaz. Un œil jaune et irrité me fixait ; que me reprochait-on ? Je ne pouvais dormir et Maman dut mettre un bouchon dans le trou. À vrai dire, j'ai oublié la peur comme telle. Je revois seulement ce regard immobile, cet *éveil* qu'il m'imposait ; cet appel – ou cet avertissement qu'il existait des choses.

À peu de temps de là, je rêvai que Maman était morte. Je le lui avouai le lendemain : avec angoisse car c'était la première fois que je ramenais au grand jour du matin le souvenir d'un rêve ; avec gêne aussi car je n'osais pas tout raconter : au cours de l'aventure, maman s'était métamorphosée en un petit cochon et j'estimai qu'il serait blessant de le lui révéler. « Oh quel mauvais rêve », me dit-elle d'un air désolé, et elle parla vite d'autre chose ; mais sa précipitation même acheva de me convaincre que tout cela était grave décidément, même coupable. Je ne savais pas très bien ce que signifiait mourir. Je retrouve seulement une immense tristesse inquiète et l'image du petit cochon.

Je n'étais jamais en paix avec les rêves. Quand j'eus environ quatre ans, on m'envoya à l'école, sachant lire et un peu écrire, au cours secondaire. Je n'y allais que le matin il me semble, ou peut-être l'après-midi, mais seulement la moitié du temps, ce qui m'humiliait car il me semblait que je comptais pour du beurre dans la classe. On me donnait beaucoup de page d'écriture. Je me revois, étouffée d'angoisse, en train d'écrire : rêve, rêve, rêve. Comme si j'avais eu un squelette à dessiner. Si près du moment où il les associa pour la première fois un enfant peut-il séparer le mot de son objet ? Autour de mon pupitre ensoleillé je sentais les ombres de la nuit m'encercler, se rapprocher, prêtes à m'engloutir. Était-ce le rêve de la nuit prochaine qui s'annonçait ainsi, un cauchemar comme je n'en avais jamais connu encore ? le mot, la répétition du mot, le mot écrit, c'était – pire que la chose – une émanation de la chose contre laquelle on ne peut se défendre, car on s'éveille d'un rêve, mais il me semblait que je ne pourrais plus m'éveiller de répéter : rêve, rêve.

Une autre fois je dus écrire : Papa a grondé Colette. Ce fut encore un très mauvais moment. Je n'avais pas tout à fait peur, cette fois : j'étais atterrée. Certainement mon père ne m'avait jamais grondée, mais puisque la maîtresse me le faisait écrire, elle devait le savoir. Mon ignorance ou mon oubli de ce fait sans précédent me bouleversait. Peut-être serais-je grondée en rentrant. Qu'avais-je fait ? Je me sentais marquée d'une culpabilité obscure et définitive. Par-dessus tout, j'étais trahie : mon père, qui m'avait condamnée ou allait me condamner à *mon insu*, en avait cependant avisé la maîtresse et, par son intermédiaire, toute la classe. Je suppose que chaque élève était au même moment en train d'écrire que son papa l'avait grondée, elle, Marguerite, Claire, Suzanne, mais cette idée ne me vint pas, je crus que vingt enfants calligraphiaient ma honte.

Je fis encore un rêve qui m'étonna beaucoup. Je m'étais envolée, j'avais crevé le ciel et je me trouvais de l'autre côté : c'était un salon d'apparat, qui me sembla très beau, en velours cramoisi, avec des persiennes mi-closes. Une pendule tictaquait sur la cheminée. Il n'y avait personne. Je me sentais déférente comme avant une solennité. Je m'ennuyais un peu aussi, séparée du grand jour aveuglant que l'on devinait au dehors. À la suite de ce rêve, je crus quelque temps que l'envers du ciel était réellement ainsi. Du reste, aucun souvenir de religion ne se trouvait mêlé à ce décor : on ne m'avait jamais parlé de Dieu ni du Paradis.

Quand nous quittâmes Orange pour aller habiter Nice, les rêves devinrent tout autres : ternes et gluants. Les années de Nice (quatre ans et demi à sept ans et demi) furent imprégnées d'ennui. Pas de jardin. Nous habitions, tout en haut de la préfecture, un appartement qui donnait sur une assez petite terrasse pavée de mosaïque, ornée de quelques bambous et cactus dans des caisses, au-dessus de la mer. Mais au bord de cette mer on ne nous conduisait jamais, ma sœur et moi, car la plage était de galets. Nous passions une partie de nos journées dans la salle à manger, dont le meuble le plus frappant était une immense et hideuse étagère de bois verni noir. Nous attrapions, sur les carreaux, des mouches que nous enfermions dans de petites boîtes en métal, genre boîtes de punaises ou de plumes, dans lesquelles nous avions préalablement craché. Après quoi nous cachions les boîtes sur un rayon de l'étagère, derrière des livres, et nous nous désintéressions de ce morne supplice. Je ne sais ce que devenaient ces boîtes et je ne me souviens pas d'en avoir jamais rouvert une seule. Peut-être, il est vrai, n'ai-je fait cela que deux ou trois fois car je ne vois pas comment je me serais procuré tant de boîtes, mais quand je songe à Nice c'est d'abord ce qui se présente, prélude à ces terribles journées d'enfant où l'on ne se lasse pas de regarder les gouttes de pluie glisser le long des vitres, se grossir les unes les autres, filer d'un

trait jusqu'au bas du carreau, où l'on se chante des espèces de récitatifs monotones pour se raconter ce qui se passe dans la maison (« E-e-et Jeanne est parti-i-ie au marché-é sans para-plui-i-ie »). Un jour que je sautais sans répit d'un petit tabouret par terre afin d'user ainsi le temps, j'éprouvai soudain, *à l'égard des objets qui m'entouraient*, ce que je ressentais – et ressens encore aujourd'hui – après avoir répété dix fois de suite mon nom jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus à rien, qu'il ait perdu toute signification et tout rapport avec moi.

Cette dérobade imprévue du monde environnant, cette insipidité dont il me parut tout à coup affecté se traduisit à peu près ainsi : peut-être que ce petit tabouret n'existe pas, ni la salle à manger, ni papa, maman, Jacqueline, et (car je ne voyais aucune raison de m'arrêter sur cette voie), peut-être que JE N'EXISTE PAS NON PLUS. Pour me raccrocher à quelque chose, je me rappelai que nous devons aller la semaine suivante chez des petites amies, à une matinée d'enfants, objet de toute mon impatience et qui semblait ne devoir jamais arriver. Mais je répondis sur-le-champ : « peut-être que je croirai y aller et qu'il n'y aura rien de vrai, rien n'existera », perdant du même coup toute envie de cet après-midi. L'univers vacillait. Je crus sentir mes oreilles siffler, ma tête bourdonner, je me demandai même si je n'avais pas tout simplement envie de rendre, mais rien de pareil ne se produisit et le trouble persistait, ne voulait plus me lâcher. Il me semblait que c'en était fini pour moi de toute joie, que je ne désirerais plus jamais rien puisque je n'y croirais plus. Enfin j'étais effrayée de ce qui m'arrivait : ce n'était pas une pensée comme toutes les autres, il s'était vraiment produit quelque chose qui venait de transformer ma vie, d'où cela venait-il ? Quelle horreur se préparait à émerger ? Je reconnaissais l'affolement dans la fascination du jour de : rêve, rêve, rêve, mais aussi, à mesure que je passais l'inventaire de ce qui n'existait plus, l'espèce d'exaspération amusée que déclenchait en moi la vue d'une boîte de phosphatine Fallières : autour d'une immense soupière s'ébattent des enfants enthousiasmés. Le ventre de la soupière est décoré d'une plus petite soupière entourée des mêmes enfants en réduction, sur la petite soupière se trouve une tache grise. Avec de très bons yeux, on verrait qu'il s'agit d'une troisième soupière, et ainsi de suite, *sans jamais s'arrêter*.

Le soir au bord du sommeil, je faisais d'étranges cauchemars : je suis en train de boire une infusion de tilleul ou d'oranger, chaude et limpide, mais peu à peu je la sens tiédir, s'épaissir dans ma bouche. Comme je ne dors pas encore complètement, je fais un effort terrible pour me la représenter, des yeux et du palais, toute claire et fluide, je n'y parviens pas, elle continue à m'encrasser la bouche comme une pâte de caoutchouc. Elle gonfle, elle va m'étouffer, – maintenant ! Et je me réveille en sueur. Mais il arrive qu'inexplicablement mes efforts

aboutissent, l'infusion redevenait légère et je me rendors dans le bien-être. D'autres fois, je suis dans un immense théâtre en velours rouge comme l'Opéra. Les lumières sont éteintes, la rampe dore le bas du rideau. Mais il y a un monde fou dans ce théâtre, de plus en plus de monde, il fait de plus en plus chaud, je ne respire plus, je vais étouffer... Ce rêve *était exactement le même* que le précédent, je pouvais passer de l'un à l'autre, c'était la même souffrance suffocante, la même substance d'angoisse. Je parvenais à conjurer le cauchemar en le reproduisant à l'avance : à peine couchée et très éveillée, tournée du côté du mur à droite, la couverture remontée pour me séparer de toute l'obscurité de la chambre, je répétais minutieusement le scénario et pouvais ensuite dormir tranquille. Mais souvent j'oubliais, et c'était la catastrophe. Réveillée alors, j'écoutais le silence, cet étrange fourmillement de la nuit. Flottait-il dans la chambre ou dansait-il au fond de mes oreilles ? Ce problème m'inquiétait. Puisque les gens parlaient du silence, ils devaient connaître un état dans lequel on n'entend plus rien du tout, comme, par certaines nuits sombres, on ne voit rien. Et moi *j'entendais le silence*, le silence était pour moi justement cette espèce de bruit frémissant qui se révélait en l'absence de tout autre bruit, mais alors ne me quittait plus. J'étais peut-être la seule personne au monde pour qui le silence se déformât ainsi. Comment le savoir ? Je risquais, par mes questions, de trahir ma bizarrerie. Je ne sais plus à quel moment ni comment je fus rassurée là-dessus, mais je le fus.

D'autres fois, c'était au contraire la perfection de l'obscurité qui me troublait. Il n'était pas possible que rien, absolument rien, ne vînt impressionner mes yeux. Je venais de tomber aveugle sans m'en apercevoir et ce serait toujours ainsi désormais. J'allumais précipitamment l'électricité, et rassurée, je pouvais ensuite savourer ce noir total et plein. Il m'arrive aujourd'hui encore, si je suis plongée soudain dans l'ombre, de connaître un instant de détresse : la lumière est finie, elle ne reviendra jamais.

Peu à peu les rêves devinrent quelque chose de très important. Je ne les confondais plus avec ce qui était réellement arrivé, mais ils constituaient comme une autre manière de vivre. Les rêves particulièrement longs et pleins de métamorphoses retentissaient tout au long de la journée suivante. Des gens que j'avais oubliés reparaissaient (par exemple mon institutrice d'Orange quand j'habitais Nice), et lorsque je m'éveillais, ce n'était pas comme si rien ne s'était passé, leur visite se prolongeait, ils me tenaient compagnie. D'autres que je n'aimais pas ou qui m'étaient indifférents se montraient parés de séduction et demeuraient ensuite mystérieux et attirants. Mais en ce cas il valait mieux ne pas les rencontrer le lendemain, car je les retrouvais tels que je les avais toujours connus et le charme était

rompu, ils me volaient mon rêve. Je fus ainsi un peu amoureuse, une nuit, d'un ami de mon père – et bien déçue quand il arriva. Cette survie du rêve ne dépassait jamais la nuit suivante ; quoi qu'il en soit, je pris l'habitude de me répéter mes rêves, de les prendre pour point de départ d'histoires que je me racontais, et d'y chercher patiemment quelque chose qui toujours me fuyait (je ne savais quoi, par exemple). Car un fait demeurait certain à mes yeux : l'absurdité avait beau y régner, les personnages s'y mélanger ou s'y dédoubler, quelqu'un en tout cas demeurait identique, et c'était moi. J'avais beau m'y révéler plus peureuse, plus tendre ou plus effrontée que dans la vie du jour, c'était quand même moi. Ce que j'avais senti en rêve, je l'avais vraiment senti, on ne pouvait pas me l'enlever. Je m'éveillais mûrie d'avoir traversé ces zones de passion que l'existence quotidienne me refusait. Quand j'essaie de préciser mon impression, elle revient à peu près à ceci : voilà de quoi je *pourrais* être capable. Pareil sentiment ne contribua pas peu à me persuader que j'étais un être anormal, qui secrétait des histoires extraordinaires, voire scandaleuses, auxquelles personne n'eût songé. Dans ma famille, en effet, on semblait rêver assez peu, ou de choses assez simples. Maman disait : j'ai tenu un enfant dans les bras toute la nuit. Et de là à me défier de mon imagination, à la considérer comme un pouvoir de distraction à *mon seul usage*, le pas fut vite franchi.

Un des pires cauchemars (le pire viendra ensuite) fut le suivant : j'entre dans un grand bureau au plafond très élevé, les persiennes sont à demi-fermées, assurant une pénombre claire, je me promène un peu et me dirige vers une fenêtre, sans inquiétude, sans beaucoup de curiosité, mais sans savoir non plus ce que je fais là. Tout à coup je m'aperçois qu'un homme est assis derrière la table ; j'aurais pourtant dû voir son dos en entrant, car il se trouve maintenant entre la porte et moi, et j'ai contourné la table pour en venir à me trouver en face de lui. La fenêtre est à ma droite – donc à sa gauche. C'est un homme de quarante ans au visage régulier, aux cheveux châains peut-être grisonnants. Immobile, les yeux levés de dessus son travail, il me regarde sans ciller d'un regard qui se prolonge et se fait de plus en plus perçant jusqu'au moment où, n'y tenant plus de terreur, je m'éveille. J'ai peur des yeux depuis que le bec de gaz m'a regardée derrière le volet. Mais puisqu'il me *regardait*, c'est donc que j'avais déjà peur des yeux. Les yeux des lapins écorchés, aux devantures des magasins d'alimentation, sont simplement impossibles à regarder, ils expriment une haine congelée et on croirait qu'une lame cuisante se met à vous découper les paupières. Les yeux des gens, dans la colère, deviennent ronds, prêts à échapper ou à éclater, ils révèlent quelque chose de déchaîné, plus sauvage que les êtres bien connus auxquels ils appartiennent. Ces gens vont peut-être devenir fous. « Ton oncle va te

faire les gros yeux », me dit un jour maman à Aigues-Vives, et par-dessus le poulet qu'il découpait, il me fit les gros yeux. J'éclatai en larmes. Il ne l'oublia jamais. Les grandes personnes bénissent le Seigneur quand il les gratifie de pareils enfants.

Plus tard à Privas (j'avais sept ans et demi, l'électricité n'était pas encore installée), la bougie à côté de moi, j'organisais la magie : je me regardais dans la glace de la cheminée et je me faisais peur de mes propres yeux. Je savais bien que c'était mon image, mais je ne pouvais croire que ce fût un reflet. Dans l'ombre et la lumière chancelante, cette image m'est envoyée du monde de derrière la glace, je vais devenir folle ou mourir. La flamme ondule dans les prunelles. Si je plisse les paupières en maintenant mes yeux exorbités, j'ai devant moi le visage de la cruauté qui s'affole elle-même. Je ne peux plus me détourner, il faut un bruit ou un appel pour me tirer de là. Désormais les yeux des autres ne me feront plus peur – sauf en rêve. Et voici la dernière paire d'yeux, le cauchemar suprême qui vint hanter souvent les nuits de Privas, et dont je me suis raconté l'histoire :

Une petite fille se promenait dans son jardin, entre les orangers en pots qui ne donnèrent jamais, tous à la fois, qu'une seule orange ; les autres oranges restaient vertes.

À l'extrémité de l'allée elle s'aperçut qu'une petite maison avait surgi, une maison-œuf dont Christophe Colomb avait sans doute écrasé le bout pour qu'elle tienne d'aplomb. Elle était blanche sans fenêtre, fermée d'une porte noire.

La petite fille tourna le bouton de cuivre clair et entra. Elle ne trouva devant elle qu'un escalier assez raide qui tenait toute la largeur de l'œuf. Elle monta jusqu'au sommet. Arrivée là-haut, sa tête touchant presque la voûte intérieure du petit bout de l'œuf, et tournant forcément le dos à la porte d'entrée, elle vit que l'escalier s'arrêtait net, sans plus de palier que la dernière marche.

Mais à pic devant elle, en bas, se tenait une petite vieille pas plus grande qu'elle, appuyée des deux mains sur sa canne, et qui la regardait de ses yeux noirs. N'était-ce pas plutôt une chouette ? Non, les yeux étaient trop noirs, trop enfoncés, et la tête était coiffée d'une capote, noire aussi, comme en portent toutes les vieilles.

On étouffait sous cette coquille d'œuf. Tout était lisse et absolument clos. La vieille regardait fixement, fixement, la petite fille penchait en avant, vacillait – ON N'ÉCHAPPE PAS – et Aaaah ! tombait.

La petite vieille, bien que le rêve ne l'identifiât pas, avait tous les traits de mon arrière-grand-mère, sommet de la pyramide familiale du côté maternel. Quand nous séjournions à Aigues-Vives, nous, les enfants, ne la voyions guère qu'aux heures des repas où elle mangeait

en guise de pain de l'échaudé pour petits oiseaux, car il ne lui restait plus une dent. Le soir elle dînait d'une tasse de lait dans laquelle elle le trempait. Tous les jours de l'année elle savait sur quel point du mur le soleil levant viendrait se poser « demain il sera là ». Elle vivait dans sa grande cuisine voûtée, toujours un peu sombre – un petit pot de café chauffait en permanence au coin de la cheminée. Il ne fallait pas crier ni jouer trop fort à cause d'elle.

J'en avais peur et je me sentais mystérieusement liée à elle : d'abord parce qu'elle avait juste quatre-vingts ans de plus que moi (un nombre rond), ensuite parce qu'on me répétait que j'étais difficile comme elle. « Mamé Doumergue » disait-on quand je me mettais en colère. La famille entière, à commencer par son fils, mon grand-oncle qui faisait les gros yeux, la craignait, mais ma mère ne se gênait pas pour la critiquer sous cape. Et, sans rien dire alors, sourdement, je prenais contre elle le parti de Mamé Doumergue.

Pourquoi allais-je ainsi me faire dévorer par elle dans cet œuf ? Pourquoi périssais-je d'aller contempler mon image secrète : une vieille terrible qui fait trembler tout le monde ?

II

VICTIMES ET BOURREAUX

Les livres racontent des histoires épouvantables. On nous les cachait le plus souvent car maman ne voulait pas nous bouleverser l'imagination, mais pouvait-elle tout prévoir ? Avec quoi ne ferait-on pas de l'épouvante ? C'est ainsi que j'ai conservé la légende d'une image :

Le loup dévore les entrailles de l'agneau.

Le dessin est indigent : une sorte de gros chien a refermé ses dents sur le ventre d'un agneau au regard inquiet. Autour des mâchoires du loup un peu de rouge s'étale et dépasse maladroitement. Mais il n'en faut pas plus. À Aigues-Vives, quand on a vidé un poulet, on donne les tripes à manger aux chats, je sais comment c'est fait. Je vois l'énorme paquet sanguinolent qui se dévide. Mais il faut ici que le loup tire dessus pour l'avoir, car il tient *encore*. J'entends des cris, non des bêlements mais des hurlements d'enfant. Quelque chose me révolte : la mise à jour de ces boyaux rosâtres que l'agneau vivant tenait si bien cachés que personne n'y pensait. C'est pire qu'un crime : un outrage. Finalement je retourne à l'image misérable en dissimulant les mots sous ma main, pour me persuader que ce n'est pas si terrible. Mais ils se répètent en moi : le loup dévore... Ce n'est pas *un* loup entre les autres, spécialement cruel, ou qui a eu la chance de tomber sur *un* agneau bête. Non, il est fait pour ça et l'agneau pour être éventré. La preuve en est que La Fontaine en parle aussi. Tout le monde sait que les loups mangent les agneaux, dévorent les entrailles.

Quant aux souris elles sont faites pour être mangées par les chats ; Alice, notre bonne, l'a chanté à ma sœur tous les jours en promenade, tandis qu'elle poussait la voiture d'enfant :

*En revenant de Saint-Denis,
J'ai rencontré une souris,
Qui se promenait dans les champs
Avec ses enfants.
Un gros chat qui passait par là,
Lui dit : « Ma commère, halte-là,
Je n'ai pas encore déjeuné,
J'ai envie de vous manger. »
La souris répond poliment :*

*« Je suis trop jeune assurément,
Laissez-moi le temps d'engraisser,
Puis je reviendrai.
J'habite tout près par ici,
Dans un petit trou de souris... »
Le gros chat qui l'écoutait,
La croqua comme un poulet.*

Il n'est pas une de ces histoires qui n'implique l'avilissement de la victime. L'affreux, ici, c'est que la souris soit *en plus* obligée d'être polie avec ce chat qui lui annonce ses intentions sans le moindre ménagement. Et cela pour être quand même mangée à la fin. Polie et mangée. Elle parle, parle afin de gagner du temps. Elle ment, la malheureuse créature, non pas, même s'il la laissait aller « s'engraisser », qu'elle espère échapper une fois pour toutes à son destin, mais elle voudrait vivre encore, voir le monde, élever ses petits. Et lui la regarde et l'écoute en pensant : tu peux toujours parler. Il perce à jour ses ruses, comme les grandes personnes les mensonges d'un enfant. Quand il en a assez, il l'interrompt d'un coup de patte et la dévore.

J'étais bien trop jeune pour faire des projets d'avenir ou prendre des résolutions. Mais ces récits m'enfonçaient dans une mixture d'horreur et de dégoût. Je déteste les gémissements des victimes, j'en veux aux victimes de les pousser : malgré tout le loup serait bien attrapé si l'agneau se taisait, il ne lui resterait que des tripes. Je sais d'évidence que la perfection de son plaisir consiste à entendre crier merci, je le soupçonne même de dévorer l'agneau pour l'entendre hurler. Mais je ne puis me voir loup, parce que cela ne m'intéresse pas, parce que je souffre trop pour l'agneau et que ce serait grotesque. J'ai une assez claire notion de ma petitesse. Par la nature des choses, je suis rejetée du côté de l'agneau que je méprise. À quoi bon dire : quand je serai grande ; c'est un fait que je suis, pour un temps, petite, et qu'en ce même temps beaucoup de loups satisfont leur cruauté et leur besoin d'humilier. En pareil cas, il ne reste d'autre issue que de défendre les agneaux contre les loups. Des gens subtils m'assurent que c'est une autre façon d'être loup, ou un moyen de demeurer agneau, ou même une ruse ambiguë pour être les deux à la fois. Mais je me moque des subtilités, et, à l'époque, l'issue elle-même ne m'apparaissait pas, ces drames m'angoissaient, j'aurais voulu les oublier – en vain. Quand l'événement était moins tragique, comme dans « Le corbeau et le renard », « La cigale et la fourmi », il me rebutait en bloc, avec toujours une nuance d'irritation contre le mystificateur.

Maman m'a appris une rengaine mystérieuse (je suppose qu'elle croyait m'amuser). Cela se dit d'un bout à l'autre presque sur le même ton, en élevant un peu la voix à la fin de chaque vers et en traînant la rime :

*Mon cœur s'allonge
comme une éponge
que l'on plonge
dans un gouffre
plein de soufre
et où l'on souffre
de tels tourments...
que quand j'y songe
mon cœur s'allonge
comme une éponge...*

De quoi s'agit-il ? Où est ce tourbillon d'horreur ? Je comprends que ce cœur n'est pas une éponge, mais là s'arrête pour moi la comparaison, et c'est bien le cœur qui est plongé dans un gouffre plein de soufre. Et cela est, *puisque c'est dit*. Je n'ai jamais conçu d'autres mondes irréels que celui de ma propre imagination. Certes, tout ce qui se passe dans ma tête n'existe pas – et encore, sait-on jamais – mais il ne fait pas de question que je sois le seul être voué aux fictions. Il ne m'est pas venu à l'idée que les grandes personnes puissent être affligées de ces fantaisies intérieures, et à plus forte raison les raconter. Tout ce que me transmettent leur langage, leurs poèmes et leurs chants, je le considère comme autant de relations de leur expérience véritable. C'est pourquoi le gouffre *doit* se trouver quelque part. C'est peut-être une épreuve effroyable à laquelle est soumise l'humanité entière, si effroyable que celui qui commence à la raconter, vraie boîte de Phosphatine parlante, ne peut plus s'arrêter, il revit sans arrêt ce moment, il est devenu la proie d'une espèce de folie de répétition. Maman a dû y passer puisqu'elle dit : *mon cœur*. Si je redisais la rengaine, je m'apercevrais sans doute que n'importe qui peut dire : mon cœur ; mais pour rien au monde je n'oserais répéter de telles paroles. J'écoute, pétrifiée au fond de moi. Et naturellement je ne demande rien à Maman.

Auprès de ces mystères, les peurs de dangers réels sont précises et fugitives. Si simples qu'on peut souvent choisir ou de les surmonter ou de les exprimer : de l'une ou l'autre façon on en est débarrassé. À Orange je me suis piquée à un cactus du jardin, l'épine est restée dans mon pouce et j'ai craint, comme on m'en avait menacée, d'être

empoisonnée. Une autre fois, je vois mon père enjamber un ruisseau pour aller cueillir dans le pré de superbes iris jaunes (les premiers de ma vie) qu'il me rapporte. Tandis qu'il est là-bas le dos tourné, et ma mère absorbée par sa broderie, je m'approche de l'eau. Un instant j'ai peur de tomber et je mesure l'effort surhumain qu'il faudra fournir pour que mon pied atteigne l'autre rive. « Mais puisque lui l'a fait », me dis-je. Je m'élance et je tombe à l'eau. Ici, nouvel éclair de peur quand je perds l'équilibre. La suite de l'histoire est oubliée, il paraît que mon chapeau de paille d'Italie fut perdu. À la même époque, à peu près, nous passons des vacances aux Lèques, près de Marseille. Pour la première fois je mange du poisson : un petit rouget que l'on place devant moi comme une gourmandise. Or Jeanne m'a chanté une complainte :

*Il était un avocat,
tire-lire, tire-lire...
Une arête l'étrangla,
tire-lire et tra-lala.*

En pensant qu'on m'expose à un pareil danger, pour un aliment dont le goût trop fort et plein de relents ne me fait aucun plaisir, je suis en plein désarroi. Je tourne une heure chaque bouchée sans oser l'avalier, et devant moi, chaque filament de chair paraît une arête. Dans la salle à manger d'hôtel illuminée mes parents continuent à se parler au-dessus de ma tête, sans se soucier de rien. Quel mauvais moment ! Mais une fois passé, il ne me trouble pas plus longtemps. Plus tard, à Juan-les-Pins, j'ai avalé une dent de lait et je n'ai pas dormi de la nuit par peur de l'appendicite promise : mais l'heure du lever ayant sonné sans que j'aie mal au ventre, je n'y pensai plus.

Pourtant j'eus un jour une belle frayeur. L'année de mes six ans nous passâmes donc l'été dans une villa de Juan-les-Pins. Vers onze heures et demie, Maman quittait parfois la plage, emmenant ma sœur, et me laissait un moment avec deux enfants sous la garde de leur mère. On me raccompagnait jusqu'au coin de la rue et je rentrais seule.

— Tu n'as pas peur ? me dit une fois la dame.

— Non, répondis-je bien surprise. Peur en plein jour ?

— C'est que, précisa-t-elle, il y a un homme qui vole les enfants. Il les emmène dans sa grotte et les tue.

— Avec un couteau ? demandai-je.

— Avec un couteau.

La petite fille et son frère approuvaient d'un air averti. Je maintins

que je n'avais pas peur. Une fois seule, quand même, je me dépêchai, soudain émue par la route éclatante et le silence de midi. Je ne dis rien à Maman, et bientôt oubliai l'histoire.

Nous passâmes le mois de septembre chez nos amis D..., le sous-préfet d'Autun et sa femme. À Nice, sur la promenade des Anglais, c'était sinistre de déambuler. Je ne pouvais trouver la moindre beauté aux palmiers (de toute la flore de la côte, il me semble que seuls, les eucalyptus et les mimosas me touchaient un peu). Aujourd'hui encore, j'ai peine à m'attacher à des photos d'oasis, à toutes les images de pays africains de la Méditerranée. L'atmosphère des quatre années de Nice les ternit d'ennui. Ce n'est ni la mort, ni la vie, mais une insignifiance de mauvais goût.

Puisque le bord de la mer nous était interdit, nous ne regardions même plus de ce côté, et puisque les passants ne nous intéressaient pas, que l'élégance des femmes nous laissait indifférentes, nous n'avions d'autre ressource que de poser le pied, à chaque enjambée, en plein milieu des dalles de ciment, ou en plein milieu de la rainure, suivant notre décision préalable qui variait d'un jour à l'autre. Quand on ne nous surveillait pas trop, le jeu consistait pour chacune à courir ou sauter à pieds joints sur l'ombre de l'autre, tout en se livrant à mille feintes et contorsions pour empêcher l'autre d'en faire autant. Mais d'ordinaire on me disait de tenir ma sœur par la main ; ni elle ni moi n'aimions cela, naturellement, et quand il faisait chaud, nos mains collaient l'une à l'autre. De l'index de ma main libre je me caressais le cou, dans le creux juste au-dessous du larynx, je ne me lassais pas de sentir la peau si fine. De temps en temps je laissais retomber ma main pour me prouver que je le pouvais, puis je recommençais : c'était irrésistible comme les ruminations sur la souprière Fallières, mais en plus rêveur et légèrement hébété. À quatre heures, Jeanne nous donnait notre goûter, souvent du gruyère un peu suant.

Tandis que les promenades autour d'Autun, dans le Morvan grave et vert, c'était le bonheur. Je me sentais bouillonner d'envie de plonger les mains dans tous les ruisseaux, de cueillir toutes les fleurs, et retenue cependant par la solennité environnante. Quand je suis retournée là-bas, il y a une dizaine d'années, il m'a paru que tout ce pays, ces grandes collines sombres, attendaient encore l'événement qu'ils m'avaient annoncé mais qui ne s'était point produit. La sous-préfecture avait un perron moussu et un jardin humide où se promenait un couple de tortues : Roméo et Juliette. M^{me} D... possédait aussi un écureuil apprivoisé qui nichait dans un placard et une immense cage pleine de canaris. Tous ces animaux ne nous retenaient pas.

Un matin, vers neuf heures, assise toute seule sur le perron, j'entendis un cri lointain mais puissant auquel je ne pris d'abord pas

garde. À mesure qu'il se précisait, je m'inquiétais, le cri cessait puis reprenait, et à chaque reprise, il éclatait plus proche avec une agressivité grandissante. Bientôt il emplit toute la rue, je devinais qu'il se granulait en mots, mais ces mots, j'étais incapable de les saisir. Ils étaient *la menace*. Pas un instant mon esprit ne s'éclaircit assez pour comprendre qu'un criminel ne s'annonce pas de la sorte. Au contraire, des paroles ainsi clamées ne pouvaient qu'exprimer une intention affreuse. Cette voix annonçait un meurtre, elle était projetée contre le couteau de l'assassin. Soudain je me rappelai le tueur d'enfants. Au même moment, la porte du jardin s'ouvrit, le cri entra, incarné dans une forme humaine dont j'aperçus en un éclair la bouche ouverte et la vaste enjambée. Déjà, j'avais gravi le perron et je fuyais à travers le rez-de-chaussée en hurlant : « le fou, le fou ! » Je savais que je courais à une impasse : l'enfilade de salles que je suivais n'avait pas d'issue, elle s'achevait, il me semble, par le bureau de M. D... et à cette heure, personne en général ne s'y trouvait. J'étais seule, je serais rejointe, je n'espérais rien. Je n'avais d'autre idée que de repousser les portes derrière moi pour retarder le moment final. Mes cris n'étaient même pas un appel, je ne demandais pas ma mère, je n'attendais aucun secours. Déjà je suffoquais, à bout de cris et d'efforts, et je sais depuis lors ce qu'est la voix qui s'étrangle dans un gosier qui brûle. C'est alors que s'ouvrit la dernière porte, celle du bureau, et que M. D... apparut, alerté par le vacarme. Je me précipitai sur lui, m'accrochai à son ventre en fermant les yeux. Tout en me cramponnant j'eus encore le temps de penser qu'il serait impuissant à me défendre et j'attendais d'être arrachée à lui.

Tout ce qui suivit, je l'ai oublié. Sans doute je dus expliquer l'histoire car Maman la connaît depuis lors. Quant au pauvre crieur de journaux, désolé d'avoir joué un tel personnage, il m'apporta par la suite des images ou de petits journaux d'enfants. Mais je n'aimais pas à le voir arriver car j'avais honte. Je m'étais laissé prendre au piège que me tendaient les circonstances et je n'avais pas su m'en évader. J'avais fabriqué un cauchemar avec une réalité qui sans doute s'y prêtait mais que *j'aurais pu* malgré tout percevoir pour ce qu'elle était si je ne m'étais précipitée dedans tête baissée. J'aurais pu entendre : *Le Matin ! Le Petit Parisien !* si, à mesure, que la voix se rapprochait je ne m'étais pas détachée de cette voix pour me donner aux menaces de mort du tueur imaginaire. Je me rappelais, par exemple, qu'à partir du moment où la porte du jardin s'était ouverte, je n'avais plus entendu un seul cri dans les intervalles de mes propres hurlements (le colporteur, après s'être annoncé étant allé déposer ses journaux à la cuisine), mais pas un instant ce silence ne m'avait atteinte dans l'atmosphère de catastrophe dont je m'étais moi-même enveloppée.

Je retrouve, à l'origine de cette folie, un peu de l'horreur confuse

que m'inspiraient « les gros yeux » : un être est déchaîné, on ne sait pas où il s'arrêtera, il l'ignore lui-même, la violence s'est emparée de lui et il l'a laissée déborder, mon propre affolement est comme le reflet de la démence que je lui prête, car c'est moi qui en serai la première victime, même si l'homme doit ensuite en crever. C'est la démence qui se projette en cette voix énorme au bout de laquelle il ne peut se trouver qu'un couteau, comme en des yeux qui s'exorbitent est impliqué le meurtre. Seulement les yeux déversent une épouvante plus mystérieuse, la voix qui hurle est portée par une chair forte, un gros sang lourd, tandis que les yeux peuvent s'envoler, rouler hors de leurs orbites, comme des billes de feu, pour m'apparaître détachés, rivés à moi, dans l'ombre.

Une autre voix terrorisante est celle du phonographe d'Aigues-Vives. Mon grand'oncle l'a rapporté de Paris, c'est le seul du village. Il dort le jour, encapuchonné de drap vert comme un faucon de cauchemar. Le soir, dans la cuisine de Mamé, toute la famille se réjouit à l'écouter. De cet énorme cornet noir, véritable bouche d'ombre, se dégorgeait en particulier *la Marseillaise*, et (à l'envers du disque) un enregistrement de la charge de l'armée française. Au milieu d'une fanfare militaire, de bruits de bottes et de détonations, on entendait soudain une voix qui hurlait à s'arracher le gosier : « En avant... Marche. » C'était le plus affreux. Je ne suis pas sûre que je percevais ces mots, j'ai dû ne les reconnaître que plus tard. Quant au nasillement de cet appareil primitif, il n'était pas du tout senti par moi comme un nasillement, mais, sous les voûtes surbaissées de la cuisine, à la lumière de la lampe à pétrole, comme le caractère extra-humain de cette voix menaçante. Le phonographe était la terreur faite voix, de même que l'œil à travers le volet, la terreur faite regard ; terreurs non pas simplement d'un spectacle atroce ou d'un bruit épouvantable, mais terreurs provoquées par l'organe visuel, par l'organe sonore d'un autre sinistre.

Si j'avais été seule, j'aurais certainement fui. Mais je ne pensais pas même à m'étonner que ces clameurs fussent pour mes parents l'occasion d'un divertissement, ni à m'en rassurer. Immobile, ne voulant rien avouer de mon effroi, ne songeant point à me boucher les oreilles, et, me semble-t-il, serrée contre ma mère, j'attendais désespérément que la voix s'engloutît enfin dans le silence.

Aujourd'hui, quand un poste de T.S.F. mal réglé, un haut-parleur, éclatent inopinément, il m'arrive de retrouver en sursautant un reflet de l'émotion d'alors. Mais il n'y a plus de terreur. Je baigne un instant dans le bouillonnement sonore de jadis, j'entends cette voix timbrée comme jadis, soudain j'émerge enfant, mais la terreur ne peut plus se former.

Plus tard, à Privas, il y avait chaque soir un moment difficile : celui

où on nous envoyait au cabinet avant d'aller nous coucher. C'était au premier étage, un très long couloir briqueté, légèrement coudé, entre un mur nu où se succédaient les portes des chambres et un autre mur fort épais au creux duquel s'ouvraient deux fenêtres éloignées l'une de l'autre. Quand nous partions de notre chambre, il fallait longer presque tout le couloir et traverser les deux rectangles de lune au pied des fenêtres. De la salle à manger, il fallait monter l'escalier sombre et parcourir un bout de couloir particulièrement noir. J'y allais sans broncher, mais Jacqueline était si terrifiée que parfois je l'accompagnais. Nous nous attendions à la porte. Naturellement elle ne se doutait pas que j'avais peur aussi. Un soir je lui demandai ce qu'elle craignait tant, peut-être pour entendre le bruit de nos voix, mais surtout dans l'espoir d'obtenir quelque chose qui eût confirmé, éclairé ma propre terreur, car je savais bien que je n'avais peur de rien de connu, mais de reptations, de présences flottantes, d'yeux phosphorescents derrière moi, de griffes pâles et maigres. Elle hésita longtemps et enfin m'avoua : « Il y a peut-être un voleur. » Je fus stupéfaite et un peu méprisante : comme c'était pauvre. Avoir besoin de croire à un voleur ! J'imaginai une silhouette mince coiffée d'une casquette : je n'aurais pas eu peur du tout. Soudain je compris et me troublai : sa répugnance à répondre signifiait qu'elle avait peur même de livrer sa peur, elle avait préféré inventer n'importe quel danger réel et banal. Moi-même, avais-je osé parler ?

Quoi qu'il en soit nous n'avions pas pu nous secourir.

III

BONHEURS

Il y avait d'autres mondes, comme celui du bonheur ou celui de l'ennui. Ils étaient sans rapports entre eux, je passais de l'un à l'autre et chacun à son tour abolissait les autres, et souvent l'idée même des autres. Si parfois j'essayais d'évoquer mes joies passées ou projetées pour me défendre de l'ennui, elles se fanaient sous mon regard ; si je voulais me figurer les rassurantes heures d'ennui du matin pour m'arracher à la terreur nocturne, je ne parvenais plus à y croire : il était fou de penser que je prendrais encore mon petit déjeuner dans la salle à manger, que je lirais encore ces fables de La Fontaine dont je me gavais faute de mieux : j'étais enfoncée dans un univers dont on ne réchappait pas. Ainsi chaque moment d'ennui, de terreur, ou de bonheur, prenait la suite, non pas des heures qui l'avaient précédé, mais de tous les autres moments épars semblables à lui. Je veux parler maintenant du bonheur car c'est à la peur (à la colère aussi) qu'il s'oppose, bien plus qu'à l'ennui. L'ennui n'existait pas en soi : il était l'interminable attente de tout le reste, si éprouvante qu'on finissait par ne plus croire au reste et qu'il n'y avait plus que l'attente de rien. Le monde du bonheur était le plus fragile et le plus capricieux de tous. Peut-être n'y ai-je jamais pénétré que pendant les années d'Orange, les quatre premières de ma vie. De Nice (où il m'arriva de m'amuser beaucoup au théâtre) je ne conserve pas un seul souvenir de vrai bonheur. À Privas j'ai connu quelques états très proches du bonheur, mais auxquels il manquait une certaine pureté brillante, un certain abandon définitivement disparus. Enfin les souvenirs d'Orange servent aujourd'hui encore à me prouver que je n'étais pas dépourvue de dispositions au bonheur.

Deux moments demeurent singulièrement précieux : par un jour de soleil, je sors dans le jardin de la sous-préfecture. Les circonstances : ma solitude, le sentiment de liberté que j'en retire, l'heure relativement matinale confèrent à l'événement un caractère exceptionnel. Je suis subitement arrêtée dans ma promenade, au pied du poivrier, par une grande toile d'araignée qui me barre le chemin. En plein centre de la toile, immobile, se tient l'auteur, une grosse araignée jaune au ventre lisse et gonflé ; la toile parfaite s'irise et ondule un peu, tout le jardin est frais. Impression : je me sens comme sur la pointe des pieds – ne pas bouger, ne rien perdre – une araignée est une vilaine bête, mais c'est elle qui a fait cette toile et tout cela, pris ensemble, est délicieux.

Autre bonheur : à la lumière des bougies je considère sur la table un gâteau comme je n'en ai encore jamais vu, un immense plum-pudding sucré de blanc et plein de raisins de Corinthe. Ce gâteau m'appartient, je l'ai trouvé dans mes souliers avec des soldats de plomb qui, eux, ne m'ont pas fait grand plaisir. Je ne me souviens ni du moment où j'ai mis mes souliers dans la cheminée, ni de celui où j'ai découvert les présents. Je regarde les soldats comme une légère erreur de la part du donateur, dont on a pourtant dû me parler mais dont je ne me fais aucune idée (il paraît que j'ai deux ans et demi). Mais le gâteau m'éblouit, d'un éblouissement où la gourmandise n'a aucune part car je ne suis pas bien sûre de l'aimer. Il n'a en tout cas pour moi aucune saveur *comestible*. Les petites boules, sombres comme des yeux d'animaux, ridées comme des lutins, ont un goût subtil qui devient le goût même de tout ce mystère, et la neige du sucre en poudre semble une émanation de la nuit d'hiver qui nous entoure. De ma tranche de gâteau j'extrais les raisins avec les doigts pour les manger à part. Ce que j'éprouve est un sentiment d'humilité proprement religieux : je suis comblée. Je vis l'antithèse d'un cauchemar : je touche du mystère et c'est doux. Je ne crois pas avoir jamais rien connu de semblable depuis ce soir-là.

Les boules de verre nocturnes du pharmacien exhalent cependant, atténué, plus familier et moins exquis, le même fluide de bonheur rassurant. Elles pourraient me faire peur, à les voir gonfler et déformer leur ventre en gelée, leur gros œil strié de feux clairs, mais le pharmacien m'est connu : c'est lui qui me donne des devinettes où il faut retrouver le chien du chasseur, et des poupées de papier-carton en robe bleue que Maman découpe pour moi, colle et met à sécher « jusqu'à demain » sous un dictionnaire. Ces boules ne sont donc autre chose que la preuve du pouvoir de ce généreux pharmacien. Pour avertir la population des ressources de sa science, il a eu l'idée de suspendre derrière sa vitrine ces globes énormes aux reflets mobiles qui évoquent pour tous, comme pour moi, un monde radicalement distinct du monde des boulangeries, des merceries, des maisons à tuiles pâles, à paillassons et jalousies qui les environnent. Ces boules proclament : « l'étrange existe, songez-y ». Et grâce au chien du chasseur, l'étrange est bienveillant.

Un peu plus tard, entre trois et quatre ans, je déambule dans les rues d'Orange avec ma grand'mère et, tandis qu'elle cherche à m'entraîner, je m'arrête devant toutes les affiches pour les lire à haute voix, afin de mettre en application les leçons de lecture de Maman qui ne m'ont laissé, elles, aucun souvenir. C'est un bonheur agile, triomphant : je développe un pouvoir nouveau. Ce que j'apprends n'est pas un jeu d'enfant, c'est une sorte de clef qui me donne accès à certaines créations des adultes, comme les affiches, les enseignes, les

prescriptions. Une chose me frappe ici : mon enchantement de découvrir que ce que j'ai appris sert pour de bon. Autant je crois, ainsi que je l'ai dit, à la réalité de tout ce que disent et font les grandes personnes, autant tout ce qui émane de moi me paraît devoir être dépourvu d'efficacité, de *communicabilité*. Il me passe sans cesse des tas de choses en tête, qui m'occupent beaucoup, mais qu'en peut-on faire ? Absolument rien. Tandis que pouvoir lire une affiche, c'est commencer à conquérir sa place parmi les grands qui sont des semblables les uns pour les autres et ne le sont pas encore pour moi. Cela permet d'espérer que les cloisons s'effondreront un jour et que les pensées et images *singulières* qui m'habitent tomberont comme des dents de lait.

Toujours à Orange, je me promène sur la route de la gare avec mon père. Je cueille des fleurs de pissenlit montées en graine, des « bougies », je les lui apporte, et, chacun à notre tour, nous soufflons de toutes nos forces pour faire envoler les duvets. Bonheur très simple : premièrement, l'événement est exceptionnel, jamais, d'ordinaire, je ne me promène seule avec Papa ; il est dans son bureau, requis par des choses importantes, et ne sort que le dimanche avec toute la famille, comme le jour des iris jaunes. Deuxièmement, je me sens inondée de reconnaissance parce qu'il s'amuse avec moi. Comme c'est là un des très rares souvenirs lointains que je conserve de mon père, je suis obligée de l'expliquer à posteriori. Je n'avais pas exactement peur de lui, mais je ne me sentais jamais *en relation* avec lui, et quand nous étions seuls, je ne trouvais rien à lui dire. La présence de ma mère formait un milieu intermédiaire à travers lequel je pouvais alors l'atteindre et lui parler et je crois qu'il en était de même pour lui envers moi. Je suppose aujourd'hui que les bougies de pissenlit le fixèrent ce matin-là aussi impérieusement que moi, que je le sentis comme une espèce de miracle et lui en sus un gré infini.

L'été qui suivit (ou qui précéda ?) la naissance de ma sœur, nous passâmes un mois à Alboussière, dans l'Ardèche. Maman restait souvent à l'hôtel, soit pour se reposer, soit pour s'occuper du bébé, et me confiait à des amis qui partaient en promenade. En forêt, au milieu d'une coupe, je me retrouve, immobile, en train de sucer un éclat de bois frais que j'ai ramassé. L'instant est inoubliable. Je suce ce bois, le mordille avec délice et *sans pouvoir m'arrêter* parce que je cherche quelque chose, exactement le fond de mon plaisir. Le goût du bois qui me semble merveilleux, a pour moi le même genre de valeur que celui des raisins de Corinthe de Noël : c'est le goût d'un mystère. Je sens confusément que si je parvenais à atteindre ce goût, je posséderais toute la forêt. Je suis heureuse d'avoir trouvé quelque chose de si propre, de si joli et brillant, de si petit (à ma mesure) pour me permettre de m'enfoncer au cœur du monde. Parfois je m'arrête de

sucer pour ressaisir mon impression plus fraîche ensuite. Ma recherche se prolongea sans rien donner, naturellement, mais sans non plus perdre de sa douceur, sans faire naître la moindre déception. Depuis lors, je ne peux approcher une scierie ou un arbre coupé sans ramasser un morceau de bois que je me mets à mordiller, non cette fois pour découvrir le secret, mais pour retrouver l'émotion de ma quête. L'effet ne manque jamais de se produire.

J'ai dit que je n'avais jamais rencontré le bonheur pendant les années de Nice, c'est une erreur, mais ce jour-là je ne me trouvais pas à Nice. Au printemps, nous allâmes passer quelque temps à Aigues-Vives. Le voyage fut pénible : je ne savais ce qui m'arrivait, quelque chose de lourd, d'opaque, d'épuisant s'était installé en moi, qui m'empêchait de m'intéresser à tout le reste. Lors des trajets précédents, Maman me montrait des carrés de choux et me disait : « Regarde bien, tu verras peut-être un petit bébé. » Les têtes rondes et claires des choux faisaient de temps en temps illusion. Je n'étais jamais très sûre d'avoir vu, mais je n'osais pas non plus dire que je n'avais rien vu. Sans doute ne savais-je pas bien regarder. Cette fois, je ne tournai même pas la tête vers la portière. J'essayais de me raccrocher aux plaisirs à venir, aux images dont j'étais le plus sûre : « Je vais revoir Grand'maman, Mamé Doumergue, Agnès, la maison. » Rien n'y faisait, mon indifférence, même à l'égard des choses les plus chères, mesurait la profondeur du bouleversement dont j'étais la victime. Je n'y comprenais rien et j'étais très malheureuse. On me coucha en arrivant et je n'ai aucun autre souvenir de cette otite qui me tint plusieurs jours au lit. Puis, un matin, je pus me lever pour aller prendre en bas le petit déjeuner. Je descendis l'escalier qui se trouve dans la véranda en m'appuyant à la rampe de fer peinte en gris pâle, car j'étais un peu faible. Cet instant fut délicieux : je regardais les marches polies, couleur de beurre, légèrement creusées au milieu, et qui semblaient avoir un peu coulé, comme une crème maintenant reprise. La rampe était chaude, le soleil de mai me chauffait la tête et le cou, j'avais faim, je pensais au café au lait qui m'attendait, mais sans la moindre envie de me presser. Je descendais dans un nuage. Les choses étaient si douces qu'elles ne laissaient plus rien à désirer, douces en elles-mêmes, les marches de pierre, la rampe, la lumière, et leur usage était doux aussi, sans qu'on ait besoin de chercher plus loin. Je n'ai pas souvent connu ce repos dans le présent.

Quand j'y songe aujourd'hui, je constate que pas un seul de ces bonheurs ne fut attendu, souhaité. Toujours ils me prirent au dépourvu. Si je m'en étais rendu compte alors, peut-être aurais-je tenté de susciter et d'entretenir certains états, comme j'appris à chasser les cauchemars. Mais ils furent trop rares et trop précoces, et même si j'en avais connu davantage, je doute que l'idée me fût venue

de provoquer le bonheur : il était par nature insaisissable, inaccessible à l'effort, il se posait un moment puis s'évanouissait dans le quotidien, on ne pouvait même pas le retenir et je n'y songeais guère.

Tel fut un des événements les plus obscurs d'Orange. Un matin, je trouvai à mon banc, assise auprès de moi, une enfant de mon âge ou plus petite encore (jusque-là je devais être la plus jeune de la classe et je n'ai pas conservé de souvenir des autres élèves). Elle avait une figure ronde, des yeux bleus et une frange de cheveux châains. Tout de suite je l'aimai totalement, il n'exista plus qu'elle pendant les deux ou trois heures que je passai là. Je crois me rappeler que je lui pris la main et la gardai longtemps, que peut-être je l'embrassai, que je m'efforçai de lui rendre service et souhaitai de la protéger. Voici un être dont la vie formait un tout avec la mienne. Désormais elle serait ainsi sans cesse à mon côté, et la douceur n'aurait pas de fin. Quand la cloche eut sonné, qu'il fallut se séparer, je me mis à attendre le lendemain. Mais le lendemain, elle n'était plus là et je ne la revis jamais. Je ne tombai pas dans le désespoir mais dans un navrement profond, de la même substance que mon amour. On dirait que toute ma vie pleine, ronde, régulière, se met à fuir comme d'une écumoire. Ainsi sont les choses, et rien à faire. Peut-être me dit-on qu'elle était tombée malade, mais peut-être est-ce moi qui trouvai cette explication.

La petite fille a-t-elle existé ? Je n'ai cessé de me le demander depuis que j'ai examiné de près le souvenir de cette énigmatique disparue, c'est-à-dire depuis environ vingt ans. À l'époque, je ne mis pas en doute son existence. Si elle n'avait été qu'une *rêverie*, un désir de mon cœur, je n'aurais pu m'y tromper. Mais si je l'avais *rêvée* ? Si j'avais cru assez fort à mon rêve pour penser, au réveil, qu'il s'agissait de la journée de la veille (laquelle journée réellement écoulée serait tombée, insignifiante, dans l'oubli), et pour attendre l'heure où je la retrouverais à mon banc. Je suis presque sûre qu'elle s'appelait Marie, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Et à présent encore, tandis que j'écris ceci, cette incertitude reste vivace.

Vers l'âge de douze ans, je rêvai que je me promenais dans le parc de Privas avec un inconnu, un garçon de seize à dix-huit ans, blond et vêtu de gris. Il me tenait la main, nous marchions sans parler, nous étions heureux (je savais qu'il l'était autant que moi). Je supportai assez bien la déception du réveil car le rêve m'apparut comme le signe, et la déception comme l'envers d'un espoir : pour la première fois je me figurais le bonheur, il *devait* être cette douceur, la présence, et une interpénétration silencieuse. Mais l'évanouissement de la petite fille que j'aimais me laissa dans un entier abandon.

D'autres fois, le bonheur était saccagé par une intervention du dehors. Je songe à des états moins troublants, mais délicats et assez compliqués dans leur limpidité apparente. Les histoires que je me racontais, tout en me divertissant beaucoup, ne me ravissaient jamais tout à fait car je savais bien que je ne les vivais pas, d'un autre côté, les bonheurs-miracles étaient rares. Mais il m'arrivait, dans un cadre quotidien, au milieu d'occupations familiales, de développer une rêverie en accord avec ce qui m'entourait, rêverie qui ne m'apparaissait plus, dès lors, close et séparée. C'est une fin d'après-midi dans le jardin d'Orange. On doit être au début d'octobre mais il fait encore chaud. Je suis assise sur un petit pliant près de Maman et de la bonne. Ma sœur, qui a quelques jours, tête. Je joue sans bruit avec ma poupée que je tiens contre moi, le visage sur ma poitrine. Je suis bien, entre le monde et moi circule un courant d'amitié aller et retour. « Tu vois, dis-je à ma mère, je donne à téter à ma poupée. » Maman sourit, la bonne rit, et elles commencent toutes deux à chuchoter. Je suis triste et vexée. Je n'éprouve pas de rancune, me semble-t-il : Maman n'a pas souri méchamment, et, si dur soit-il de se savoir risible, je comprends vaguement qu'aux yeux de ces deux grandes personnes *je dois* paraître risible. Leur rire, d'autre part, me donne une obscure impression d'indécence, ainsi qu'il advient toutes les fois, qu'on baisse la voix devant moi pour me cacher quelque chose. Enfin, pour moi c'est fini, le jeu ne peut plus se jouer. Ce rire a été comme une tombée de rideau au beau milieu de mon « ensemble », le rideau me coupe en deux et paralyse mon activité, car je ne peux tout de même pas rixe avec les autres, mais non plus recréer pour moi seule ma fictive maternité. Je savais bien, tout à l'heure, que ma poupée ne suçait pas de vrai lait, mais je n'y pensais pas, ce n'était point là l'essentiel. J'étais parvenue à me couler par l'imagination dans le décor réel et dans un certain état du cœur ; j'étais donc au creux de cette après-midi douce, devant la façade ensoleillée, enveloppée par le murmure du bavardage et tout alourdie d'une attention, d'une responsabilité maternelles. D'un coup on m'a rejetée hors de tout cela. Je ne peux rentrer en moi seule, je ne peux rester avec ces deux grandes personnes qui rient de moi. Il n'y a plus devant moi que des pierres, des murs, des arbres réduits à eux-mêmes. Une autre fois je ne dirai plus rien.

IV PRÉFÉRENCES

Vaut-il la peine de signaler qu'après cette expérience et quelques autres semblables probablement, je n'eus, pendant longtemps, aucun sens du comique ? Le comique, c'est justement ce par quoi s'effondrent les ensembles et sont brisées les communions – tout se volatilise et vous êtes en plein courant d'air – ce qui vous rejette dans un monde prosaïque, stérile, où les objets demeurent à la fois aveuglants et sans emploi. Peu à peu il me parut même impossible que des gens pussent plaisanter sans être pour un moment méchants au fond d'eux-mêmes et terre à terre, et avides d'humilier. Les moqueries me mettaient dans des rages indescriptibles : « Tu prends tout au tragique. » Quand Maman riait de moi, je n'avais de cesse que mon insolence ne l'eût mise en colère.

Si j'examine mon attitude en ces moments, voici à peu près ce que j'y trouve : par l'ironie les grandes personnes croient démontrer leur supériorité (car l'ironie est le propre des grandes personnes, le rire des autres enfants ne m'atteignit pas souvent, soit qu'il ne s'exerçât pas contre moi, soit qu'il me parût négligeable en sa maladresse). Et il s'agit bien, en fait d'une espèce de supériorité puisqu'elles ont ainsi le pouvoir de m'ébranler, de me dépayser brutalement, de m'imposer de moi une image grotesque qui va me hanter et qui abîme tout. Une seule revanche possible : que ces grandes personnes perdent à leur tour leur sérénité, que leur sourire s'achève en grimace. Que je les mette, par mes propres moyens, dans l'état de passion où elles m'ont jetée ; c'est à quoi s'emploie mon insolence. Je risque une giflle, mais une giflle est peu de chose, ou plutôt elle est la preuve éclatante que j'ai visé juste. Maintenant tout est en ordre. L'ironie avait créé des rapports discordants et inadmissibles : une grande personne qui se moque d'un enfant outrepassa ses droits. Ne lui suffit-il pas de commander, d'enseigner, de punir, d'avoir la haute-main sur votre vie entière. La giflle remet tout en place – avec un élément de victoire de mon côté car c'est moi qui ai infligé la leçon ; car je me suis montrée capable de mettre en colère quelqu'un malgré lui, comme on m'avait mise en colère malgré moi.

Un calembour de mon père me remplissait de confusion, je faisais semblant de n'avoir pas entendu et je me détournais pour qu'il ne vît pas dans mes yeux le mépris. À Orange, on m'emmena une fois au cirque Pinder. Je me rappelle que j'en revins très excitée, incapable de manger et de penser à autre chose qu'à la scène entre le clown et

l'Auguste, mais cette scène extraordinaire ne m'avait pas fait rire, d'un bout à l'autre j'avais été empoignée *sans rien comprendre*. Les scènes de Molière ou des *Plaideurs* que lisait parfois l'institutrice de Privas dans la classe du certificat m'ennuyaient à périr, je ne pouvais réellement pas les écouter – tous ces gens qui ne parlent que de leur cassette, de leurs procès ou de lavements – et je pensais à autre chose pendant que les autres élèves riaient aux éclats.

De là vient que le rire m'apparut, quand j'y accédai peu à peu, comme une sorte de conquête de moi-même, comme un accroissement de puissance : mon humeur cessait d'être à la merci des autres. Il y a quelque chose d'exaltant à provoquer, soi, pour soi, de ces ruptures d'harmonies, à déterminer des variations brusques de tension, à mettre son enthousiasme en court-circuit, à parcourir le vertigineux aller et retour du lyrisme au cynisme. Mais j'en étais encore loin.

Dans le drame, au contraire, mon enfance était à l'aise. Quand, aux scènes des *Plaideurs*, succédait une page du *Sermon sur la mort*, j'acquiesçais de toutes mes forces, quelque chose en moi saluait cette aspiration de l'abîme : « Marche, marche. » Voilà l'essentiel, voilà ce qui aurait dû préoccuper les adultes. Je n'aimais pas toujours les histoires tristes, elles se traînaient en me tirant sur le cœur, mais les morceaux de drames étaient bien différents, les personnages s'y montraient tendus à se rompre, toujours en quelque paroxysme d'audace ou de désespoir. Pourtant le songe d'Athalie me déçut. Pendant les séances de couture, on nous lisait des histoires : *Madame Thérèse* que j'adorais à cause de ce miroitement d'hiver sur lequel s'ouvre le livre et de cet entrain révolutionnaire qui vient bouleverser le village endormi ; *le Roi des montagnes* qui commençait comme une histoire émouvante et s'achevait sur d'insupportables cocasseries. Dans un livre que j'ai oublié, une petite fille récitait, à l'émerveillement de tous, le songe d'Athalie, son auditoire frissonnait, et la maîtresse nous promit d'apporter Athalie le lendemain. J'en attendais merveille : puisque mes propres cauchemars m'ébranlaient inoubliablement, que serait-ce du rêve raconté par un grand poète, quelles visions n'aurait-il pas à dérouler ? L'horrible mélange, la fange et les chiens dévorants me semblèrent d'une navrante fadeur. Je compris, du reste, que c'était un rêve arrangé, organisé en vue de quelque démonstration. Je ne pus pas y croire.

Par contre, la scène de somnambulisme de Lady Macbeth m'impressionna très fort et d'une façon ambiguë. En tant que cauchemar, c'était un magnifique cauchemar que cette tache qui ne veut pas s'effacer de la petite main. Mais j'étais gênée que l'auteur eût la prétention de le faire passer pour une scène réelle. Si Lady Macbeth avait été folle, à la bonne heure (naturellement je ne pouvais imaginer un fou qui ne fût pas fou tout le temps). Mais elle continuait à vivre

normalement pendant la journée et cet état intermédiaire me paraissait, de la part du poète, une fantaisie à laquelle on ne pouvait attacher aucun crédit. Je suppose que la distinction entre les images du rêve et la vie éveillée avait dû se faire si nettement depuis ma petite enfance (ceci par nécessité et dans la mesure même où les rêves me troublaient et me séparaient des autres) que j'étais un peu scandalisée de voir un écrivain dévoiler ainsi ses propres caprices. Je m'étais trop défendue contre moi pour ne pas me défendre contre lui. Néanmoins je n'oubliai jamais cette scène, et quand je la découvris dans le livre de morceaux choisis Mironneau, je la lus et la relus tant de fois que, lorsqu'on nous la donna quelques années plus tard à réciter au cours d'anglais, j'eus à peine besoin de l'apprendre.

Mon premier livre s'appelait *Marie-sans-soin*, nous étions encore à Orange quand Maman me le rapporta d'Avignon. On y racontait les mésaventures d'une petite fille négligente qui renversait son œuf à la coque sur une robe neuve bleu ciel et qui finissait par s'asseoir dans son nécessaire à ouvrage éparpillé, si bien qu'on devait recourir à un chirurgien pour qu'il extraie de son derrière ciseaux, aiguilles et poinçon. Un détail étrange me frappa : dans son zèle à moraliser et à montrer les méfaits universels du désordre, l'auteur avait joint un épilogue dans lequel il renchérisait encore sur son récit et appelait de nouveaux exemples à la rescousse : « Une autre Marie-sans-soin », écrivait-il ; suivait une brève anecdote. Pourquoi une autre Marie-sans-soin, pourquoi pas la même ? Il n'y avait aucune raison de les multiplier, ce n'est pas un nom si courant. La consistance du personnage souffrit de ce dédoublement et je conclus qu'il n'y avait pas lieu de croire à cette histoire. Et pourtant c'était écrit. Dans ces conditions que penser ?

Un peu plus tard l'existence de Jeanne d'Arc me posa un problème au moins aussi déroutant. Il y avait, dans ce chapitre de mon livre d'histoire, toute une page illustrée, cloisonnée de nombreuses vignettes où l'on voyait Jeanne gardant ses moutons, Jeanne à Vaucouleurs, à la cour du Dauphin, à Reims, à Orléans, sur le bûcher. Or *les divers visages de Jeanne ne se ressemblaient pas*. Lequel était le vrai ? Et comment avait-on pu se permettre d'en imprimer de faux ? Une certitude sur ce point eût été pour moi d'une importance fondamentale car j'avais besoin d'une image précise de Jeanne d'Arc pour me représenter l'héroïne, au cours des histoires que je me racontais avant de m'endormir, histoires où je jouais le rôle tantôt de Jeanne d'Arc elle-même, tantôt d'un de ses compagnons et où, dans les moments graves, le déroulement de l'action s'arrêtait, les personnages s'immobilisaient pour composer des espèces de tableaux vivants auxquels je me plaisais beaucoup. Ces aventures, quoique inventées d'un bout à l'autre, n'étaient pas pour autant complètement

arbitraires, auquel cas je n'aurais pu m'y laisser prendre. En particulier, celles qui se rapportaient à des personnages du passé ne pouvaient faire bon marché des principaux événements historiques ou, des caractères les plus connus des acteurs. Ainsi il était en mon pouvoir de rendre Napoléon amoureux de moi, mais non pas de le rendre grand. Enfin comme je n'avais aucun moyen de décider raisonnablement laquelle des vignettes était authentique, je choisis celle des Jeanne d'Arc qui me parut la plus jolie et m'appliquai à l'imprimer dans mon souvenir, opération qui n'alla pas, toutefois, sans un certain malaise.

Dans les contes de fées (que je lisais en assez faible quantité car c'était, de l'avis de Maman, « mauvais pour l'imagination », comme le chocolat est mauvais pour le foie) je ne cherchais que la poésie – et je l'y trouvais rarement car il me fallait quelque chose de spécial : un mélange de mystère, de climat nordique, de promenades souterraines, une sorte de poésie noire et argent à reflets bleuâtres. Cette prédilection naquit de la lecture de la *Reine des Neiges*, dans un recueil d'Andersen que M^{me} D... nous avait donné avec cinq autres livres dont je reparlerai, illustrés d'images glacées et contenus dans un étui de carton vert. J'aimais surtout la chevauchée à dos de renne de Gerda, sous la nuit polaire, la description du palais de la reine et celle du petit Kay lui-même, si bien congelé et cristallisé qu'il fallait les larmes de Gerda pour faire fondre son cœur. Jamais je ne trouvai clairement qu'il y eût là un symbole, et pourtant je savais très bien ce que cela signifiait, je sentais Kay, comme il s'était mis à s'ennuyer dans la ville bien propre, et comme il avait été séduit par l'éclat givré et la légèreté de duvet de cygne de la Reine des Neiges, et comme il était devenu tout entier impassible, souriant et dur. Et comme auprès de lui Gerda était ronde, dorée de peau, un peu lourde et pleine de sang chaud. Je pense aussi que j'étais flattée confusément du rôle confié à la petite fille : c'était elle qui partait à la conquête de son bonheur, qui luttait contre la sorcière, les brigands, le froid, et qui délivrait enfin le bien-aimé. Tel était exactement le rôle que j'assumais toujours dans mes histoires nocturnes. Vers quinze ou seize ans je pris à la bibliothèque d'anglais du lycée Molière un livre de légendes norvégiennes, et je ressentis la même satisfaction à y retrouver, dans mon cadre Scandinave, une série de jeunes filles conquérantes, l'une d'elles, en particulier, qui chantait sous les murs de la prison de son fiancé :

*Seven long years I've searched for thee.
The bloody shirt I've washed for thee...*

À onze ans, le Jules Verne que je préférais était le *Capitaine*

Hatteras. Je ne saurais dire s'il est vraiment beaucoup plus dramatique que les autres, mais je le crus tel, à la fois parce que le héros devient fou et parce que tout se passe dans le pays des glaces, non plus exquis mais maléfique, déchaîné dans le craquement des banquises et la monstruosité des aurores boréales. Quand je l'eus achevé je ne pus pas dormir de la nuit, et toute la journée du lendemain j'eus mal au ventre.

À Privas, Gaby M..., la fille de l'inspecteur d'Académie, me prêta un « livre rose » qui contenait les légendes de l'île de Man. J'y trouvai une autre atmosphère nordique qui se fondit avec la première, des brumes de lait, des grottes répercutant le clapotis des vagues, d'énormes tours grises où s'accrochaient les nuages. Je devais avoir neuf ans. Je lisais pendant les vacances, sous les gros ormes du parc, si bien que les mots : île de Man, quand je les rencontre aujourd'hui, m'apparaissent comme une eau pâle enfouie dans la verdure d'été.

Pour qu'un donjon m'intéressât il fallait qu'il fût battu par la mer et encerclé de landes à perte de vue, mon imagination du moyen âge était ossianique et tous les châteaux forts dont on use si généreusement dans les romans pour enfants ou les récits historiques me semblaient de carton boursoufflé, trop visiblement là pour donner le frisson. Cette impression se traduisait en couleurs. « Mes » châteaux, ceux où je pouvais *demeurer* en imagination étaient, comme je l'ai dit, immenses et gris, les ombres des porches, des soupiraux, des meurtrières se fondaient à leur surface monochrome. Les châteaux français ou les burgs allemands, je les voyais de pierre jaune, éclairés par un perpétuel soleil couchant et tachés de grandes trouées d'un noir épais. Ils me paraissaient emphatiques et sans mystère.

L'extrême limite au-delà de laquelle ces récits cessaient absolument de m'intéresser était la fin du XIII^e siècle. À partir du XIV^e commençait une décadence morne et prosaïque qu'il fallait être bien médiocre pour peindre. *Notre-Dame de Paris*, lu à douze ou treize ans, m'ennuya beaucoup, et le *Cinq-Mars* je ne pus même dépasser les premières pages, si bien que je n'ai jamais lu ce livre et ne le lirai vraisemblablement jamais. J'ajoute que ces récits joignaient, à l'erreur de représenter des siècles sans prestige, celle d'être historiques, autrement dit de n'être ni assez vrais ni assez imaginaires. Ils formaient comme une nourriture indigeste, ou plutôt un milieu spirituel dont la densité variait à tout moment si bien qu'on ne pouvait jamais être tout à fait « dedans », captivé. On ne pouvait s'empêcher de poser des questions, il se produisait sans cesse des chutes désagréables, des secousses comme on en a au bord du sommeil. Aujourd'hui encore *l'homogénéité du milieu* est demeurée l'élément essentiel du plaisir que je prends à certaines œuvres, celles de Proust ou de Kafka par exemple, et peut être ce que, spontanément,

je réclame avant tout. Pour cette même raison, l'époque fut brève où je partageai le soir dans mon lit les aventures de Napoléon et de Jeanne d'Arc : la vocation dont je suis sans doute le plus dépourvue est celle de Walter Scott.

Pour en revenir aux légendes, il se trouvait parmi les livres roses de Gaby : *Alice au pays des merveilles*. Cette histoire fit mes délices, mais après avoir lu et rendu le livre, j'en oubliai le titre et jusqu'au nom de l'héroïne et je crus, des années, qu'elle était perdue pour moi, que je ne la rencontrerais plus. Durant tout ce temps un seul souvenir m'en restait : celui du moment où Alice mange un morceau de champignon et devient si petite qu'un chat pourrait l'attraper ; mange d'un autre champignon et devient si grande qu'elle ne peut plus passer par la chatière, combine enfin et dose ce qu'elle doit absorber de chaque champignon pour se tirer d'affaire au mieux. Je voyais, les champignons, des champignons pointillés de blanc, d'une forme parfaite comme ceux des arbres de Noël : ils étaient l'équivalent de toute une forêt enchantée, puis je vivais, avec une sorte de vertige, la métamorphose d'Alice. Je me grandissais, avec, dans ma tête, l'impression de monter en ascenseur, je me rapetissais en me figurant étouffer un peu, cachée sous un lit. Si l'on ajoute à cela un souvenir beaucoup plus confus des événements antérieurs du livre (exploration de souterrains et solitude absolue d'Alice), l'ensemble faisait dans ma mémoire un mystère. Quand, dans un conte, un lion hurlant se couche soudain aux pieds d'un chevalier, cela ne fait pas un mystère, il n'y a rien de plus qu'un tour de prestidigitation. Et si dix faits du même genre se produisent, on n'a jamais que dix tours de prestidigitation. Le mystère naît à un point de rencontre, mais non comme une simple résultante. Il se prépare sous le signe de la *fatalité* : dans un décor où les objets les plus hétéroclites sont pris comme en une gelée, le personnage, entraîné par les événements, envoûté par leur liaison, est conduit vers un carrefour où il pressent, où nous sommés certains que quelque chose l'attend, si bien que le sentiment du mystère chez le lecteur précède l'apparition du mystère. Arrivé là, il se produit une espèce d'éclosion imprévue qui dépasse et déborde cette attente, qui rompt le cercle fatal. Ce miracle est rendu possible grâce à la valeur même du personnage sur lequel une providence cachée (celle-même qui a préparé les voies de la fatalité) vient – ou ne vient pas – ruisseler. Qui peut dire que le centre du mystère c'est le problème du salut (ou de la perte) d'un être, se posant sous une forme symbolique complexe et avec un caractère d'urgence évidente mais non explicite.

Quand Perceval arrive au château du vieux roi infirme, le mystère l'attend, mais il ne peut rien faire, il est au-dessous de la situation ; quand il repart, sa perte est consommée. Le mystère est constitué à la fois par l'acte qui était exigé de lui (acte que nous ignorerons toujours

puisqu'il ne l'a pas accompli) et par son incapacité à le découvrir et à l'exécuter. Dans le cas d'Alice, le mystère jaillit de l'état d'abandon où a fini par se trouver plongée la petite fille, et de la découverte des champignons providentiels. Mais si Alice n'avait pas conservé jusqu'au bout son agilité d'esprit, elle était perdue, et d'une façon que nous ne pouvons imaginer, car l'autre face du mystère est aussi mystérieuse. Qu'aurait dû faire Perceval ? qu'aurait-il pu advenir d'Alice ?

Naturellement tout cela ne m'apparaissait guère à l'âge de neuf ans, mais je devinais qu'entre l'étrangeté des objets, l'enchaînement des faits et le courage d'Alice il existait un lien si serré que c'est de cette étroite dépendance et d'elle seule que pouvait naître en moi ce mélange d'angoisse et d'émerveillement qui est tout juste le sentiment du mystère. Je flairais une réussite extrêmement rare.

Dans le recueil d'Andersen dont j'ai parlé se trouvaient aussi *La Petite Marchande d'Allumettes* que je n'aimais pas parce que cela ne « faisait pas » une histoire, et *Les Souliers Rouges* que je croyais ne pas aimer et que je relisais sans cesse. Les *Aventures de Karen* exerçaient sur moi le sortilège d'une réalité brutale. Je ne plaignais pas beaucoup cette petite fille, je lui en voulais presque de m'imposer le spectacle de son avidité démoniaque, mais j'étais emportée par la dernière partie du récit, par cette danse irrésistible qui est la condamnation de Karen et qui se déroule dans la nuit à travers un pays désert. L'image représente une enfant brune aux yeux aigus dans un visage qui minaude encore, vêtue d'une robe de mousseline volantée. Ses pieds trop cambrés gambadent dans les escarpins rouges ; c'est le soir et on voit au fond une chaumière éclairée. Les pieds de Karen finissent par saigner dans leurs souliers rouges et il y a un soldat à barbe rouge qui doit être le diable lui-même. Karen se fait couper les pieds par le bourreau et les souliers partent en dansant sur la lande, avec les pieds coupés à ras-bord dont on voit sans doute la section rouge. Cette Karen n'est pas la première venue, et la preuve en est que même cette amputation ne lui peut servir de pénitence. Il faudra des larmes et une branche de roses rouges pour anéantir le rouge de l'enfer. Mais je lisais plus négligemment cette fin.

Il y avait encore, dans l'étui vert de M^{me} D..., *Don Quichotte*, *Gulliver*, les contes de Grimm : *Robinson* et *Guillaume Tell*. J'aimais beaucoup *Blancheneige* et aussi *Blanchefleur et Rougerose*, ou plutôt je m'étais donné en quelque sorte la permission d'aimer ces contes parce que les héroïnes en étaient à la fois brunes et bonnes. D'ordinaire la princesse malheureuse est blonde, la perfidie, la jalousie des belles-mères ou des rivales porte une chevelure brune – rousse à la rigueur. Je ressentais cet arrêt des auteurs comme une injustice, mon premier soin était de chercher dans un conte si le mal était incarné par une brune, auquel cas je me refusais jusqu'au bout à être charmée. Malgré

tant de résistance, il s'insinuait tout de même en moi, à la longue, l'idée qu'une certaine pureté ingénue et transparente ne peut être que blonde. Moi-même, ne savais-je pas que j'étais menteuse, envieuse, obscène, capable de vertu seulement par effort, et jamais par élan ? Seule de la famille, Maman était blonde. Je n'enviais pas son éclat car un teint pâle et mat me paraissait le signe d'une belle destinée (ceci depuis que j'avais lu l'histoire d'une petite fille artiste, passionnée et malheureuse appelée Fatma) mais ses yeux clairs proclamaient qu'elle avait été touchée d'une sorte de grâce, grâce qui aurait pu m'atteindre moi aussi – pourquoi pas puisque j'étais sa fille ? – et qui pourtant m'avait été refusée. Il me semblait que, si j'avais eu les yeux bleus, je les aurais sentis sur moi comme des parties précieuses, animées d'une vie propre. Les yeux de Maman bleuissaient par beau temps, devenaient gris sous les nuages, verdissaient dans la maison. Ils étaient reliés au ciel et à la mer, ils étaient striés comme des pierres rares, comme des yeux de chat. Ils conféraient à Maman une sorte d'indépendance supra-humaine. Ils étaient aussi plus fragiles. Mais nos yeux bruns à nous, on sentait toujours en les voyant qu'ils étaient « en œil », de la substance opaque des yeux de lapins écorchés.

J'appris un jour à Nice que Maman, négligente de son privilège, aurait voulu être une blonde aux yeux noirs. Je crois que ce jour-là j'acceptai mes yeux. Seulement, il m'arriva longtemps encore de quitter précipitamment mes occupations pour courir à la glace voir s'ils n'étaient pas devenus bleus.

Dans *Robinson* il y a un moment admirable, quand cet homme, seul depuis des années, aperçoit sur le sable l'empreinte d'un pied nu et ne peut que s'enfuir épouvanté pour se barricader chez lui. Moi-même je mourais de peur. Pour le reste, je trouvais qu'il avait naufragé à trop bon compte, muni de tant de caisses et d'outils variés. Ce n'était plus un naufrage mais un déménagement. *Gulliver* ne m'amusait pas beaucoup, je le jugeais vulgaire, et cette histoire sordide des deux partis qui se disputent à propos du bout de l'œuf qu'il convient de casser. *Don Quichotte* me causait d'un bout à l'autre une gêne presque insupportable, excepté le moment où il délivre un pauvre valet de ferme attaché à un arbre et qu'on est en train de fouetter. Mais même cet épisode finit par tourner à la confusion du héros. Je ne me lassais pas de relire *Guillaume Tell*. J'étais ivre de liberté civique, d'air des montagnes avec la lune sur la neige, et de haine contre les tyrans Gessler et Stauffacher.

Je ne vois pas l'utilité de parler d'autres lectures. Non parce que ce serait ennuyeux : je ne puis tenir compte ici de ce scrupule, mais parce que la plupart des livres que je dévorais ne m'ont pas, comme ceux que je viens de citer, imprégnée d'une goutte de leur essence. Ils ne m'ont point, comme chacun d'eux, fait don de quelque monde

toujours prêt à cristalliser de nouveau, au hasard d'un paysage, d'une aventure qui me remue, d'une rencontre. La marque du pied humain dans le sable tropical, par exemple, relève de l'horrible, d'une catégorie de l'horrible menaçant (dans l'abandon, le silence et la chaleur). L'impression du « polaire » est chez moi une forme de l'espoir, ou, si l'on préfère, l'espoir m'environne de neige et d'air glacé, c'est le vent des neiges qui siffle à mes oreilles. Alice, avec le monde du mystère, rejoint par-dessus les années l'histoire du Graal, plus tard encore *Nadja* d'André Breton, la vie et les poèmes d'Hölderlin. L'île de Man s'est déplacée vers le Sud, elle a absorbé la Bretagne, que j'habitai entre douze et quatorze ans, puis elle est devenue le pays de Tristan ; sa plus récente incarnation est un îlot perdu au large des côtes de Norvège, couronné d'oiseaux de mer, ceinturé d'algues et de larges méduses.

Du *Livre de la Jungle* je reparlerai plus loin.

V CONDUITES

À Orange, un jour, vers l'âge de quatre ans, je me promène avec Maman sur un cours planté d'arbres. Nous rencontrons une dame ; Maman s'arrête pour causer et je reste accrochée à sa main. Bientôt la dame commence à me parler et à me poser un tas de questions niaises, sur le ton niais qu'on prend avec les enfants, des choses comme : « Alors, tu as bien fait dodo cette après-midi ? Tu es contente de te promener avec ta petite maman ? » Et voilà que ce ton et ces paroles auxquels je ne suis pas habituée (mes parents ne disent jamais dodo, tata, bobo, lolo) me donnent tout à coup l'envie de répondre d'une manière spéciale : au lieu de me servir de mots je me mets à hocher la tête : de haut en bas, oui, de droite à gauche, non. Je m'amuse beaucoup et me sens importante. Mais au bout de trois ou quatre hochements, Maman me dit en me secouant un peu la main : « Est-ce que j'ai emmené un petit âne avec moi ? » et je me réveille, mes joues deviennent chaudes autour des yeux, je voudrais trépigner, secouer la tête pour de bon cette fois et chasser ce moment. Je repasse toute la comédie que je viens de jouer et qui me paraît indigne de moi. Je m'étais vue en petite-fille-mutine-répondant-à-une-dame, Maman a dû voir que je me voyais ainsi, la dame aussi peut-être (ce qui d'ailleurs me touche moins). La faute impardonnable, c'est, d'abord, d'avoir choisi ce personnage enfantin, ensuite de l'avoir si grossièrement interprété que tout le monde a compris. Je ne peux pas en vouloir à ma mère de m'avoir tirée de là.

Si pénible qu'ait été son intervention je me trouve en plein accord avec elle, rien de comparable à la blessure du jour où je faisais téter ma poupée.

Mais d'un autre côté je n'ai pas du tout l'impression d'avoir mal agi comme si j'avais désobéi ou menti ; il ne me viendrait pas à l'idée d'assimiler mon attitude à un mensonge.

Simplement, j'ai été bête, d'une bêtise spontanée, *naturelle*, pourrait-on dire.

Une autre fois, à Nice, je demandai à Maman ce que c'était qu'avoir de la volonté. Elle me répondit : « C'est quand on se dit : je veux cette chose, je l'aurai. » À quelques jours de là, Jacqueline s'étant emparée de ma balle, je me précipitai sur elle en criant d'un ton dramatique : « Je la veux, je l'aurai. » Je fus grondée de ma brutalité, et cette fois encore dégrisée. C'était clair : depuis l'explication de ma mère, il me *fallait* faire preuve de volonté, et j'avais cru tenir

l'occasion, mais je n'avais pas voulu la balle, j'avais voulu la vouloir, et on ne va pas prendre un ton et une fougue de héros devant un bébé de deux ans plus jeune. Il me semble que, peu à peu, ce genre de conduite m'apparut, chez moi et chez les autres, comme l'essence même de la bêtise. Beaucoup d'enfants de mon âge me paraissaient bêtes, je voyais trop bien où ils voulaient en venir. Mais les grandes personnes aussi pouvaient être bêtes, les hommes avaient leur façon de bêtise, les femmes aussi. C'était toujours le même déroulement : placés dans certaines circonstances, les gens s'imaginent qu'il leur faut se comporter de telle ou telle façon, que ça fait bien.

Au début de la guerre de 1914, je tenais un jour compagnie à une dame dans le parc de Privas, Maman ayant dû s'absenter quelques minutes. C'était une dame grasse, assez fardée pour l'époque, avec deux accroche-cœurs bien noirs et lustrés devant les oreilles. Son mari, qui était médecin de l'asile, venait d'être mobilisé. Nous ne parlions déjà plus car je ne trouvais rien à dire. Elle tricotait, je la regardais et je sentais qu'il se passait quelque chose. Au bout d'un moment, elle renifla, battit des paupières, enfin une larme tomba sur son ouvrage, puis deux ou trois autres. Alors seulement elle sortit son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Irrésistiblement je pensai qu'elle avait voulu pleurer et je la trouvai bête. Je savais comment on s'y prend : quand Maman était partie en voyage, il m'arrivait de m'inciter aux larmes. Le soir, dans mon lit, je me répétais : « Elle est partie, elle ne viendra pas me réveiller demain, elle ne sera pas là au petit déjeuner, ce n'est pas elle qui me coiffera. » J'étais sûre que la dame s'était préparée de la sorte. Son mari ne devait pas aller au front, il était envoyé, je crois, à Avignon et je le savais. Mais elle se voyait en femme-d'un-mari-parti-pour-la-guerre et elle avait à cœur de bien tenir son personnage. Elle en était toute gonflée, elle se prenait au sérieux. J'ai dit que je n'avais pas le sens de l'humour, aussi ne la trouvais-je pas comique, je la méprisais simplement et je ne la regardai plus, car je sentais en toute son attitude quelque chose d'incongru qui me gênait.

Je ne cessai pas, pour autant, de jouer moi-même la comédie, et il me semble que c'est mon habitude de la jouer, une certaine dextérité acquise qui me rendait sévère envers les autres et prompte à percevoir leurs ratés. Mais je me réveillais toujours de ces séances, et même si j'étais parvenue à donner le change, sur le bord de l'écœurement : je m'étais laissé prendre au piège. Le rôle dans lequel je m'étais engagée me paraissait après coup pauvre et grossier, il ne correspondait pas toujours à l'un des trois ou quatre rôles prestigieux qui m'attiraient ; au contraire, c'était souvent des êtres épisodiques dans lesquels je me glissais ainsi (petite fille mutine, enfant exubérante, rayon de soleil de la famille). Mais alors même que le rôle me plaisait, c'était moi jouant le rôle, qui me répugnais, je revoyais la scène : moi saisissant ma

chance, me dépensant, me montant la tête, et, pendant tout ce temps, moi me pensant avec complaisance (quelle enfant rêveuse ! quel être passionné !). Au lieu de me rendre plus avisée, le dédoublement de ma personne en créateur-contempleteur et exécutant n'avait servi qu'à m'ennuyer.

Le dégoût qui suit les heures d'expansion ne provient certainement pas de ce qu'on s'est « livré », qu'on a galvaudé les trésors de son âme devant des étrangers, de ce qu'on a été trop naïf ou trop généreux – ce sont là les raisons qu'on se cherche après coup pour conserver un petit bénéfice moral de ces aventures honteuses – mais de ce que, justement, on s'est monté la tête afin d'éblouir l'autre. Pendant un moment on a voulu présenter au spectateur l'image même de la passion, l'image même du malheur, l'image de la désillusion cruelle, etc... et on l'a voulu *en y croyant*. De ces ruminations amères je finis cependant par tirer profit. J'y trouvai une base de départ pour juger les autres : « Comment celui-là veut-il qu'on le voie et se voit-il en ce moment » ? et sur-le-champ, je voyais l'individu en train d'évoluer, de frétiler sous le regard d'un autre lui-même, et tous deux à la fois sous mon propre regard. Je les tenais, même si je ne savais pas très bien ce que je tenais. Beaucoup de gens jouaient constamment et communément un seul personnage. Je me reprochais, à moi, de sauter sur le premier rôle venu, de me déguiser à l'aide de n'importe quelle situation, pathétique ou banale, mais au moins j'en sortais : eux ne s'étaient pas encore aperçus, depuis le temps, qu'ils se rengorgeaient grotesquement. Ils traversaient la vie en écoutant un complice gobeur leur parler à la troisième personne et chuchoter sur leur passage : « C'est une femme distinguée qui a bien souffert,... en ces temps de veulerie et de système D, voilà enfin un homme profondément viril,... quel espiègle au cœur d'or. » Je me demandais parfois s'ils n'entendaient pas ces phrases au passé, telles des bribes de nécrologies. Et je n'arrive plus à comprendre comment tout cela ne me faisait pas rire.

À trois ou quatre reprises (peut-être plus souvent) il m'arriva de jouer très consciemment la comédie. Chaque fois c'était en vue d'un résultat précis, et cette comédie-là n'avait rien de comparable avec l'autre : l'autre seule méritait ce nom à mes yeux, celle dont je vais parler m'apparaissait comme un mensonge organisé et joué.

Un soir, à Privas, Maman quitta ma chambre sans m'embrasser. Cela lui arrivait quand nous avions fait quelque chose de grave et il ne restait plus qu'à s'endormir en attendant le lendemain, dans l'espoir que tout serait oublié. Mais cette fois je décidai que je ne pourrais pas m'endormir et qu'il me fallait obtenir la paix au moment même. Je me mis donc à pleurer bruyamment. Ce ne fut pas difficile : les émotions antérieures, la déception de voir qu'elle était allée jusque-là m'avaient

bien disposée. Il ne restait qu'à entretenir les sanglots à l'aide d'images et de pensées lamentables, ce à quoi l'on s'entend toujours. Je pleurai longtemps ainsi dans l'obscurité, toujours très fort car le bruit devait traverser la chambre de ma sœur (dont la porte de communication avec la mienne demeurait, il est vrai, ouverte), puis la salle de bains et la chambre de ma mère, pour parvenir jusqu'au petit salon où elle se tenait à la veillée. Il me semble que, sérieusement impressionnée par mes cris, Jacqueline se joignit bientôt à moi. Enfin une porte s'ouvrit, une autre ; sur le mur en face de mon lit trembla le reflet de la bougie, Maman entra et me dit d'un air encore sévère : "eh bien, maintenant c'est assez, il faut dormir." Elle m'embrassa, alla embrasser ma sœur et repartit.

J'avais gagné, mais il ne m'en revenait ni joie ni fierté, au contraire. Je me retrouvais dans le noir, comme si rien ne s'était passé, ou plutôt, ce que j'avais voulu voir se passer et qui s'était bien produit n'était rien en réalité. À pleurer et désirer je m'étais si bien énervée que le résultat obtenu se révélait hors de proportion avec la dépense de forces. Enfin j'avais acquis l'amère preuve que pour arriver en pareil cas à ses fins il faut accomplir des démarches humiliantes. Ma sœur pleurait sans vergogne et se faisait tout de suite pardonner. Le jeu n'en valait pas la chandelle, et plus jamais je ne recommençai – du moins avec Maman.

Mais trois ans plus tard environ je répétais la même expérience à l'école. C'était dans la classe du certificat, je n'aimais pas beaucoup l'institutrice et il me semble que je m'évertuais à lui faire perdre patience, quitte à lui garder rancune après coup de sa sévérité. Comme je croyais toujours avoir compris sur-le-champ, je m'ennuyais dès qu'une explication se répétait et j'avais ainsi à franchir beaucoup de moments creux que je remplissais d'agitation et de bavardage. Naturellement j'étais punie. Cette fois-là je procédai avec un entier cynisme. Ayant reçu cinq mauvaises notes, je décidai de me les faire enlever. J'annonçai cette résolution à ma voisine puis je croisai les bras et y enfouis ma tête, comme on pleure à l'école, tout en me secouant et gémissant. Pour que ma satisfaction fût parfaite (et aussi pour que mes compagnes n'allassent pas s'imaginer que j'étais capable de me désoler pour de bon) je soulevais de temps en temps mon visage à droite ou à gauche et clignais de l'œil vers les autres. Au bout de quelques minutes, la maîtresse qui ne m'avait jamais vu pleurer, retira la punition et je triomphai. « Voilà donc ce qu'il faut faire », me disais-je à peu près. Il me paraissait impossible qu'un éducateur mesurât de bonne foi la peine éprouvée par l'enfant à l'expression de son désespoir. Je me persuadai donc que ce qu'on attendait de moi en pareil cas, c'était une attitude de soumission totale. Et l'expérience faite je me gardai, cette fois encore, de récidiver pour ne plus fournir à

la maîtresse une aussi suave confirmation de son autorité.

Il me faut maintenant rapporter deux aventures bien antérieures à ce qui précède et sans doute assez différentes. Elles ont leur place ici dans la mesure où je fis preuve de « sophistication », mais elles demeurent à part dans mon souvenir parce que, dans les deux cas, cette sophistication ne fut qu'une preuve d'inexpérience, d'un manque d'adaptation aux circonstances, l'expression au fond d'une sincérité débordante mais incapable de se frayer sa voie.

M^{me} J..., la femme du préfet de Nice, nous invita un jour à goûter, Jacqueline et moi. Maman ne nous accompagna pas et nous partîmes, un peu ennuyées et intimidées. Je ne sais plus comment on accédait aux appartements du préfet, qui occupaient, au dernier étage, toute la largeur du bâtiment dont nous habitions une petite aile. Je me revois, ma sœur à la main, progressant à travers de vastes salons illuminés – car on devait être en hiver. Dans un de ces salons se tenaient M^{me} J..., coiffée d'un de ces immenses chapeaux à plumes qu'elle ne quittait jamais, même chez elle, et une de ses amies dont j'appris qu'elle était une princesse russe. Je suppose qu'on nous fit manger mais je n'en ai aucun souvenir. Je ne saurais décrire le visage de la princesse, j'ai oublié son nom, mais d'emblée je m'épris d'elle. Toute sa personne, sa voix, ses paroles, agirent sur moi comme un stimulant. Je n'étais d'ordinaire, à cette époque, ni spécialement timide, ni très audacieuse, ni bavarde, ni taciturne, mais je me sentis pénétrée de confiance en moi et en elle, un désir éperdu de séduire s'empara de moi et je me mis à parler sans arrêt. Je ne puis dire quel était le contenu de mes discours mais le seul terme qui corresponde à mon impression est celui de marivaudage, ma conception de la vie exposée sous forme de marivaudage. Je crois me souvenir que je tins quelques propos osés et parlai de nudité. Cette personne paraissait se divertir énormément ; quant à M^{me} J... et à ma sœur, elles n'existaient plus pour moi. Jamais je n'ai retrouvé à ce degré l'aisance et l'ivresse de la parole. J'aurais continué ainsi la nuit entière. Mais on vint nous chercher, et dès que la porte se fut refermée, la honte et l'inquiétude fondirent sur moi. Qu'avais-je fait ? J'avais jacassé à tort et à travers, raconté tout ce qui me passait par la tête ; pour une fois que j'allais dans le monde et que j'avais affaire à des gens d'importance je me conduisais comme une écervelée. Ma confusion ne venait pas de ce que j'avais joué la comédie : je n'aurais pas pu la jouer, j'avais été la proie d'une spontanéité beaucoup trop urgente et capricieuse pour qu'elle pût se satisfaire d'un seul ou même de plusieurs rôles distincts. Non, je souffrais de m'être déchaînée dans la bizarrerie, d'avoir rompu toute retenue toute décence, je redoutais les échos qui atteindraient ma mère et qui me couvriraient de ridicule à ses yeux. J'avais peur que ma sœur ne rapportât, mais elle ne dit rien. Le tourment me poursuivit

le lendemain et longtemps après et toute cette réaction fut si puissante que les détails de la conversation s'évanouirent, je les chassais dès qu'ils faisaient leur apparition. Il n'en est rien resté que ce que j'ai indiqué, et tous mes efforts ultérieurs pour ramener au jour quelques bribes ont été vains.

À quelque temps de là cette princesse nous envoya une grande boîte pleine de petits jouets mécaniques étranges, du genre de ceux que l'on vend sur les boulevards. Il y avait une grosse coccinelle que l'on remontait, qui courait à travers la table, s'arrêtait net sur le bord quand on la croyait déjà tombée et repartait dans une autre direction. Un peu plus tard, tracassée par la curiosité, je rassemblai mon courage et demandai à Maman des nouvelles de la princesse. Elle me répondit seulement : « Ah ! tu lui en as raconté des choses. » Je compris alors qu'elle savait et ne m'avait rien dit, je fus de nouveau envahie par la honte, et pourtant soulagée. L'incident était dos.

Si bien clos que je ne sais aujourd'hui que faire de ce souvenir. Les autres se raccordent entre eux, ils se confirment ou se contredisent, se relient tout au moins par séries. Ma rencontre avec la dame russe reste isolée, je ne parviens pas à m'y déchiffrer : je ne conserve que le souvenir d'une prodigieuse exaltation privée de ses motifs et des formes précises qu'elle revêtait. Pour juger d'une force et de sa direction, encore faut-il apercevoir sur quoi elle s'exerce. Cet appétit de conquête qui me saisit alors, je l'ai bien éprouvé beaucoup plus tard, mais sous quelle incitation s'imposa-t-il si violemment ce jour-là, et si isolément dans toute mon enfance, et si brillamment dans toute ma vie ? Je me suis dit parfois que j'avais eu sans le savoir, pendant ces années, un grand besoin de conversation que rien ne venait satisfaire parce que je manquais d'interlocuteur : ma sœur était trop jeune et trop quotidienne, et toutes mes autres expériences me faisaient dénier ce rôle à mes parents. Ainsi la parole ne pouvait être pour moi, en temps ordinaire, ni un moyen de contact ni un instrument de conquête et cet entretien avec la princesse m'en découvrit inopinément la puissance.

Vers la même époque se place un épisode pénible auquel je ne puis, aujourd'hui encore, repenser sans inquiétude. À Nice je dus traverser une mauvaise période. Était-ce l'isolement, car nous ne voyions pas beaucoup d'enfants de notre âge, le manque de place pour courir et jouer, ou bien que, dans ce petit appartement, nous étions toujours sous surveillance ?

Entre cinq et six ans, je lisais *Les malheurs de Sophie*. Le génie de M^{me} de Ségur fut d'écrire des livres qui trompent encore les grandes personnes : ces histoires de tout repos sont des machines à secouer l'imagination puérile car la condition des enfants y apparaît éminemment malheureuse. Ils sont sans cesse épiés, fouettés,

domestiqués, par des bonnes, des tantes ou des mères. Un jour que je m'estimais injustement traitée, par trop abreuvée de réprimandes, je dis à ma mère que j'étais comme *Pauvre Blaise*. Cela se passait à Aigues-Vives où je retrouvais, aux vacances, toute la collection de la Bibliothèque Rose. À la fois indignée et bouleversée par cet effet précoce sur moi de la littérature, Maman cacha si bien le livre que je n'ai plus jamais remis la main dessus. Il y a, au début de *François le Bossu*, une scène de persécution de la petite Christine par sa bonne, dont la lecture était pour moi une espèce de calvaire. Le *Bon Petit Diable* était le seul de tous ces opprimés qui sût brandir le drapeau de la révolte et de l'espoir. Aussi le préférais-je. *Les petites filles modèles* ne me furent d'aucun secours car jamais je ne formai la pensée que je pourrais être une petite fille modèle. Je ne me donnais pas pour autant un idéal d'enfant terrible, je ne songeais pas à me distinguer par l'espièglerie : elle comporte un élément de mystification qui me fut toujours étranger, mais Camille et Madeleine étaient bien, elles aussi, des étrangères. Quant à Sophie, je la méprisais, je la trouvais bête, incohérente, puérile et sans dignité. Seulement, comme je relisais sans cesse à Nice son histoire, faute de mieux, l'atmosphère qui baigne ses lamentables aventures finissait par pénétrer ma propre existence. J'étais sûre que Sophie s'ennuyait dans la vie – moi aussi. L'ennui s'épaississait, noircissait, crevait en un drame, puis tout recommençait. Enfin je volai des bonbons dans un tiroir. Au moment des fêtes il y en avait toujours plusieurs boîtes dans le buffet de la salle à manger. Je pensai que cela ne se remarquerait pas. Je volai des bonbons : 1° parce que je m'ennuyais et qu'il me fallait accomplir un acte inhabituel ; 2° parce qu'on ne nous permettait pas d'avoir des bonbons à nous, d'en sucer quand nous voulions : en prendre ainsi, c'était, non pas le fruit défendu (je n'ai jamais compris le sens de ce terme) non le fruit défendu mais la liberté. L'amour des sucreries, venait en troisième lieu, car, si j'aimais les bonbons, je n'y pensais point d'ordinaire quand je n'en voyais pas. Les ayant vus, j'en pris trop et la découverte du méfait par Maman fut particulièrement orageuse. Le thème de la voleuse était nouveau et prêtait à de beaux développements. Je ne sais plus si je fus battue ou simplement menacée de punitions terribles, mais je me revois devant le même buffet de la salle à manger, seule et épuisée, provisoirement rejetée par les vagues sur la grève, pour y reprendre souffle, dans l'attente de nouvelles tribulations.

Maman s'était retirée dans sa chambre sans plus vouloir me parler. Mon père qui descendait au bureau, entra dans la pièce et me dit d'un air grave : « Tu as fait de la peine à ta mère, tu devrais aller lui demander pardon. » J'ai compris plus tard qu'il avait envie de retrouver la maison pacifiée à son retour, mais il m'était impossible de deviner à cette époque qu'au milieu d'un bouleversement pareil

quelqu'un pût souhaiter tout bêtement le repos. Quoiqu'il en soit, ces paroles me firent une impression profonde. D'habitude, quand nous avions fait mal, nous disions : je ne le ferai plus. C'était une expression de politesse destinée à faire savoir que nous *ressentions* l'événement et à gagner la bienveillance des grandes personnes, mais nous n'avions pas du tout l'impression de nous engager à quelque chose.

Demander pardon avait un sens bien différent. À vrai dire cela ne m'était jamais arrivé. Sophie demandait pardon, car elle évoluait dans un monde où les fillettes portaient des robes de popeline, parlaient du Bon Dieu et disaient vous à leurs parents. Il s'agissait d'un acte exceptionnel, solennel, d'une renonciation totale au passé et d'une résolution irrévocable pour l'avenir. On se mettait à genoux, on joignait les mains et on disait : je vous demande pardon. Et voilà que cet acte qui n'avait jamais été requis de moi, auquel je n'avais pas encore accédé, vu sans doute ma jeunesse et la banalité de ma vie, Papa venait de m'en accorder l'accomplissement. L'insupportable aventure allait aboutir à une initiation. Je ne compris pas que pour mon père, cette expression, la première venue, signifiait exactement la même chose que : je ne le ferai plus. Lui était bien trop ignorant des enfants en général et des siens en particulier pour saisir l'importance d'un changement de vocabulaire et il me quitta sur ce quiproquo. Après son départ j'hésitai encore un peu : la gravité de ce que j'allais faire m'intimidait. Enfin, je suivis le couloir, entrai dans la chambre de ma mère et m'exécutai.

Ici se produisit la première surprise : me voyant soudain à genoux et en train de dire pour la première fois de ma vie, d'une voix que je m'appliquais à rendre profonde : « Je te demande pardon », je me sentis terriblement humiliée, l'horreur de ma position m'apparut. Je n'avais pas prévu cela. Mais déjà, au-dessus de ma tête, éclatait un orage incompréhensible et qui dépassait en gravité tout ce qui avait précédé. Ma mère, déjà préoccupée par le vol du matin, fut stupéfaite du spectacle qui s'offrait à ses yeux. À la malhonnêteté j'ajoutais maintenant une écœurante comédie. Son indignation reprit de plus belle. Mon père avait joué en toute innocence le rôle de ces négociateurs qui trompent chacune des deux parties sur les intentions de l'autre, persuadés que l'essentiel est de les remettre en rapports et que tout s'arrangera forcément par une confrontation.

Et en moi se développa un effroyable désarroi. Après le vol des bonbons, tout était encore clair et normal. Maintenant la scène capitale qui devait remettre en ordre le monde avait en réalité accru ma faute. Celle-ci était passée sur le plan du crime. Je perdais la tête et je restai pendant quelques heures dans un état de désespoir total et informe.

Puis, sans doute, la vie reprit.

VI

KAKI

Quand ma sœur fut née, on me conduisit dans la chambre de Maman qui était tout ensoleillée (on était à la fin de septembre) et la garde me mit le bébé dans les bras, mais sans le lâcher. Ce fut la première déception car j'aurais voulu le porter toute seule. Quant à la deuxième, je me rendis compte qu'il n'y avait rien à faire de cet être en qui j'avais cru trouver une compagne de jeux. Et pourtant je découvre à présent que, par sa seule entrée dans le monde, ce bébé venait de me faire un don extraordinaire : la conscience de moi, des êtres et des choses. Au-dessus de ce visage rouge, informe et pleurant, sans aucune ouverture sur l'extérieur, je me sentis exister, moi, pleine d'expérience et de raison, et si je sais aujourd'hui que j'avais attendu ma sœur, c'est uniquement parce que j'ai souvenir de ma déception. Des souvenirs antérieurs à ce matin de septembre, à cette chambre et ce nourrisson, il n'en existe pas, tandis que, dans les semaines qui suivirent, je retrouve l'œil jaune à travers le volet, puis la séance dans le jardin avec ma poupée. Parce qu'elle changeait, ma vie devenait saisissable, on me mettait dans une autre chambre, peut-être voyais-je moins ma mère, peut-être souffrais-je – ce que je ne crois pas car tout me paraissait nouveau et intéressant. De toute façon, je n'étais plus l'enfant, mais l'aînée : dès lors je me sentis vaguement chargée des intérêts de cette cadette en attendant qu'elle eût l'âge d'y veiller elle-même.

L'occasion de la défendre ne se présenta guère qu'un an plus tard, lorsqu'il fallut la vacciner. Nous étions à Aigues-Vives et j'appris que deux docteurs viendraient à la maison pour cette opération. J'en ressentis un désespoir mêlé de courroux et m'y opposai de toutes mes forces. Il fut impossible de me faire entendre raison, on dut assez me répéter cependant, que c'était pour son bien, mais je ne voyais qu'une seule chose, qui m'affolait : elle ne savait pas, elle, ce qui se préparait, on allait lui faire mal alors qu'elle ne s'y attendait pas. Elle ne comprendrait rien à ce qui lui arriverait, elle ne pourrait pas résister. On profitait de son inconscience pour en faire une victime, deux hommes savants et durs allaient la maintenir de force et la faire saigner (j'étais persuadée qu'elle saignerait, qu'on lui infligerait une véritable blessure), je haïssais ces médecins, si tranquillement décidés à lui faire violence. Je ne pouvais pas laisser s'accomplir cela : en traitant ainsi ma sœur on m'outrageait. Et certes, je ne l'identifiais pas à moi, ce n'était pas comme si on avait dû me vacciner *moi*. En pareil

cas j'aurais eu peur, je ne me serais pas révoltée, et, en définitive, j'aurais sans doute fait la raisonnable. Mais c'est moi qui m'identifiais à elle, qui me représentais son ignorance et son épouvante et je ne supportais pas de voir perpétrer cette agression. Et si je me sentais au fond, bafouée, c'est que je prévoyais mon impuissance à rien empêcher. Je suppliai ma mère de renoncer à l'opération ou de la remettre à plus tard. Je me montrai si agitée qu'elle me le promit.

Enfin la vaccination eut lieu en cachette tandis que ma grand'mère me gardait dans le petit salon du rez-de-chaussée. Je me souviens de cette après-midi grise et du malaise que j'éprouvais tout en jouant. Je crus entendre un remue-ménage dans la maison et je m'inquiétai : ma grand'mère me rassura. Au fond de moi je ne la crus pas, pas plus que je n'avais cru aux promesses de ma mère, mais je ne me rendis pas compte que je ne les croyais ni l'une ni l'autre. Il ne m'était jamais apparu clairement que les grandes personnes pouvaient mentir : on m'avait dit qu'on ne vaccinerait pas Jacqueline, c'était donc vrai. Il ne restait plus en moi que ce malaise lourd et suspect. Faire un effort de plus pour comprendre, à ce moment-là, c'eût été reconnaître que je n'avais rien pu empêcher, regarder en face ma défaite et la proclamer. Je me laissai sourdement tromper.

Puis de nouveau je perds de vue ma sœur. Je la retrouve à Nice, et cette fois ce n'est plus un bébé, mais une petite sœur. Moi je ne suis plus, comme à Orange, une aînée sans emploi, je suis une aînée pourvue d'une cadette. Toute la journée nous sommes ensemble, sur la terrasse, en promenade ; aux repas nous nous trouvons côte à côte, la nuit nous dormons dans la même chambre. On nous baigne ensemble, on nous donne les mêmes jouets, jusqu'à quinze ans on nous « habille pareil ». Il en résulte que Jacqueline s'est mise à représenter pour moi (et moi pour elle, sans doute) la substance même du quotidien. Nos parents ne sont pas toujours en vue : ils dînent dehors, Maman fait des courses ou des visites, Papa est au bureau. Jeanne même peut être ailleurs : elle va au marché, elle prépare le repas pendant que nous jouons dans le couloir ou la salle à manger. Jacqueline est là : derrière moi, me suivant, tirant sur le même bâton, voulant regarder les mêmes images, m'appelant à tout propos. Elle est pis que le quotidien : le tout le temps, l'ennui. Je devais me sentir auprès d'elle comme certains époux vis-à-vis de leur conjoint : puisque c'est mon mari, je ne peux pas en être amoureuse. Puisque c'est ma sœur, je ne peux pas me distraire avec elle. De fait, quand il m'arrive de me distraire (ce qui me paraît évident si je considère certains souvenirs) je ne m'en aperçois pas puisque je m'amuse ; dès que je me mets à penser que nous ne sommes là que toutes deux, toujours les mêmes, à nous agiter, le jeu se fane, j'abandonne la pauvre Jacqueline et j'ai envie d'autre chose. C'est parce qu'elle est plus petite, on ne peut rien faire d'autre

avec elle que jouer, c'est-à-dire *l'amuser* : elle, il lui est impossible de *m'intéresser*. Les jeux classiques sont nécessairement déformés : il faut bien se laisser rejoindre de temps en temps quand on court ou se contenter de trotter pour ne pas l'attraper sans cesse. Il faut que j'invente des divertissements, elle ne demande pas mieux, tous l'enchantent, mais elle ne peut pas en trouver. Et moi, précisément parce que j'en suis l'auteur, je me sens tout à coup écoeurée de trop bien savoir ce qui va se passer, je n'en veux plus.

Pourtant, jamais ce tourment d'ennui ne va jusqu'à me faire regretter d'être l'aînée, de n'avoir pas une grande sœur qui s'évertuerait à ma place. La condition d'aînée m'apparaît comme une de mes chances primordiales dans la vie. Quand je pense que j'aurais pu naître la plus jeune ! Il me semble que je m'ennuierais encore plus. Lorsqu'on m'apprit l'histoire d'Ésaü, je crus que cet homme était faible d'esprit.

À force de chercher, nous finissons par trouver quelquefois des jeux qui nous satisfont l'une et l'autre grâce à une différenciation des rôles bien accusée ; des jeux, surtout, qui me donnent l'occasion de dépenser mes forces sans épuiser ma sœur. Par exemple, je la porte sur mon dos par suite d'une convention établie au départ, et nous parcourons des pays, il nous arrive un tas de choses, et quand je me mets à courir pour fuir un danger, je l'entends qui rit de plaisir derrière moi à toutes les secousses. Le jeu dure si longtemps, il se répète si souvent que, parmi le fouillis de mon enfance à Nice, se présente toujours, entre cinq ou six autres images, le souvenir musculaire d'un poids sur mon dos et de deux jambes qui m'enserrent la taille. Je vais, solide et bien calée sous ce poids qui exige de moi juste assez d'efforts pour que je me sente robuste.

Ou bien nous faisons un « tour de force ». Je m'assieds, elle monte debout sur mes genoux, elle a un peu peur, et rit, cette fois d'un rire tremblant. Je lui tiens les mains pour l'aider car elle n'est pas très ferme : la chair de mes cuisses glisse sur l'os et je sens une espèce de chatouillement profond, presque douloureux à cause du poids. Puis elle se retourne, saute à terre et nous recommençons. D'autres fois, elle s'assied sur l'énorme ours blanc que M. Bastide nous a donné et je la traîne le long du couloir en tirant l'ours par les oreilles. Un jour que je la promenais sur la terrasse dans la voiture de poupée, tout le monde tomba et Kaki eut l'ongle arraché par un rouage.

En pareil cas j'étais naturellement jugée responsable du malheur et ne cherchais guère à éluder cette responsabilité puisqu'elle constituait le plus clair de mon droit d'aînesse. J'étais affligée de ces accidents mais pas très bouleversée : du moment qu'il ne s'agissait pas d'entrailles ni de loups dévorants, le sang versé en jouant, sang des bras, des jambes, du nez (celui de Jacqueline ou le mien) ne me faisait

pas peur. C'était du sang propre, on en guérissait à coup sûr. « Un jour tu feras mourir ta sœur, un jour tu te tueras » étaient des phrases qui ne signifiaient rien pour moi. Je vivais sur l'idée que Jacqueline était douillette et provoquait des drames pour rien. Aussi, quand il lui était arrivé malheur, s'agissait-il de mettre à profit en un clin d'œil l'instant qui précède les cris, celui où s'ouvre la bouche de l'enfant pour la première aspiration des sanglots, où le rouge envahit ses joues. Vite je me jetais moi-même à terre ou renversais une chaise sur moi, et je me livrais alors – sans bruit – à une mimique désordonnée de souffrance, je grimaçais, dansais sur une jambe, un pied entre les mains. Neuf fois sur dix Kaki brusquement distraite, éclatait d'un rire un peu hurlant, enchantée de découvrir une victime encore plus misérable qu'elle au moment où elle s'était crue écrasée par l'univers. Le drame était évité. Quand ma comédie ne réussissait pas je comprenais que c'était grave : il ne restait plus qu'à attendre l'entrée de Maman alertée par les hurlements ou même à lui porter la petite.

Je n'eus vraiment peur pour elle que deux fois, à Privas. La première fois ce devait être l'année de notre arrivée, au début du printemps : les branches étaient encore dépouillées et nous considérions un nid de pie logé dans la fourche d'un arbre immense. J'expliquai à ma sœur que j'allais faire tomber les oisillons et que nous les recueillerions. Il fallait pour cela frapper l'arbre de grands coups qui les effraieraient. Je pris un maillet de croquet et le renversai sur mon épaule pour taper de toutes mes forces. Derrière moi un hurlement éclata : Jacqueline venait de recevoir le maillet dans l'œil, déjà elle avait mis les deux mains devant et continuait à crier. Je ne songeai pas à faire le clown. Son œil ! Je n'osais pas penser à ce qu'il y avait sous ses doigts. Tout le monde à la maison fut plus ou moins bouleversé. Je ne sais si on craignit vraiment pour cet œil, si on voulut me donner, cette fois une leçon ou si c'est moi qui dramatisai l'événement, mais toute la journée je fus habitée par l'horreur et le sentiment de ma culpabilité : j'avais peut-être provoqué une des trois ou quatre atrocités possibles du monde : un œil écrasé ! Je me cachai pour ne plus voir Jacqueline. À cette horreur glacée s'ajoutait un attendrissement pire que tout : Kaki avait une figure ronde encore informe dont on ne savait ce qu'il sortirait. Maman inclinait à penser que sa seule beauté serait ses yeux, et voilà que j'avais perdu cela, que j'avais compromis sa vie, son bonheur, *son plus tard*, le plus tard qui était à mes yeux le seul bien des enfants.

Enfin tout s'apaisa, et de sous le bandeau sortit le lendemain une grande tache noirâtre dont le centre était constitué par un tout petit œil noirâtre aussi, et rouge, mais un œil qu'on pouvait regarder et dont on voyait qu'il voyait.

Ma deuxième peur eut lieu peut-être l'année suivante. Nous jouions

au fond du parc sur une petite terrasse à laquelle on accédait par un sentier en pente et qui était limitée d'un côté par le mur d'une maison voisine, des deux autres côtés par des parapets qui donnaient à pic l'un sur la rue, le second vers l'entrée du jardin potager. Ce dernier parapet était envahi d'un énorme lierre touffu et ligneux, embroussaillé, qui retombait jusqu'en bas ; comme nous courions dessus, Jacqueline se prit le pied dans un serpent de bois, disparut dans l'épaisseur du lierre et je n'entendis plus rien. « Elle est morte », je dévalai le sentier aussi vite que je pus avec des jambes si molles que je croyais les sentir divaguer et tracer des parenthèses de chaque côté de mon corps, je courais affronter le spectacle de ma sœur fracassée.

Je la trouvai en bas, à trois ou quatre mètres au-dessous du parapet, debout et un sourire qui me parut la gentillesse même. Je ne sais si elle n'avait pas eu le temps d'avoir peur, si cette chute, ralentie par les branches du lierre, lui avait procuré d'agréables impressions ou si mon visage de folle lui était un doux spectacle.

En pareil cas les grandes personnes en ont pour deux heures à se féliciter de leur chance. Entre ma sœur et moi il n'y eut ni transports de ma part, ni longues explications de la sienne. Mais je n'oubliai plus ce visage intact et souriant.

« Mes filles s'aiment beaucoup » disait Maman. J'y voyais une de ces phrases qu'on ne peut décemment appeler un mensonge mais qui n'ont qu'un rapport assez lointain avec la réalité ou plutôt qui n'appartiennent point au domaine de la vérité et du mensonge, de ces phrases qu'il convient de dire, qui sont comme une émanation de la vie des adultes, des sortes de conclusions de compositions françaises comme je devais apprendre à en faire (« mais nos pauvres poilus dans la neige et la boue... »). Non, je savais bien sans doute que je ne détestais pas ma sœur, mais je jugeais que je ne l'aimais pas, ni elle moi. Ce n'était pas notre faute si nous nous trouvions sœurs, mais nous n'étions pas faites l'une pour l'autre et si nous avions pu choisir, ce n'est probablement pas celle-là que nous aurions prise. Il me semblait que nous nous disputions tout le temps. Les sœurs qui s'aiment doivent être heureuses de se retrouver le matin, elles s'embrassent, se montrent toujours du même avis et se promènent la main dans la main. Elles se disputent peut-être une fois par an. Mais Jacqueline était exaspérante. De temps en temps je décidais de mettre ma vie en accord avec cette constatation, de ne plus jamais me raccommode avec elle, de me poser désormais en étrangère. Et je ne sais comment, nous finissions toujours par nous retrouver d'accord. Je me promettais que « cette fois » serait pour de bon, je ne me laisserais plus surprendre comme toutes les autres fois. Pour bien me raidir, je me forçais à penser sans arrêt à l'affront qu'elle venait de m'infliger. Et malgré tout, lorsqu'elle revenait me chercher, si je faisais mine de

lui tourner le dos, je devais m'avouer que c'était sans la moindre conviction, que le souvenir du grief s'était usé comme un bonbon trop sucé et bientôt nous jouions de nouveau. Je me disais alors que j'étais lâche, incapable de haine et je me méprisais. Quand Maman se fâchait avec moi, je pouvais rester trois ou quatre jours et plus avec ma résolution de silence raide en moi comme une barre ; c'est Maman qui finissait par oublier et qui m'adressait alors la parole comme si de rien n'était.

En dehors pourtant de toutes mes réflexions et décisions à son égard, la personne de ma sœur se composait peu à peu en moi de mille traits épars et apparemment fortuits qui n'avaient en commun à mes yeux que d'être (charmants ou déplaisants), des traits non miens, des traits qui ne pouvaient m'appartenir. C'était comme si j'avais nié en elle, confusément mais obstinément, toute réalité familiale, toute ressemblance, tout lien du sang. Quand nous nous amusions à Nice, dans les jardins Masséna, c'était Jacqueline qui allait demander aux autres enfants de jouer avec nous. La chose était bien établie entre nous : moi je n'osais pas encourir un refus, elle n'en éprouvait pas la moindre gêne, elle s'acquittait tranquillement de l'ambassade et ne s'y refusait jamais, même quand nous venions de nous disputer. C'était là une de ses charges et qui n'avait rien à voir avec l'obéissance que Maman lui prêchait quotidiennement à mon égard. À cette obéissance il me semble qu'elle manquait sans cesse, provoquant mille disputes mais au fond de moi je ne pouvais ne pas la comprendre. Qu'aurais-je fait à sa place ?

Une fois, cependant, nous nous rendîmes toutes deux à un grand goûter d'enfants, et tout en nous habillant Maman avait multiplié ses recommandations « tu ne mangeras pas trop, tu serais malade, tu n'auras qu'à regarder Colette quand on t'offrira quelque chose, elle te fera signe si tu peux accepter ». J'étais sceptique, mais quand nous fûmes installées à une immense table, devant un chocolat couronné de coquilles de Chantilly, je m'aperçus qu'elle gardait effectivement les yeux fixés sur moi et m'interrogeait du regard à chaque assiette qu'on lui passait. Elle était si petite qu'on voyait tout juste sa tête ronde au-dessus de la tasse. Devant tant de loyalisme la gravité de mon rôle me remua : je réfléchis sérieusement pour décider de ce que je devais lui permettre, et quand je lui eus fait comprendre qu'elle avait assez mangé et que je l'eus vu refuser sans hésitation ni comédie l'assiette suivante, je sentis qu'il m'était impossible de continuer à me régaler sous les yeux d'une sœur aussi parfaite. Je pris encore un tout petit gâteau sec, puisque j'étais l'aînée, n'importe lequel, et j'en restai là. Au total les délices de ce goûter ne m'avaient guère pénétrée, je n'avais eu le loisir de savourer que ma reconnaissance envers Kaki, mais cette reconnaissance, je la savoure encore aujourd'hui.

Ce qui me déconcertait c'est quand elle devenait tout à coup teigne et acharnée contre moi. Dans notre petite enfance, les disputes dégénéraient en batailles. Pourtant je n'osais guère la frapper ; je ne crois pas que ce fût la crainte d'être grondée qui me retînt, car, sauf les cas d'accident, j'arrivais toujours à me justifier des fautes dont elle m'accusait par une habileté de parole qui me paraissait, tout au fond de moi, une arme un peu suspecte. Non, je me retenais de la battre simplement parce qu'elle était petite, et que je lui aurais trop fait mal. Je me contentais de lui maintenir les bras le long du corps pour lui montrer qu'elle n'était pas la plus forte. C'est alors qu'elle perdait la tête et qu'elle se ruait sur moi sans égard à rien. J'arrêtai un jour à temps le petit tabouret de la salle à manger qu'elle était en train de m'asséner sur la tête. Un autre jour elle me mordit le coude jusqu'au sang. Je ne pouvais entrer en de pareils états : je ne pouvais pas *me le permettre*. Je méprisais ses accès à elle, ce visage d'enfant grimaçant qui n'arrivait pas à me faire peur. Il ne pouvait être question pour moi de mordre et de griffer, pas plus que de prendre ma viande avec les dents comme un chat.

Dans une crise de rage contre moi (la dernière dont je me souviens) Kaki se roula par terre. Et cette fois, au fond de mon mépris, je ressentis un flottement inquiet : « Je ne pourrais pas, moi, me rouler par terre... Je n'en suis pas capable... » Quelque chose, tout à coup, me dépassait. De fait, si j'avais pu me rouler par terre à huit ans, peut-être écrirais-je mieux maintenant.

Jacqueline eut ainsi, de plus en plus, une façon à elle de se conduire. Quand on nous envoya à l'école, c'était la mode de collectionner des images. Il y avait des séries : les graminées, les insectes nuisibles, les paraboles de l'Évangile. Pour un sou, l'épicier vous en donnait une dizaine, mais nous n'avions pas d'argent de poche et nous ne demandions jamais rien : les parents se devaient de nous habiller, de nous fournir livres, cahiers, crayons et tous autres objets utiles, mais les dons de jouets ou de choses pour le plaisir tenaient du miracle. Nous ne songions pas à en réclamer ni même à faire connaître nos goûts et je regrette encore le petit cerceau à grelots que je désirais tant à l'âge de quatre ans et que jamais je ne possédai, faute de m'en être ouverte. Maman jugeait que les parents qui comblent leurs enfants de cadeaux ne savent pas se faire aimer pour eux-mêmes et je n'étais pas loin de plaindre les enfants ainsi gâtés d'avoir de si mauvais parents. Il ne nous restait donc qu'à nous ingénier pour nous procurer des images, j'y parvenais en gagnant des bons points, en fournissant quelques plumes et étiquettes à mes voisines, mais Jacqueline s'y prit par le génie : elle rentrait chaque jour de l'école avec des paquets d'images, une fois même avec un portefeuille en toile cirée pour les contenir. Impossible de comprendre ce qui se passait,

elle-même paraissait incapable de s'en expliquer. Maman supposa qu'elle avait le talent du négoce mais je crois qu'elle employa des dons insoupçonnés de séduction. Elle ne manquait jamais de bonbons ; je la trouvai un jour dans la cour de l'école en train de mordre dans un coing enrobé de pâte de pain : on voyait de ces massives pâtisseries à la devanture de tous les boulangers de Privas et nous avions toujours eu envie d'y goûter, mais Maman ne voulait pas en entendre parler : Jacqueline avait donc persuadé une élève de lui en offrir un. Elle eut des morceaux de tortosa, des fouets de réglisse, des petits flacons de coco ; quand l'école entière passa ses récréations, un genou à terre à jouer aux billes, Jacqueline eut tout de suite un plein sac de billes avec quelques belles agathes de verre.

Je ne puis dire que j'étais émerveillée de ce pouvoir, ni que je le réprouvais ; non plus que j'enviais les trésors rassemblés par ma sœur (car je ne désirais pas plus de billes qu'il n'en fallait pour mener une partie, et j'aimais collectionner les images une par une pour avoir le temps de bien connaître la dernière venue et d'en savoir la notice par cœur). Je ne méditais même pas sur ce don qui m'était tellement étranger. Tout simplement, c'est ainsi que l'essence de Jacqueline se manifestait à moi, ainsi et quand Jacqueline embrassait Maman, se frottait à elle en plissant les yeux, ou quand elle venait me chercher en récréation pour la défendre contre une élève avec qui elle s'était disputée, je me sentais alors un peu touchée de cette confiance, vaguement inquiète car je pensais que Kaki devait abuser de la situation, un peu flattée par l'air terrorisé de la gosse à mesure que j'approchais, mais avant tout persuadée que c'était là une façon d'agir de ma sœur qui n'aurait pu en aucun cas être la mienne. Tout cela se traduisait à peu près en l'opinion que Jacqueline était dans la vie d'un entier naturel, justement parce qu'elle était bien plus que moi enfoncée dans cette vie. Elle faisait ce qu'elle avait envie de faire, pleurait quand elle était malheureuse, grognait quand on la coiffait, riait aux éclats, caressait, alors qu'il m'était impossible d'ébaucher la moindre de ces actions sans arrière-pensée. Avant même de pleurer il me fallait penser à moi pleurant, et, d'une façon générale un comportement naturel me semblait dépourvu d'intérêt. Le véritable intérêt de l'existence – de mon existence d'enfant – résidait dans un travail sur ces mouvements naturels afin de les transformer, voire de les rendre méconnaissables. Il me paraissait alors confusément que plus tard, je serais devenue tellement forte que je ferais ce que je voudrais de moi-même. Je n'étais peut-être naturelle que dans le jeu parce que le jeu était justement autre chose : on ne peut pas jouer sans jouer, ou jouer à autre chose que le jeu qu'on joue. Bref, le jeu, comme aussi mon travail scolaire, était pour moi une activité *réelle*. Pour le reste, il me semblait que mon existence n'était qu'en attendant, que

tout ce qui m'arrivait ou que je faisais ne comptait pas encore pour de bon, un jour la vie commencerait, je la tiendrais en mon pouvoir.

Mais Jacqueline, à toute minute, prenait pour argent comptant ce qui lui advenait, elle ne se préparait pas en vue d'un plus tard nuageux, elle se laissait porter par le présent. Et, en revanche elle ne perdait pas de vue, comme moi, en plein jeu, les conséquences ou les dangers d'une entreprise. Par exemple, lorsque je voulus couper un jour nos cheveux et que, enchantée par le petit craquement des ciseaux et l'espoir de me découvrir une autre tête, je massacrai toutes mes boucles de devant, elle ne se laissa supprimer que deux minces mèches puis m'empêcha avec obstination de continuer. Quand je l'entraînai sur une grande verrière qui formait, à quinze mètres du sol, le plafond du hall de la préfecture (on y accédait en montant sur un sofa et en passant par une fenêtre) elle voulut bien marcher à tout petits pas sur les traverses de ciment, mais refusa absolument de mettre les pieds sur les carreaux en verre dépoli et de courir comme je faisais.

Tandis que je courais de plus en plus fort et gambadais, ma jambe droite s'enfonça jusqu'à mi-cuisse, un bruit lointain mais éclatant de fracas au sol nous saisit de peur, je retirai difficilement ma jambe où déjà le sang coulait de partout et nous regagnâmes en catimini la salle à manger. Là je m'assis devant la table dont un grand tapis me cachait les jambes et je me mis à lire tout en m'essuyant sans arrêt avec mes doigts que je suçais ensuite. Mais j'étais gagnée de vitesse et je me demandais comment je pourrais dissimuler tout ce sang lorsqu'un coup de sonnette retentit. L'architecte départemental, M. Frisard, fut introduit. Tous les huissiers étaient en révolution à cause de cette chute de verre, personne ne comprenait ce qui s'était passé mais comme cela venait de notre étage les soupçons s'étaient portés sur nous. L'émotion des parents fut, indescriptible, on nous avertit que nous nous passerions de cadeaux de Noël et pendant les jours qui suivirent on nous abreuva de morts violentes d'enfants, noyades, chutes dans le feu, projection suivie d'écrasement du haut d'une escarpolette. Pour finir on me faisait valoir la prudence de ma sœur « qui était la plus petite ». Elle devait quand même être privée de Noël parce qu'elle m'avait suivie au lieu d'aller prévenir Maman, mais pas une fois elle ne me fit de reproches à ce sujet. Dans les sottises et la pénitence notre solidarité ne faisait pas de question.

Et en définitive nous trouvâmes nos cadeaux dans la cheminée.

D'une façon générale Jacqueline était au courant des choses et des êtres. Tandis que je cherchais à saisir les mensonges ou les intentions profondes des gens, elle connaissait leurs habitudes et leur ordinaire conduite, elle savait ce que contenaient les placards de la maison et elle était toujours prête à accueillir les événements avec une émotion

fraîche sans se demander au préalable s'ils étaient dignes qu'on s'en réjouit ou s'en affligeât. Un jour que nous venions de construire une cabane – assez sommairement, avec des pieux, de grosses pierres, des morceaux de carton et de vieilles toiles, – je constatai avec déception la présence de quelques jours entre les morceaux d'étoffe soulevés par le vent, et j'entrepris de les boucher. Je ne pouvais m'installer dans cette cabane tant qu'elle ne serait pas bien close, ces trous et ces flottements de chiffons m'empêchaient de l'accepter en imagination pour demeure, ils étaient la preuve que cette cabane n'était qu'une construction d'enfant, un faux objet. Mais pour Jacqueline, l'effort était terminé, elle se coucha donc à l'intérieur et s'intéressa à mon activité comme à la première distraction que lui offrit la cabane. Elle me signalait les moindres fentes : « Je vois encore le ciel » disait-elle « là ». Et elle jubilait au spectacle de mon affairément que pour rien au monde elle n'eût maintenant partagé. Je crois qu'elle avait l'impression de me faire travailler pour elle. De mon côté je trouvais commode d'avoir là quelqu'un pour me renseigner sur les progrès accomplis, tout en m'étonnant qu'elle y prît plaisir.

Enfin elle avait une manière tranquille et secrète, plus efficace que mes propres efforts, d'obtenir les choses qu'elle désirait. Pour moi, mon désir de diriger ma propre vie était si fort que j'en venais à tenir plus à l'acquisition qu'à l'objet de l'acquisition. Je réclamaï de *pouvoir* sortir seule, monter au trapèze, faire du feu, et ne me rabattais qu'à contrecœur sur la désobéissance et le mensonge où je voyais les signes de mon esclavage. Jacqueline avait envie des choses comme telles, choisissait les moyens les plus sûrs de les obtenir, évitait tout fracas préalable pour ne pas alerter la vigilance de Maman. La mort était un sujet banni à la maison, jamais nous n'avions assisté à un enterrement, c'était défendu. J'étais donc persuadée qu'il s'y déroulait des rites macabres, qu'on y voyait le mort dans sa bière ouverte, peut-être qu'on le touchait. Or j'appris un jour avec stupeur que ma sœur était allée à *plusieurs* enterrements, cinq ou six, elle ne savait plus. Quand un soldat était mort à l'hôpital on envoyait une délégation des enfants des écoles, la maîtresse demandait des volontaires et Kaki levait toujours le doigt. Sous la protection d'organismes officiels elle pouvait donc satisfaire sa curiosité. Je fus d'ailleurs très déçue des renseignements qu'elle me fournit, elle trouvait que c'était vraiment peu de chose, et si elle était allée à la première cérémonie afin de savoir, elle continuait maintenant (dans son habileté à tirer parti même des plaisirs manqués au lieu de les rejeter) pour échapper aux heures de classe.

De mon côté j'entrepris un jour une expédition défendue. J'allais avoir douze ans, c'était le mois de juin et je décidai de faire l'école buissonnière. J'étais cette année-là élève à l'école supérieure, je ne

m'y ennuyais pas du tout, au contraire, mais il y avait, au-delà du cimetière, un sentier désert et abrupt où je n'étais passée qu'une fois en promenade et où je voulais absolument me retrouver seule. Surtout il me paraissait inadmissible d'être arrivée à mon âge sans avoir encore fait l'école buissonnière. Incapable de me rendre compte que si cela ne m'était jamais arrivé c'est que cela ne m'avait jamais tentée, je me figurai au contraire que des plaisirs grisants de solitude et de liberté dont je n'avais aucune idée me seraient ainsi révélés. Je partis donc pour l'école comme d'habitude vers une heure, mais arrivée sur la place je pris l'avenue Vannel, longeai le cimetière et découvris mon sentier à flanc de montagne, au-dessus d'une vallée encaissée. L'air était brûlant mais léger, plein de bourdonnements et du pollen des hautes herbes. Pas un chat ; au-dessous de moi descendaient les masses fraîches des châtaigniers, tout au fond ce serait l'eau courante à écrevisses et les granits plaqués de mousse. Les conditions optima de l'école buissonnière étaient toutes rassemblées. C'est alors que l'expérience devint insupportable. J'avais décidé de rentrer par un autre chemin et d'être de retour pour la deuxième heure de classe, je me rendis compte que la promenade serait plus longue que je n'avais pensé et que je ne pourrais pas m'allonger au bord de la rivière, chercher des fleurs, des insectes. À partir de là je perdis la notion exacte du temps et ne songeai plus qu'à me dépêcher. J'avais chaud, ma hâte et la solitude environnante, le caractère exceptionnel de mon escapade, tout cela confondu provoqua en moi une impression si forte d'inaccoutumé que je me sentis coupée du monde, coupée de moi-même, en train de flotter à la dérive. J'en vins à croire que je traversais un cauchemar. Je me pinçai mais la douleur ne me convainquit pas. À ce moment j'aperçus une fraise des bois, c'était précisément le genre de surprise charmante que j'avais escomptée de l'école buissonnière. Comme je devrais être contente, pensai-je. En fait je ne vis dans cette rencontre qu'un nouveau moyen d'être fixée sur le caractère de rêve ou de réalité de mon aventure. Il me semblait que le goût, lui, ne pourrait me tromper. Je cueillis la fraise et la mangeai, elle était aigrette mais n'avait pas le goût de fraise et je ne sus que penser. Je dus alors sombrer dans une telle agitation qu'à partir de la fraise je ne revois plus rien, il ne me reste plus un seul souvenir jusqu'au moment où j'atteignis les premières maisons, dus ralentir le pas et constatai à une pendule que j'avais vingt minutes d'avance... Il m'est impossible d'imaginer Jacqueline en proie à ces affres, et si elle fit jamais l'école buissonnière elle dut bien en profiter.

Elle me dit un jour : « Écoute, je vais te raconter l'histoire d'un bout de chocolat ». Ce chocolat lui avait été donné par M^{lle} Anaïs la couturière à la journée, elle en avait mangé un peu et gardé le reste pour plus tard, pour le plaisir, sans doute, d'avoir dans sa poche une

provision interdite. Nous portions alors sous nos robes une poche de calicot fixée autour de la taille par un cordon. Quand on voulait se moucher on soulevait sa robe. En tirant son mouchoir devant Maman, Kaki avait fait tomber le bout de chocolat et elle avait eu bien peur, mais Maman n'avait rien vu. Ensuite, pendant deux ou trois jours, elle avait soigneusement dissimulé sa poche en se déshabillant et elle avait même pensé à demander spontanément un mouchoir propre sans attendre que Maman fouillât dans la poche pour voir l'état du sien. Mais le lundi en se levant elle avait trouvé sur sa chaise, chemise, culotte et *poche* propres, tout le linge de la veille ayant été emporté pendant son sommeil. Dès qu'elle avait pu s'échapper elle était allée rôder dans la lingerie pour récupérer son chocolat au fond du panier à linge sale, mais il y avait toujours quelqu'un et on lui demandait ce qu'elle faisait là. Elle avait enfin pu mettre la main sur l'objet comme on allait descendre le panier à la buanderie, et, de l'affaire, elle avait mangé le chocolat tout de suite pour être tranquille. Je ne sais comment elle s'y prit pour me raconter cette histoire mais je suffoquai de rire pendant tout le récit. Elle me révélait ce jour-là un don de conteur comique tout à fait insoupçonné de moi, et d'elle aussi je crois car elle parut surprise et fière de son effet. Ce n'est pas moi qui aurais pu en faire autant mais je ne l'aurais pas attendu d'elle : elle avait d'ordinaire, dans son langage aussi bien que dans toute sa personne quelque chose d'informe et d'un peu somnolent. Les semaines qui suivirent je lui demandai de temps à autre : « Raconte-moi l'histoire du bout de chocolat ». Elle reprenait tout sans rien omettre et nous jubilions toutes deux. Je lui demandai s'il ne lui était rien arrivé de nouveau dans le même genre. Non, rien autre. Ce fut un chef-d'œuvre éclatant mais isolé, une anticipation furtive de la femme que, plus tard, devait être Kaki.

VII

L'ENNUI

J'ai parlé de la promenade des Anglais avec ses palmiers qui n'étaient pas des arbres, son ciment gris qui n'était pas un sol de promenade, sa longue plage de galets où nous ne descendions jamais, sa mer qui n'était qu'une mer peinte. Notre seule distraction, – rare et capricieuse, – était le passage d'une voiture à bras poussée par des pêcheurs qui venaient de prendre un ou deux requins. Des petits requins flasques en train de ricaner dans la mort. Les passants faisaient cercle autour de la voiture. Il me semble qu'on donnait des sous aux pêcheurs pour avoir le droit de contempler le spectacle. La question pour moi était de savoir si l'œil du requin serait rouge ou vert. L'œil rouge était encore un peu plus dégoûtant que le vert. Ce long poisson noir avec son œil en gelée rouge est resté une image de la mort. Je ne voyais pas si souvent des animaux morts : de temps en temps une souris prise au piège, que Jeanne saisissait par la queue et précipitait dans la boîte à ordures. Insignifiant. Mais cette mort lourde et visqueuse en possession d'une bête cruelle, m'accaparait toujours un moment. Le requin vivant devait être horrible, mais qu'il fût mort ne me soulageait pas. Une horreur muette se superposait à la laideur scélérate du cadavre. Bref, c'était un méchant puni, mais il n'y avait pas là de quoi se réjouir.

Puis la voiture à bras reprenait sa marche le long des palmiers et des villas blanches, traînant sur l'élégante promenade son incongruité. Et nous repartions. Comme on retrouve la chaleur de juillet en sortant d'une maison aux persiennes closes, nous replongions dans notre ennui un instant rompu par le spectacle de la mort. C'étaient de nouveau les palmiers qui n'étaient pas des arbres, les passants qui n'étaient pas des êtres humains qui parlent, à qui il arrive des choses ou qui les font arriver, qui n'étaient ni des parents, ni des amis de parents, ni des séducteurs, ni des bourreaux.

Mais pourquoi la promenade des Anglais seule ? C'est le décor tout entier de l'enfance qui pouvait ainsi s'infiltrer d'ennui, êtres et choses se trouvant soudain désaffectés, en dérive, vacants. Seulement certains morceaux de ce décor, arrachés un beau jour à l'ennui par quelque événement décisif, demeurent à tout jamais gorgés de sang et d'émotion. Tandis que d'autres ont gardé leur visage d'ennui : les palmiers, la plage de galets, les maigres bambous de notre terrasse et sa mosaïque terne. S'il m'arrive aujourd'hui de rencontrer des reproductions de mosaïques byzantines ou russes, à peine l'image sous

mes yeux, je la sens qui va m'accabler et je tourne la page : il me faut dépasser le spectacle ; autre chose, autre chose. Je ne peux pas regarder ces visages, ces draperies, dès lors que je les vois composés de petits carrés de pierre semblables à ceux que, pendant quatre années j'ai usés de mes pieds d'enfant.

Il y avait des lieux ennuyeux : la promenade des Anglais, trop quotidienne, mais aussi la route de Cimiez que Jeanne choisissait de temps en temps. Nous savions qu'au bout était le Château avec ses marchands de calebasses, ses singes et ses lynx en cage (on nous y avait emmenées une ou deux fois en voiture), mais jamais nous n'allions à pied jusque-là parce que c'était trop loin. S'approcher d'un endroit délicieux dont on sait d'avance qu'on ne l'atteindra pas, comporte un ennui désespéré très spécial : on ne peut ni se trouver déçu, ni se révolter ; on est persuadé en partant que ce sera une triste promenade et rien ne vient vous distraire. La route de Cimiez tient une place à part ; elle avait convaincu mon enfance qu'il n'y a pas de miracle.

Ennuyeuse l'avenue de la Gare que nous prenions quand Maman voulait nous acheter quelque chose au Grand-Paris. Le spectacle d'une artère commerçante, affairée, fourmillante, m'ennuie aujourd'hui encore. Les romans de Dickens, quand j'essayai de les lire à onze ans, m'ennuyèrent de la même façon : cette histoire de l'aubergiste, par exemple, qui avale tout le dîner du petit David. Cela me paraissait gros, lourd, interminable. Tous ces gens de Londres avec leurs maisons, leurs occupations, leurs vêtements laids, la marque épaisse de leur vie manquée sur toute leur personne. Je fus repoussée par cet humain quotidien et caricatural. À Nice, les boulevards, les avenues me présentaient ainsi l'existence adulte sous son aspect le plus banal, le plus gris. Pourtant Maman choisissait les jours où l'on offrait en prime des ballons de baudruche bleue avec le nom du magasin imprimé en blanc. Et une fois que Kaki avait laissé s'envoler le sien, nous rebroussâmes chemin pour en obtenir un autre. À partir du moment où j'en tenais un, j'oubliais tout le reste. Cependant tandis que je déambulais tête levée, dans le ravissement, je continuais à sentir couler le long de moi les eaux de l'ennui des autres à travers lesquelles je frayais mon sillage brillant.

De temps en temps j'abaissais le ballon jusqu'à moi pour caresser sa peau exquise. Le soir, avant d'aller me coucher, je lâchais le fil et le ballon montait se coller au plafond. Le lendemain je le retrouvais plus petit de moitié, déjà ridé, flottant presque à ma hauteur, en train d'agoniser comme s'il eût été incapable de vivre dans la captivité de cet appartement où lentement s'écoulaient nos journées.

Il y avait des fleurs ennuyeuses, celles qu'on vendait au marché, derrière la préfecture et qui s'expédiaient ensuite dans des cageots

légers : les « fleurs de Nice », œillets, frésias, giroflées roses ou mauves, mimosas, qui m'apparaissaient toujours un peu froissés par l'emballage qui les attendait. Le matin, les ruelles de la vieille ville en étaient parfumées ; et ce parfum était parfum d'ennui. Ces fleurs n'avaient aucun prix à mes yeux, elles n'étaient pas d'une substance de fleurs, d'une fraîcheur de fleurs, alors que je vois encore briller d'un éclat exaspérant les marguerites et les clochettes bleues sur les talus de la route de Berthemont. L'auto filait. Je demandai qu'on l'arrêtât pour cueillir ces fleurs : « Tout à l'heure » me répondit-on. J'attendais, malade de désir, les yeux brouillés par ce talus qui fuyait trop vite. J'attendais « tout à l'heure », un de ces laps de temps dont les grandes personnes ont le secret : tout à l'heure, bientôt, plus tard ; dont elles ont seules l'exacte perception, et qui s'allongeaient pour moi comme des plages de sable gris. J'attendais tout à l'heure. Et soudain, tout à l'heure fut trop tard : on ne s'arrêta pas au bord des champs. L'auto revint au crépuscule, laissant, derrière elle des fleurs douces, tremblantes, de vraies fleurs-trop-tard-pour-être-cueillies – jamais cueillies.

Je ne pensais pas clairement que ma vie était ennuyeuse. Je vivais, et c'était ainsi, voilà tout. Si Kaki s'approchait plaintivement de moi pour dire : « Je sais quoi faire ! », je la reprenais : « Ne, je *ne* sais quoi faire », en haussant les épaules, car j'étais, moi, presque toujours occupée à quelque chose, même lorsque je restais plantée derrière la fenêtre ou que je sautais indéfiniment du haut d'un tabouret. Pourtant l'ennui était bien la substance même de ma vie. L'ennui, ce n'était pas de ne savoir que faire, c'était un air que prenaient tout à coup les objets – qu'ils reprenaient, plutôt, comme un bout d'élastique qu'on lâche revient à sa longueur primitive, invariablement ; comme tombe une pierre qu'on ne soutient plus en l'air. C'était une certaine façon aussi, de se sentir, quand on faisait les choses. Je dis que c'était de l'ennui parce que je l'appelais ainsi aux instants où j'en prenais conscience, mais ce terme n'a rien de commun avec ce qu'il désigne aujourd'hui pour moi. S'il m'arrive à présent de m'ennuyer, c'est dans l'impatience d'un moment si fort que, provisoirement, plus rien ne me tente ni ne me retient de ce qui, d'ordinaire m'absorberait pour quelques heures. Le livre cesse d'être lisible, l'agitation des feuilles sous le vent ne peut plus être contemplée, vingt choses m'échappent sans que j'aie même tenté de les saisir : un espoir trop vif sèche sur pied tout le présent. Jadis, au contraire, l'ennui, c'était avant tout une certaine absence d'espoir (« quand je serai grande » étant vraiment trop éloigné pour constituer un espoir, espoir presque aussi niais que celui de gagner à la loterie nationale quand on n'a plus d'argent le 25 du mois). L'ennui, c'était une certaine manière d'être du monde : fade, tiède comme est tiède une eau où l'on comptait se désaltérer ; molle

comme l'est un morceau de beurre en été.

Je ne pénétrerai plus dans cet univers. S'il arrive aujourd'hui que le spectacle environnant, mes projets et mes occupations commencent à s'embrumer de la fadeur d'autrefois, l'espèce de béatitude qui m'envahit alors la dénature toute. Le monde vire comme une liqueur. Je sais qu'une telle unification des choses par temps gris prélude invariablement au besoin d'écrire. Cette aube d'ennui est un lever de rideau : le non-espoir s'en est échappé.

Je me revois derrière la fenêtre de la salle à manger par un jour de pluie. J'use mes yeux à suivre une mouche : elle a six pattes pour marcher, cependant chacun de ses déplacements est une glissade. Jamais je ne puis saisir le mouvement trop vif des six pattes. Puis elle aiguisé l'une contre l'autre ses deux pattes de devant, avec des gestes fins comme ceux d'une femme qui enfle des gants longs. Puis, de ses pattes de derrière, elle lustre ses ailes, les soulève comme des jupons, les relustre.

Indéfiniment tout cela. Ma contemplation ne m'apprend rien et ne m'amuse déjà plus, elle confine à la détresse. Il y a toujours des mouches partout : grises, affairées, inutiles ; leur profusion importune dans le monde, la petite mécanique infatigable de leurs pattes, voilà ce qui m'est laissé à cette heure. Et c'est à quoi je suis livrée. Chaque secousse d'une aile ou d'une patte en suit une autre, en précède une semblable, et moi je regarde chacune, simplement parce que j'ai regardé la précédente. Entre mon œil et ces gestes menus se tend une complicité absurde, impossible à rompre et dont je fais les frais. Dépossédée de toute pensée, de tout désir, gobée comme un œuf, je suis réduite à des pattes de mouche.

La lumière baisse, et Jeanne qui me prend en pitié me demande de lui lire quelque chose pendant qu'elle coud. Je ne sais plus quelle est cette histoire. Le livre est sur mes genoux, moi sur le tabouret. Il est question de savanes, d'aventures en Afrique. Et tandis que je lis il n'y a plus d'ennui : il s'est dissous dans les mots bien découpés que je prononce, dans toutes les images qui se pressent derrière les mots. Je ne pense certes pas que je m'amuse, que le livre est intéressant : je suis dans l'histoire. Soudain je bute contre un mot inconnu, c'est le mot : buée. Je le prononce : bû. Jeanne éclate de rire et me reprend ; l'histoire se déchire, la table de la salle à manger ressurgit, et le carreau le long duquel, au dehors glissent les gouttes : la vie n'a pas changé. L'ennui est là, il m'attendait.

Et le mot buée qui l'avait réintroduit, et les séances qui suivirent à souffler, bouche ouverte, sur la vitre (« je fais de la bu-ée ») se sont incrustés dans sa cire pâteuse définitivement.

Incrustée aussi la diligence de Pélamourgue où nous nous

enfermions à notre descente en gare d'Aigues-Vives pour monter jusqu'au village. Elle sentait le crottin desséché ; les vitres en étaient pointillées de chiures de mouches. Brûlés par le soleil, les petits rideaux s'effilochaient, et l'on s'affalait sur les banquettes rembourrées dans une bouffée de poussière et de chaleur en conserve. Pourtant je ne m'y ennuyais pas : je la retrouvais avec émotion et le trajet ne me paraissait jamais trop long : c'est elle qui s'ennuyait, me semblait-il. Dès l'instant où je me hissais sur le petit marchepied élastique, je pénétrais dans l'ennui des choses. Tandis que j'avais vécu ailleurs, regardé les mouettes du haut de la Jetée-promenade, pris le train, chaque jour, matin et soir, la diligence était descendue, puis remontée, sur la route assoupie ; les sabots des chevaux, les harnais avaient cliqueté sans intéresser personne, les mouches prisonnières avaient bourdonné en rond.

Une pitié inquiète me venait devant les objets que je retrouvais toujours tels quels, à leur place et dans leur fonction. Non pas devant la mer, les rochers ou les montagnes : ceux-là étaient puissants et de toute façon me dominaient ; mais devant les choses qui servent à la vie des hommes, outils, bibelots ou meubles. Les assiettes dans lesquelles nous mangions, d'une faïence jaunâtre, avec des feuillages et un amour vert pâle en train de tirer sa flèche ; deux petits vases d'une structure compliquée, en verre, émail et albâtre, qui nous suivaient à travers nos déménagements et aboutissaient d'ordinaire sur le piano ; la cuisine voûtée de Mamé ; le petit salon de ma grand'mère, un peu sombre et immobile, les Persiennes mi-closes des maisons d'Aigues-vives, derrière lesquelles guettaient des vieilles ; tout cela filtrait l'ennui, me parlait d'existences commencées longtemps avant la mienne, d'habitudes invincibles qui se maintiendraient après mon départ (qui sait, après ma mort ?). La vie semblait se dérouler en sourdine, menée par des forces contre lesquelles s'useraient vainement mes désirs. L'intérêt du monde et de ce qui pouvait m'arriver était mis ainsi en question ; l'ennui moisissait tout d'avance.

Je sentais quelquefois que les grandes personnes en avaient pris leur parti. Par exemple quand Jeanne chantait : « C'est la valse brune... » ou :

*Non, tu ne sauras jamais,
O toi que mon cœur adore,
Si je t'aime ou si je te hais...*

j'éprouvais confusément qu'elle faisait passer dans sa voix ce qui ne passerait jamais dans sa vie. C'était le matin, je tournais dans la salle à manger ; je relisais les fables de La Fontaine ou *Les Malheurs de Sophie* :

dans le salon à côté, Jeanne faisait le ménage et chantait. Le chant tremblotait, c'était sa manière d'y mettre de la passion, et moi je baignais dans cette voix, je ne pouvais lui échapper (je n'essayais d'ailleurs pas). De cette mélodie chaude et tremblante, parmi les balais et les chiffons secoués, montait comme un renoncement aux aventures. En réalité, Jeanne qui était jeune et fraîche n'avait renoncé à rien. Elle dut quitter plus tard la maison pour avoir reçu dans sa chambre le chauffeur d'un colonel. Plus tard encore, elle épousa un autre chauffeur et mourut en couches. À Nice, quand nous rentrions de promenade, elle rencontrait fréquemment, avec un cri de surprise, à la grille du jardin Masséna, quelque chasseur alpin de son village. Il me semble maintenant que la chose se reproduisait trop souvent pour pouvoir être attribuée au hasard. Kaki et moi étions chaque fois atterrées : cela signifiait une demi-heure à passer debout dans le crépuscule, aux abords du jardin déserté par les autres enfants. Jeanne et le soldat se parlaient en patois, je n'avais pas la consolation de pouvoir écouter ce qu'ils disaient. Je restais suspendue entre les jeux achevés et l'appel de la maison où, peut-être Maman était déjà rentrée de ses visites. J'attendais désespérément la seconde où je verrais les deux mains se soulever, se diriger l'une vers l'autre, se serrer ; j'attendais, sans pouvoir penser à autre chose qu'à ce geste, sans pouvoir faire autre chose que racler le sol de mon pied droit. Déjà séparés, et moi bondissante de soulagement, tous deux, parfois, se retournaient l'un vers l'autre, se rappelaient. Il y en avait encore pour cinq minutes. Je coulais à pic au fond du découragement.

Les séances de ce genre m'étouffaient d'un ennui si brut, si massif, qu'il me devenait impossible de leur reconnaître la moindre fonction romanesque dans la vie de Jeanne. Jamais je n'imaginai que c'est en songeant au chasseur alpin de la veille que Jeanne fredonnait le matin entre son plumeau et son martinet. Cette incompréhension se relie à une attitude fondamentale qui fut la mienne pendant toute mon enfance et ma jeunesse. D'une manière générale, la vie des Adultes, terne et prosaïque à mes yeux, m'apparaissait radicalement coupée des moments de passion, de fierté ou de désespoir (les seuls dignes d'être vécus) dont il était question dans les livres, les romances et les pièces de théâtre. Aussi, quand se présentait à moi dans la réalité un malheur bien corsé, une histoire d'amour, une situation de tragédie, ne les reconnaissais-je pas. J'avais quatorze ans lorsqu'un matin, tout en faisant les lits avec moi, Maman m'annonça le divorce d'un ami de mon père :

— Pourquoi ? demandai-je.

— Mais parce que sa femme le trompe, tiens.

Je haussai les épaules :

— Penses-tu, affirmai-je.

— Mais enfin, me dit-elle, stupéfaite, qu'est-ce que tu t'imagines ?

Je ne voulus rien entendre. Ce n'était pas que le fait de tromper son mari me parût monstrueux, inadmissible. Simplement ces choses-là n'arrivent pas. On les rencontre peut-être dans des milieux que jamais je n'atteins, chez des êtres exceptionnels que je ne connais pas, tout cela me concernera peut-être un jour, mais, pour l'instant, autour de moi et des miens il ne peut rien se produire de pareil. Dans ma famille et dans son cercle d'amis, on fait les lits, on va au bureau, on met, chaque printemps, les fourrures dans la naphthaline, il y a lessive tous les lundis, on bavarde dans les salons, mais on ne trompe pas son mari – pas plus qu'on n'en est amoureuse. Ce fut chez moi un genre de niaiserie tenace (peut-être la niaiserie propre aux intellectuels) : j'étais persuadée que le monde était plat et ennuyeux, ce qui m'empêcha longtemps d'apprendre quoi que ce fût de la vie.

Nice était pourtant le lieu d'événements brillants, de fêtes à l'aspect romanesque. Un grand duc étranger, un petit souverain balkanique était reçu à la préfecture ; ou bien c'était le jour de réception de M^{me} de J... Le nez collé à la vitre de la chambre des parents, nous regardions les autos glisser jusqu'à la grande entrée, dégorger d'immenses chapeaux frémissants et des huit reflets, puis se ranger sur la place qu'elles finissaient par couvrir de leur miroitement nocturne. Jeanne nous emmenait alors à la cuisine où les femmes de chambre de la préfecture nous apportaient un morceau de glace un peu fondante.

Papa et Maman s'en allaient à la redoute, vêtus de dominos aux couleurs de l'année : rouge cerise et mimosa, vert tendre et mauve. Ils en revenaient avec des bannières peintes et enrubannées. On chuchotait que le chef de cabinet du préfet fumait l'opium. On nous emmenait sur les tribunes aux batailles de fleurs. Tous ces moments, quand je les récapitule forment autant de souvenirs d'ennui aux nuances singulières et d'intensités différentes. Par exemple, je ne me lassais pas de regarder les voitures se ranger sur la place, et, d'un autre côté, je n'avais aucune envie de pénétrer à la suite des invités dans les salons illuminés : je ne pensais pas au jour où pareille chose m'arriverait car je ne le désirais pas. Mais, derrière mon carreau, je me sentais en marge de la vie. Il y avait d'une part cette réunion scintillante dont Maman nous parlerait à son retour, d'autre part notre contemplation d'enfants derrière la vitre, d'enfants qu'on laisse à la maison sous la garde de la bonne. Dès ce moment je ne risquai pas de confondre le romanesque avec les mondanités car ce qui se déroulait dans les salons ne me tentait pas (quand Maman recevait, les cinq minutes que nous passions à saluer les dames et avaler des petits fours étaient toujours trop longues), mais il était décevant de n'en avoir que le spectacle ; et non pas même le spectacle réel, mais celui de ses

préparatifs : l'arrivée des autos, la descente d'hommes et de femmes en toilette. Nous nous repaissions des préliminaires du spectacle d'une réalité insignifiante. Notre existence s'en trouvait annihilée. Donc je n'éprouvais pas d'ennui à regarder les voitures une à une s'avancer, s'arrêter, se ranger, mais une sorte d'ennui supérieur semblait orchestrer la représentation à l'insu de tout le monde : visiteurs, chauffeurs, Kaki et Jeanne, et moi-même peut-être, si je ne m'étais pas méfiée. On peut se plaire plus tard, au rôle de spectateur, et juger qu'il en vaut bien un autre. C'est qu'alors on a le choix. Pour un enfant, le rôle de spectateur est nécessairement méprisable parce qu'il est le seul qu'on lui laisse à jouer dans la plupart des cas.

Je n'aimais pas du tout le goûter à la cuisine qui suivait notre contemplation à la fenêtre. Je crois que j'avais quelque scrupule à manger ces glaces qui nous venaient par la porte de service, comme en cachette. Il fallait être aimable avec les femmes de chambre, amies de Jeanne, et c'était aussi assommant que d'aller dire bonjour aux amies de Maman les jours de réception. Mais surtout, le morceau de glace arrivait jusqu'à nous un peu croulant, séparé de son décor de lustres, de porcelaines, de robes de soie : il accentuait cette impression de vie de coulisses sempiternelle.

Enfin je me revois sur la terrasse, par une après-midi un peu grise de printemps, en train de regarder la foule sur la place : c'était le jour du carnaval de plâtre. Des dominos blancs s'agitaient dans la poussière blanche jetée à poignées, les cris montaient jusqu'à nous ; il me semble que ces jeux se déroulaient avec assez de violence, et Maman ne nous avait pas laissés descendre parce que nous aurions pu recevoir du plâtre dans les yeux. Mais je n'avais pas envie de descendre ni de me mêler à cette foule endiablée. J'étais comme un homme en état de sobriété qui tombe au milieu d'une compagnie d'ivrognes. Peut-être contemplais-je tout cela de trop haut ; peut-être la lumière sournoise de ce ciel de mars suffisait-elle à frapper la gaîté des masques d'un éclat de mauvais aloi ; peut-être l'amusement déchaîné des adultes offense-t-il toujours les enfants. Je restais rivée au spectacle dans une tranquille consternation. Cette fois encore personne ne s'ennuyait mais cette scène se trouve être une des premières qui apparaisse toutes les fois que j'essaie de penser l'ennui. Comme si l'ennui de l'enfant était de nature métaphysique, né du sentiment irrésistible que l'homme est détaché de sa propre existence. Il me semble que pendant tout le temps de Nice j'ai vécu parallèlement à ma vie.

Et tout ce temps, du fond de cet ennui que je croyais stupide, j'observais le monde comme du coin de l'œil, par une espèce de vision marginale mais si aiguë que les choses et les êtres de cette époque restent pris dans une épaisse crème, aujourd'hui durcie en une coulée d'émail. Tout événement violent et passionnant imprime un souvenir

ineffaçable de cet événement brut, mais la chaleur d'une après-midi qui se traîne, la nuance d'une saison, aussi bien que le détail méticuleux d'un insecte ou d'une tapisserie, tout le tissu continu des journées, c'est l'ennui d'autrefois qui me l'a conservé.

L'amour seul est capable, plus tard d'opérer un pareil embaumement de la réalité.

Je me dis parfois que la traversée de ces steppes d'ennui était inéluctable, que, l'ennui est inhérent à la condition d'enfant, à la situation d'un être dont les désirs excèdent infiniment les possibilités, dont la prise sur le monde est à peu près nulle. Il se pourrait même que l'homme ne fût un être insatisfait que parce que l'enfant l'a été si cruellement, si continûment que jamais plus il ne l'oubliera.

Mais peut-être l'ennui n'est-il rien autre qu'un cadre trop vide imposé par les adultes à l'existence enfantine. Au milieu de ses jouets, des allées de jardin public, l'enfant vit comme dans une île, entouré d'une marge flottante, d'une zone vague, du *no man's land* où rien n'arrive pour de bon. Et peut-être le sentiment que j'eus parfois de ne pas exister se réduisait-il en somme au sentiment de ne pas vivre pour de vrai – comme un coupe-papier en celluloid façon écaille, un placage de stuc ne sont pas du vrai.

La preuve m'en paraît être qu'à Privas, où les distractions étaient bien plus rares qu'à Nice, où rien ne venait varier l'emploi de nos journées, où aucune perspective de changement n'occupait notre imagination, dans cette petite ville toute tranquille où la guerre supprima pour nous jusqu'aux voyages de vacances, aux meringues du dimanche et aux arbres de Noël, je souffris beaucoup moins de l'ennui. À Privas, j'eus le jardin, l'école et la campagne : de quoi absorber mon activité d'enfant et me laisser toujours en reste. Mes yeux n'étaient jamais assez perçants pour découvrir toutes les fraises des bois sous les herbes, jamais je ne grimpais assez lestement aux arbres du parc, et en classe je finissais toujours par buter contre un problème au-dessus de mes forces.

C'est ainsi que peu à peu des pans de vie entiers se déroberent à l'ennui.

VIII

JEUX

C'est à Nice. Nous sortons d'une maison où il y avait un arbre de Noël. Nous étions beaucoup d'enfants, le goûter a duré si longtemps qu'on n'a pas joué. Après le goûter on nous a tous menés dans une pièce où se trouvait un arbre immense qui ne m'a pas touchée comme ceux qui se révèlent mystérieusement chez nous par une lueur sous la porte du salon. Enfin Jacqueline et moi avons reçu un gros paquet ficelé. C'est une boîte pleine de billes de toutes couleurs qui reposent sur une plaque noire creusée d'alvéoles. Il y a un petit livre plein de figures géométriques que l'on peut reproduire. Nous sommes enchantées. Dehors il fait nuit et il pleut. Nous allons monter en voiture. Juste à ce moment la boîte tombe. Impossible de me rappeler qui la tenait. Des billes roulent un peu partout. Maman, Papa, Kaki et moi nous précipitons pour les ramasser. Mais il y a un monde fou autour de nous, tous les autres enfants et les parents partent en même temps, les chevaux trottent, les autos cornent. Les billes sont mouillées et un peu boueuses. Nos parents sont pressés, ils nous arrachent à nos recherches et nous poussent dans le fiacre. Une fois rentrées nous nous apercevons qu'il manque plusieurs billes. Je n'ai jamais eu le courage de jouer à ce jeu. Il était entamé, gâché, fichu.

Ma première poupée s'appelait Mireille. La tête incassable, c'est-à-dire en carton-pâte jaunâtre, le nez un peu usé, des cheveux châains plats et rares. Je lui confectionnai moi-même une robe avec deux morceaux d'étoffe, l'un vert, l'autre rose. On eût dit une pauvre. Elle était si laide qu'elle me paraissait vraie. Pourquoi je l'aimai avec passion. Les autres poupées roses et frisées, n'étaient que des poupées et se ressemblaient toutes. Celle-là était unique. Jeanne et Maman se moquaient d'elle. Je l'en aimais davantage, comme un secret. Un peu plus tard il arriva une très belle poupée blonde vêtue de satin rose et qui fermait les yeux. Elle avait un grand chapeau en satin rose et velours marron comme en portaient les dames. Je dis un peu solennellement : « Je l'appellerai Florence ». Je ne sais d'où me venait ce nom, il n'était pas pour moi un de ces noms charmants qui plaisent mais j'avais besoin d'un nom somptueux. M^{me} R. qui était là me répondit : « Eh bien ce sera une belle Florence », phrase que je n'ai jamais oubliée sans doute parce que je la trouvais bête. C'est cette poupée que je tiens dans mes bras sur mon portrait. Elle a son grand chapeau de soie, moi je suis en tablier et bigoudis. Il me semble que c'est la même enfermée par Maman « pour plus tard » dans un carton,

qui ressuscita à Privas sous le nom d'Arlette. Plus tard finissait quand même par arriver. Entre temps on me donna un bébé à « tête caractérisée ». Il avait les jambes repliées comme les nouveau-nés, et trois têtes que l'on pouvait changer à volonté : une brune qui souriait, une blonde qui souriait, et une blonde qui pleurait. Toutes trois avec de vrais cheveux ras et de vrais traits d'enfant. Naturellement je ne pensai jamais à changer les têtes, je n'avais pas cette perversité : une poupée était un être entier. Je jouai donc d'abord avec l'enfant brun puisque j'avais choisi, une fois pour toutes, contre tous les contes de fées, de préférer les bruns et les brunes. Quand la tête fut cassée je pris la blonde souriante, mais elle aussi se brisa et je gardai à longueur de journée un bébé pleurant et grimaçant qui, celui-là, vécut beaucoup plus longtemps que les autres. Je ne m'en séparais pas. Il avait une taille parfaite et portait une longue robe de piqué blanc. À force de le regarder, je m'imaginai qu'il riait aux éclats. Et quand il m'apparaissait tout de même pleurant je le trouvai ainsi plus vrai. Je m'étonne aujourd'hui de ce pessimisme qui me faisait croire à la laideur et à la douleur plus qu'au rire et à la beauté, car enfin un bébé de chair peut être beau et il pleure moins qu'il ne sourit. Je suppose donc que c'était là une consolation puisque j'avais tout de même choisi d'abord les visages souriants – mais consolation redoutable.

Je ne me souviens ni des personnes qui m'offrirent mes poupées, ni des minutes où je les cassai. Naissances et morts sont autant d'amnésies.

Nous avions beaucoup de meubles de poupées et quand ma cousine Annie venait à Privas, chacune de nous trois arrangeait sa maison dans un coin de la pièce où nous jouions. Cette pièce donnait sur un long couloir bordé de chambres inoccupées. Il y avait d'abord la lingerie, puis la chambre des jeux qui prenait vue sur l'entrée du potager. Je voudrais revoir cette chambre, il me semble que ses dimensions, sa fenêtre en plein milieu la rendaient parfaite. Une lumière spéciale, un peu rousse, la pénétrait et quand la porte était close nous nous sentions absolument chez nous, séparées du monde adulte par l'épaisseur de notre oubli, enfouies comme dans ces palais souterrains où les enfants s'égarèrent dans les contes.

Tout un printemps cette chambre fut envahie par les vers à soie. À l'école une élève m'avait donné une petite boîte pleine de graines noires que je déposai sur un coin du fourneau. Quelques jours après la boîte grouillait, et, de mue en mue, il fallut trouver de nouvelles boîtes plus grandes, jusqu'à des tiroirs de commode enfin, qui occupèrent toute notre pièce. Cela devint une espèce de cauchemar, dès que nous sortions de classe nous courions dans tous les jardins connus quérir de la feuille de mûrier. Les vers étaient maintenant longs comme le doigt, dodus et irisés. J'aimais toucher leur peau

d'enfant. Quand on entra dans la pièce on entendait leur grignotement, intime comme un tic-tac de montre. Beaucoup moururent, la pièce n'étant peut-être pas assez chaude, ou bien nous leur avions donné de la feuille mouillée. Ils devenaient jaunes ou noirâtres – comme des pestiférés, pensais-je. Enfin les survivants montèrent sur la bruyère rapportée du Bois-la-ville, nous les vîmes ployer leur cou d'un air rêveur, tendre leurs fils comme des guirlandes d'arbre de Noël et nous vendîmes un kilo de cocons.

Après la chambre des jeux se trouvait une autre chambre presque vide, mais terne celle-là, avec un grand lit sur le matelas duquel nous nous mettions debout et nous amusions à tomber raides de notre hauteur. Puis venait une grande chambre un peu sévère qu'on appelait la chambre de l'Évêque parce qu'elle contenait un prie-Dieu en velours rouge. Nous n'avions pas le droit d'y jouer.

Jacqueline, Annie et moi arrangions donc nos appartements. C'était le meilleur du jeu. Une fois installée j'en avais vite assez : j'aimais les poupées, je n'aimais pas jouer à la dame. Une poupée était pour moi un objet de contemplation. Je la tenais dans mes bras, l'asseyais, faisais jouer ses articulations, parfois je la déshabillais et la rhabillais, mais je n'ai jamais possédé de beaux trousseaux d'enfants et je détestais bien trop la couture pour faire moi-même des petites robes. Je ne me souviens pas d'avoir battu mes poupées, je n'avais point d'autorité sur elles, je ne m'intéressais pas à leur éducation. À la fin de ma rougeole je restai des journées entières heureuse et oisive sur mes oreillers à regarder Arlette. Je n'imaginais rien, je n'inventais rien, c'était un jeu d'amour pur, un exercice d'amour. J'avais dix ans l'été de la rougeole. Le mois suivant j'emmenai Arlette à Cavalaire et m'en amusai encore un peu à l'heure où il fait trop chaud pour aller sur la plage. Puis ce fut fini des poupées.

Annie arrivait la tête farcie de contes de fées. Elle voulait absolument nous les raconter et les représenter, mais je ne sais pourquoi ça ne m'amusait pas d'être une fée ou un prince. Pourtant nous arrivâmes à nous entendre en organisant des féeries jouées par les poupées. Chacune de nous à son tour montait une pièce. Tous les coussins de Maman et tous nos petits meubles servaient à la mise en scène, les coussins représentant de préférence la nature, des rochers, des grottes, des montagnes. J'ai complètement oublié la trame de ces histoires, je sais seulement qu'elles se déroulaient toutes sous les auspices d'un magicien fondamental, la seule poupée à laquelle Kaki ait porté quelque tendresse, un tout petit baigneur en celluloïd qu'elle appelait Jacques-Pierre, et que j'avais rebaptisé par dérision, suivant ses initiales, le nain Jujubo-Pruno. Je ne peux écrire ce nom sans jubiler. Le nain Jujubo-Pruno était d'origine chinoise, sa puissance dépassait celle des fées, sorciers et lutins, il apparaissait dans les

moments désespérés pour remettre les choses en place et arrivait généralement par la voie des airs. Pour cela, l'auteur de la féerie le prenait par la tête et l'amenait, d'un vol frétilant au milieu des autres personnages en détresse, tout en annonçant d'un ton sépulcral : « Mais voici le nain Jujubo-Pruno. » Quand l'auteur se trouvait à court d'idées et voulait se donner du temps, il s'écriait d'une voix naturelle : « Changement de décor ! » et se mettait à brasser tous les meubles et coussins. Kaki abusait du changement de décor pour nous impatienter, et parce qu'elle prétendait manquer d'imagination.

Mais Privas, c'était avant tout le jardin. Nous arrivâmes le 6 mars 1914 et quelques jours après il était plein de violettes. L'année débutait généreusement ; jamais, au cours des quatre printemps qui suivirent, les lilas ne portèrent autant de grappes, jamais plus, en juin autant de cigales ne sortirent de terre. Tous les matins, nous courions inspecter les ormes du grand rond-point pour y découvrir les carapaces abandonnées, fendues tout le long du dos, semblables, en leur substance écailleuse et avec leurs yeux énormes, à de petits monstres chinois. Nous les détachions délicatement pour ne pas perdre une seule patte et nous les alignions sur une table de fer. Parfois la jeune cigale venait juste de sortir et se traînait encore par-là, vert pâle et tout humide, mi-sauterelle, mi-libellule. Nous n'y touchions pas, dans l'espoir de la voir noircir et s'envoler sous nos yeux – ce qui ne se produisait jamais car elle finissait par disparaître dans le feuillage. Le soir, une fois les lumières éteintes et Maman retirée dans son petit salon, je me levais pour aller retrouver le jardin. Je dois dire qu'après avoir gambadé et m'être gorgée de l'idée que la nuit m'appartenait, je ne savais plus que faire. Je restais un moment plantée dans la grande allée cendrée de clair de lune, puis je m'enfonçais dans la nuit de la maison et je regagnais mon lit avec une impression de vide qui se retournait contre moi. Qu'aurais-je dû faire, dont je n'avais pas été capable ?

Quelquefois j'entraînais Kaki ; tout cela se termina mal. Des voisins nous virent de leur fenêtre évoluer en chemise de nuit, et prévinrent nos parents. Un soir, comme nous descendions le petit escalier en colimaçon qui justifiait à lui seul l'équipée, soudain, la voix irritée de Maman au-dessus de nous, et le reflet d'une bougie qui lèche les parois. De saisissement je fus malade le lendemain. Je le cachai tant que je pus, car nous étions fâchées, Maman et moi, et je m'étais juré que je ne parlerais pas la première. Grimpée dans un arbre de Judée dont j'aimais le tronc couleur de loutre, j'étais censée lire une histoire de Jules Verne : en réalité, au milieu des bourdonnements de l'après-midi, je surveillais les progrès d'une crise de foie à laquelle je ne pus bientôt plus résister malgré ma rage d'avoir à me confier aux soins de Maman.

L'odeur des fleurs de catalpas qui me donnait un peu la nausée et que je reniflais pourtant, à la recherche d'un arrière-fond introuvable et toujours près d'être atteint, comme l'arrière-goût de l'éclat de bois ; le glissement des gouttes d'eau sur les feuilles de capucines devant la maison, tout cela reste intact, indestructible. Tant d'heures de semi-ennui, d'attention maniaque furent prodiguées à surveiller ce jardin que rien ne pourra jamais m'en dessaisir, même si je deviens un jour gâteuse. Les plantes de ce parc et toute la flore de l'Ardèche, les bruyères et les châtaigniers, c'est mon pays, tandis que les perce-neige, les saules, les hêtres, les clos de pommiers en fleurs conservent pour moi le charme d'un luxe que je ne posséderai jamais pleinement, je ne saurai jamais comme ils sont faits, il n'y en avait pas à Privas.

La semelle de mes espadrilles adhéraît toute seule au tronc des deux arbres de Judée, comme plus tard au granit des côtes bretonnes. Je m'y installais le plus haut possible pour lire. Et pendant quatre ans, nous n'eûmes jamais la patience d'attendre que les noisettes jaunissent, nous les mangions laiteuses et il ne fallait plus compter au mois d'août que sur les rares oubliées. Les fruits des buis étaient de petites marmites à trois pieds : nous les cueillions pour le plaisir de les voir marmites entre nos doigts, puis nous ne savions qu'en faire. Dans la roseraie, sous le catalpa, nous attrapions des libellules brunes et sèches comme des sarments, et quand nous en avions cinq ou six nous allions les déposer sur le bras de Maman d'où elles s'envolaient après avoir un instant fait vibrer leurs ailes. Je revois ce bras rose, pointillé de quelques taches de rousseur parce que c'était l'été, sur lequel s'ébrouait la libellule. Sur le mur du potager, c'était des lézards que nous chassions. Souvent ils nous laissaient leur queue entre les doigts, ce qui nous permettait de les reconnaître. Quand nous en avions chacune un bien en main, nous les mettions en présence. À ce moment ils étaient fous de rage d'avoir été pris, leur colère se tournait contre l'autre, ils voulaient se mordre et l'un d'eux bientôt refermait ses mâchoires sur le museau de l'autre.

Les jeunes, rameaux parfaitement droits et souples me fascinaient. Il y en avait sur les noisetiers, et de plus beaux encore sur d'autres arbres d'une espèce inconnue. Nous en cassions souvent pour le plaisir, quelquefois nous les écornions en nous poissant les doigts de sève, mais aussitôt nous ne savions qu'en faire et nous en cassions d'autres malgré les plaintes du jardinier. J'avais fini par les regarder aux arbres avec une sorte d'irritation, comme les fleurs que je cueillais en promenade, qui m'embarrassaient cinq minutes plus tard et que je surveillais se faner ou comme la neige que je ne pouvais résister au désir de toucher, de piétiner, et qui n'était plus alors de la neige. J'avais faim de toutes ces choses mais je ne trouvais jamais ce qui avait faim en moi, c'était une faim sans organe et qui gâchait son

objet.

Mais un jour j'eus l'idée de fabriquer un arc. J'en fis un petit, courbé en demi-cercle, je tâtonnai un peu pour lancer la flèche, car je n'avais vu d'arcs que sur les images, enfin la flèche partit. Naturellement j'en fis tout de suite un autre pour Kaki et ce fut de l'enthousiasme. Nous attendions la fin des repas pour courir au jardin retrouver nos arcs. Comme personne ne nous aidait, nous ne savions pas construire de beaux arcs puissants avec une corde de fouet fixée autour d'une gorge taillée dans le bois. Et comme nos flèches n'étaient que des branchettes nues, il était impossible de viser. D'ailleurs nous ne songions pas à nous perfectionner, ces arcs n'étaient pour nous qu'une occasion de vivre en imagination. De savoir que j'avais bien un arc dans la main, de me sentir prendre l'attitude des archers sur les livres, et de voir la flèche s'élancer constituait tout le jeu, je me sentais baigner dans le primitif, l'aventure, les campements. C'est ainsi que nous devînmes Peaux-Rouges.

Il s'agissait de se promener dans les endroits les plus broussailleux du jardin. En particulier dans un défilé resserré entre la haute grille qui enfermait le potager et un talus d'arbustes. Annie se plaignait un peu d'avoir les cheveux tirés et les mollets égratignés par les branches. Nous étions une tribu de Peaux-Rouges. D'ordinaire je m'appelais Œil d'aigle, et Kaki, le Renard subtil. J'ai oublié le nom d'Annie. Un peu plus tard, sur une boîte de crayolors, je découvris les mots : Sang de Dragon, et ce fut désormais mon nom. Une fois nous entrâmes en possession de vieux rideaux verts et presque en même temps le marchand de chaussures nous donna trois bonnets écossais en carton, distribués par la maison de talonnettes Wood Milne. Les rideaux nous servirent de manteaux et les bonnets, agrémentés de plumes de poulets, complétèrent notre toilette. Nous chassions des élans. De temps en temps une tribu adverse beaucoup plus nombreuse était sur nos traces, il fallait livrer bataille ou la dépister. Quand l'un de nous était fait prisonnier et lié au poteau de torture, les autres allaient le délivrer. Puis nous nous allongions par terre autour d'une idée de feu de camp et nous nous endormions tandis que l'un de nous veillait.

Parfois nous décidions d'être une tribu de femmes. C'était rigoureusement le même jeu, nous tirions à l'arc, nous nous battions contre une tribu imaginaire, mais nous nous appelions alors le Lys penché et le Cygne blanc. Nous ne cherchions, semble-t-il, dans ce changement de sexe qu'un subtil changement d'atmosphère poétique opéré par les noms.

Tout à coup j'avais assez du jeu. Pendant que je montais la garde ou que, séparée des autres, je guettais l'ennemi, mes pensées à moi me reprenaient et je me réveillais en dehors de la zone où s'agitaient encore les deux petites, de l'autre côté de la paroi. Notre monde de

Peaux-Rouges en tabliers m'apparaissait ridicule et je ne pouvais assumer le jeu une minute de plus. Mais comme j'étais alors en plein élan aventureux je ne pouvais davantage en ces moments faire quoi que ce fût d'ordinaire. « Maintenant, laissez-moi tranquille, disais-je, je veux être seule. » C'était une explosion de gémissements. Toutes deux me suivaient en suppliant, mais déjà je ne les entendais plus que de loin, j'étais murée et je me mettais à parcourir cent fois une petite allée, toujours la même, assez quelconque, entre un grand massif de fusains ceinturé d'un grillage et un groupe d'arbres. Je revois la bordure courte de buis, les taches de soleil sur les aiguilles de pin à mes pieds, car je ne regardais plus que le sol. À la longue Annie et Kaki se lassaient et s'éloignaient en bougonnant. Je me sentais parfaitement bien, mais je n'ai pas gardé le moindre souvenir de ce qui pouvait m'occuper l'esprit. Je jouissais d'une espèce d'ébullition intérieure dont il ne demeure absolument rien – que la chaleur du soleil, les buis, les aiguilles de pin. Si bien que ces heures délicieuses auxquelles j'attachais le plus grand prix, qui me paraissaient les seuls moments de ma vie dignes d'être vécus et où je puisais l'assurance d'un avenir exceptionnel, demeurent en moi les plus vides de mes souvenirs.

Auprès de ces moments, les banales après-midi de « petites amies » n'ont guère laissé de traces. Ce n'est pas qu'elles fussent décevantes, mais la plupart du temps, elles étaient emportées dans une telle excitation, elles exigeaient tant de forces, d'entrain, d'attention, que lorsqu'elles prenaient fin, tout se trouvait consumé de ces moments, jusqu'à leur souvenir possible.

Je me revois une fois, seule sous un buisson, pendant une partie de cache-cache. Je m'amuse passionnément, mais personne ne me découvre et ma solitude se prolonge. Tout à coup, je pense : « Dans un moment ce sera fini » et je comprends que chaque péripétie du jeu, chaque chose *qui arrive* me rapproche du départ des autres, du jardin désert, de l'instant où Kaki et moi nous nous retrouverons face à face (« Allez vite changer de robe et mettre vos tabliers ») comme s'il ne s'était rien passé.

L'angoisse qui me prend alors, ce n'est pas de voir finir le jeu, c'est, sachant qu'il finira nécessairement, de n'y plus trouver de goût. J'étais si contente, et voilà que j'ai pensé quelque chose qui flétrit tout. Et je n'ai pas pu m'en empêcher. On ne peut plus s'arrêter de gâcher son plaisir dès qu'on a commencé. Je suis atterrée.

Au fond du jardin se trouvait un hangar, à côté de la serre aux camélias. Dans ce hangar une corde à nœuds et un trapèze. Pendant près d'un an nous n'en fîmes rien, mais en 1916 un professeur de gymnastique réfugié du Nord, étant venu s'installer à Privas, fut autorisé à donner des leçons dans les écoles et à organiser au profit

des œuvres patriotiques, des fêtes avec mouvements d'ensemble qui se préparaient dans l'enthousiasme. Chaque classe paraissait à son tour sur la scène du théâtre et manœuvrait, soit à mains nues (c'étaient les plus petites) soit avec des arceaux fleuris, soit avec des bâtons enrubannés, ou même des massues terminées par des ampoules éclairées, ce qui paraissait d'une originalité inouïe. Les ampoules traçaient des entrelacs de feu sur la scène obscurcie. Le professeur faisait aussi des cours chez lui que je pris l'habitude de suivre. Devenues plus lestes, nous abordâmes les agrès du hangar. Nous arrivâmes vite en haut de la corde à nœuds. Sur le trapèze qui était très haut nous opérions de vagues rétablissements, surtout nous nous mettions debout et nous balancions inlassablement. Le soir je recommençai à quitter mon lit pour courir au hangar. Lancée sur le trapèze en chemise de nuit avec devant moi le parc au clair de lune, je ne sentais plus de bornes à ma puissance et il me semblait que cette puissance n'était pas de trop pour embrasser sans défaillir l'incroyable beauté du monde endormi.

Une existence d'adulte paraît bien piètre quand on lui oppose de tels moments et l'on n'est pas loin d'estimer qu'on a dérogé.

IX

L'ÉCOLE

Vers dix heures du matin, du coin où nous nous trouvions dans le parc, nous percevions une rumeur aiguë. Nous courions à la terrasse au-dessus du potager, et, accoudées au parapet de pierre, nous nous abandonnions au spectacle. À nos pieds c'était la rue, de l'autre côté de la rue un mur que notre observatoire surplombait ; derrière ce mur, la cour de l'école plantée de mûriers. Les élèves venaient de sortir en récréation. C'était un fouillis de jambes dans des claquements de galoches ; des tresses soulevées, des cris surtout, vifs et exultants comme des cris d'hirondelles, féroces dans leur indifférence, aussi indifférents à notre existence que des cris d'oiseaux perdus dans le ciel. Elles jouent, elles jouent, elles crient de joie ou de peur, elles dévorent leur récréation. Jamais leur regard ne trouve une issue vers nous, jamais une tête ne se lève de notre côté. Si nous les appelions, elles n'entendraient pas, mais nous ne songeons pas à les appeler. La rue est blanche et déserte. Sous mes coudes nus je sens les aspérités de la vieille pierre et les petites pelotes de mousse. La rue et les deux murs, comme une ceinture enchantée, nous séparent sans espoir de ces ébats en foule tout absorbés dans les cris.

Puis retentit une sonnette, les cris s'étouffent en un roulement confus de paroles. Les élèves se rangent par files, deux sous la tonnelle du milieu, deux de chaque côté. Elles entrent dans l'école en chantant et le silence tombe comme une neige. Kaki et moi retournons à nos jeux en traînant les pieds ; le temps s'étire, l'air autour de nous est sans densité.

Nous habitions alors Privas depuis deux mois. J'allais avoir huit ans. Je m'ennuyais : le spectacle des récréations quotidiennes commençait à me faire prendre notre jardin en dégoût. Et voilà qu'un soir au dîner, Maman m'apprit qu'elle avait vu la directrice, que j'irais à l'école le lendemain. À l'école d'en face, oui. La seule, pour moi. Le lendemain j'étais assise à un pupitre et je portais un tablier noir. Pendant des années, ce tablier allait être le seul vêtement que j'enfilerais avec joie et orgueil, le soir, il restait accroché dans la classe, chaque matin je le retrouvais ; il était ma tenue de travail, mon uniforme, le vêtement de ma vie sérieuse, d'autant plus précieux que je n'avais pas besoin de l'épargner (il était là *pour* recevoir les taches) et que Maman, qui n'aimait pas le noir pour les enfants, ne nous fit jamais user ces tabliers à la maison. Sous ce tablier je n'avais plus de famille.

La maîtresse découvrit que je tenais mal mon porte-plume, avec un index tout crochu. Elle plaça correctement mes doigts, et je n'arrivai plus à tracer une lettre. La directrice et la maîtresse parurent perplexes. « Vous ne pouvez pas continuer ainsi, affirmaient-elles, et puis ce n'est pas gracieux. » J'étais dans une détresse épouvantable : je brûlais de donner satisfaction et d'emblée on me demandait l'impossible. Entre mes doigts bien allongés, le porte-plume roulait sans force. « Tant pis, renonça la directrice, cela s'arrangera tout seul. » Je fus bien soulagée, mais jamais ça ne pourra s'arranger, pensais-je. Et peu à peu la gêne qui me restait de cette épreuve, le sentiment de n'être pas absolument une écolière puisque je ne savais pas tenir un porte-plume, de conserver sur moi une petite tache indélébile, se mua en la vanité de n'être pas comme tout le monde. Personne ne tenait ainsi sa plume, j'avais fait céder maîtresse et directrice, et après tout j'écrivais aussi bien que les autres.

Il y a quelques mois je me suis aperçue avec surprise que mon index s'allongeait « gracieusement » sur mon stylo.

L'affaire du porte-plume fut la seule ombre au tableau de cette première journée. J'entends encore le petit bruit des plumiers en carton bouilli que l'on refermait. Il y en avait de vieux dont les sujets s'effaçaient, d'autres éclatants comme des cartes postales en couleur ; celui de ma voisine était un peu usé, orné de petits Chinois dorés. Mais j'ai oublié le mien. Les cases, à l'intérieur, présentaient l'image même de l'ordre, un ordre que rien ne peut jamais troubler, car on ne pouvait mettre le porte-plume la gomme, le crayon qu'à leur place, dans la seule case à leur dimension, et, quand on ouvrait, on les voyait dormir dans l'odeur du vernis noir. Je les contemplais avec ce sentiment de possession absolue qu'inspirent les objets dont on se sert et dont on connaît les moindres rugosités. De temps en temps je plongeais ma plume dans l'encrier pour la humer de près. C'était une odeur fraîche et forte, un peu acide, qui flottait dans tout le bâtiment. Elle me plaisait comme un parfum de grotte, de feuille tombée ou de champignon, mais elle ne ressemblait à aucune autre. Je faisais mon nid dans cette odeur.

À la première séance de dessin nous dûmes copier des petits œillets simples dont une élève avait apporté un bouquet. La maîtresse en traça un à la craie au tableau et nous distribua à chacune le nôtre. C'était des œillets roses, dentelés sur les bords, avec autour du cœur un cercle pourpre velouté. Tout en dessinant nous respirions leur vif parfum. Je ne me souviens plus de ce que fut mon dessin, ni s'il me prit beaucoup d'efforts, mais la passion avec laquelle je regardais mon œillet si rose et si uni, l'odeur de jardin et la lumière de sieste qui nageaient dans la classe aux volets mi-clos, forment encore aujourd'hui un des moments de ma vie. J'étais si neuve dans mon

existence d'élève que je ne pensais qu'aux choses que l'on m'apprenait, et fort peu à apprendre ou à dépasser les autres. Les bons points me tombaient du ciel un peu comme une chance ; je comprenais bien que je les méritais, mais ils n'étaient qu'un plaisir de plus qui venait s'ajouter à celui du travail. On apprenait en géographie les chefs-lieux de département. Il fallait en savoir dix à chaque séance. Nous prenions nos ardoises et des morceaux de craie de couleur, la maîtresse lançait un nom de département, nous nous précipitions pour écrire le chef-lieu, à qui irait le plus vite. La maîtresse frappait dans ses mains et nous brandissions nos ardoises face à elle. Dix réponses sans faute, c'était un bon point. J'adorais ce tumulte ordonné, ce jeu de balle avec des mots. Plus que tout j'aimais le glissement gras de la craie sur l'ardoise, et cette épaisse traînée de couleur en poudre, pollen ou aile de papillon, mais sans éclat – une cendre compacte, rose, vert pâle, mauve. Pendant l'exercice je changeais deux ou trois fois de bout de craie, sans aucune raison précise que le plaisir d'un choix instantané.

Je me souviens aussi d'une « récitation. » qui parlait de fraises des bois et de chaudrons de confiture et qui était pour moi toute une gelée de poésie rustique et estivale. La campagne, les travaux et les saisons aboutissaient dans cette salle de classe. Pour la plupart de mes camarades, ce n'était peut-être qu'une pâle image de la réalité qui les baignait, mais pour moi, venue d'une grande ville, et dont les livres avaient constitué jusqu'alors la seule véritable distraction, c'étaient les choses même qui s'offraient, de vraies choses à découvrir et à posséder. Sur un coin du bureau de la maîtresse s'élevaient trois vers à soie dans une boîte en carton. Une élève apportait tantôt un hanneton, tantôt une cigale. À mesure que grandissaient les vers à soie, le feuillage des mûriers de la cour dont nous les nourrissions se faisait plus verni et plus dru. À la fin les mûres parsemèrent le sol. Nous les ramassions pour jouer à la marchande ou à la dînette. Elles étaient douceâtres et je ne les aimais pas, mais je m'en gavais tout de même pour m'imprégner de leur goût qui était celui-même de la récréation et de ce début d'été.

J'avais désiré l'école pour n'être plus seule avec ma sœur, mais une fois introduite, la révélation, le bonheur furent et demeurèrent l'école elle-même bien plus que la compagnie des autres filles. On m'avait placée au premier rang, auprès d'une élève blonde nommée Georgette, qui était la fierté de la classe. Toute cette fin d'année elle me traita en cadette et je ressentais pour elle du respect. Elle avait une certaine façon de râcler doucement son pouce avec l'ongle et l'index et de serrer les dents quand elle cherchait un problème, de décider que ce jour-là on jouerait à autre chose, une certaine façon d'être elle-même devant laquelle je me sentis longtemps naïve et engoncée. Et longtemps je lui enviai cette fermeté. Elle est même le seul être que

j'aie sourdement, continûment, amèrement envié ; son existence était pour moi une petite source de tourment, tourment d'autant plus aigu que je méprisais mon envie. Je me reprochais de ne pouvoir l'admirer sans souffrir ; ces piqûres que j'éprouvais étaient les marques de ma bassesse. La maîtresse et les élèves disaient que c'était une orgueilleuse, et je crois en effet que c'est avec une satisfaction très consciente qu'elle arrivait en récréation, une pierre de marelle au fond de sa poche alors que toute la cour jouait encore aux voleurs, qu'elle changeait un beau matin d'écriture, ou qu'elle apportait tout à coup une trousse de cuir plate, la première de l'école, qui nous dégoûtait sur-le-champ de nos plumiers laqués. Je l'enviais, sans haine véritable, sans affection non plus. Quant à elle, je ne crois pas qu'elle m'aimât, je ne l'ai jamais vue aimer personne, ni s'éprendre fougueusement d'une camarade comme il m'arrivait de le faire pendant un mois ou deux. Mais sous ma maladresse de novice, elle dut pressentir une égale et une rivale car elle se lia avec moi ; nos rapports attentifs, sans chaleur, déjà intellectuels, se maintinrent sans fléchir jusqu'à mon départ de Privas.

Avec une autre élève appelée Pierrette et dont la mère tenait une épicerie qui nous valait de temps à autre un gros bonbon poisseux au pernod, nous formâmes quelque temps un trio. Pierrette avait un lourd front bombé et des yeux bleus opaques qui vous regardaient de sous ce front sans exprimer aucun sentiment précis. Je rentrai un jour de l'école en déclarant hautement que j'étais brouillée avec elle. Je ne sais quel était le motif de cette brouille. « Tu as tort » dit Maman en haussant les épaules. Cette réponse gâcha mon plaisir. Je sentis vaguement que j'avais voulu être brouillée, comme j'avais voulu, en rentrant de ma première journée de classe, un porte-plume en bois blanc léger et des plumes Henry. C'était une expérience écolière qui m'avait manqué jusque-là. La brouille se volatilisa sans plaisir le jour même ou le lendemain.

Les autres élèves de ces premiers mois forment une masse confuse. Je m'entendais bien avec elles, mais j'étais perpétuellement étonnée de leur façon tranquille de se moquer les unes des autres ou de se dire des choses désagréables sans que cela tirât à conséquence. Je n'étais ni particulièrement visée ni épargnée, et j'encaissais avec d'autant plus de froideur que ces moqueries me semblaient bien puériles auprès de celles de Maman qui, seules, m'atteignaient. Mais je n'en revenais pas que l'on pût dire ainsi ce que l'on pensait sans se soucier le moins du monde de faire de la peine. Cela ne m'arrivait, à moi, que sous l'empire de la colère, et même alors, je ne laissais échapper que les reproches les moins virulents. Ce que je pouvais penser au fond me paraissait si féroce que ce n'était simplement pas formulable, les autres en eussent été blessées irrémédiablement, tandis que leurs

réflexions à elles ne faisaient que m'effleurer. Je sens encore ainsi aujourd'hui. Une seule fois je fus mortifiée : je sortais du cabinet (il y en avait une rangée le long du mur de la cour) tout en reboutonnant ma culotte pour ne pas perdre une minute de récréation ; une élève qui passait s'arrêta de courir en criant un : oh ! scandalisé, et, se couvrant la bouche, elle pouffa derrière sa main. Je pensai que, si je m'étais trouvée à sa place, j'aurais fait semblant, de ne rien voir.

L'été s'avavançait. Dans les derniers jours de classe, aux jeux par petits groupes succédèrent d'immenses rondes chantées. J'appris à brailer :

Bon bon bon demain c'est les vacances

Bon bon bon demain nous partirons.

Les élèves étaient ivres de cette ivresse bête des chœurs et des farandoles, et moi ivre avec elles, et me sentant bête par là-dessous. D'autant plus bête qu'au fond de cet entraînement il n'y avait pour moi que désespoir. L'école allait fermer. J'allais me retrouver en tête à tête avec Kaki, sous la surveillance de Jeanne et de Maman : surveillée, grondée, traitée en enfant, soumise à l'humeur des adultes, asservie de nouveau. En classe, quand je bavardais, j'avais un mauvais point ; je me sentais rougir mais c'était net et sans drame. J'avais partagé la vie d'une société d'êtres libres, et la tyrannie familiale allait seule régner désormais. J'avais découvert ma patrie, on m'exilait. Tous les jours, à l'étonnement de mes parents et des amis qui se trouvaient-là, à peine levée de table, je suppliais qu'on me laissât partir en classe. Le mercredi et le samedi soir, je revenais tristement en pensant qu'il faudrait rester le lendemain à la maison et se promener en famille l'après-midi. Et j'avais maintenant devant moi soixante dimanches consécutifs à traverser ; chaque fois que la ronde s'arrêtait en sueur, je voyais s'allonger à n'en plus finir les mornes mois qui m'attendaient.

Plus que cinq jours de bonheur, plus que quatre. Les récréations se prolongeaient ; en classe on ne faisait plus rien et, je regrettais le temps du vrai travail. La déclaration de guerre, qui éclata le lendemain de la sortie, passa presque inaperçue de moi dans l'écoeurement de ce premier jour de vacances.

Et tous les jours qui suivirent s'écoulèrent sans laisser la moindre trace.

Je jouais de malheur : l'école de garçons fut réquisitionnée, les garçons durent partager notre école : eux le matin, nous l'après-midi, et l'on commença par retarder la rentrée d'octobre pour mettre au point ces changements. Quand enfin je repris le chemin de la classe, il me sembla qu'on me volait la moitié de mes journées. L'après-midi

toutefois était un peu prolongée : nous arrivions à une heure et repartions à cinq. Quand je me rappelle cette année, je la vois, je ne sais pourquoi, surplombée d'un ciel perpétuellement gris ; je ne retrouve le soleil ni dans la nouvelle salle de classe où, je travaillais (au premier banc, toujours à côté de Georgette) ni dans la cour de récréation, ni sous le préau où quelques mois auparavant il s'étalait en grands rectangles jaunes sur le ciment. Sans doute est-ce le crépuscule de l'automne et de l'hiver qui impose ainsi sa lumière : au cours de ces après-midi prolongées, le jour finissait par baisser ; par économie on allumait le plus tard possible ; ainsi, la période généralement brève où la nuit tombe sur les pupitres dura donc plusieurs mois.

La nouvelle maîtresse me déconcertait : c'était une grande femme maigre et tannée qui faisait beaucoup de bruit avec sa voix, enseignait sans beaucoup de méthode et ne se souciait guère de discipline. Quand on passait dans le couloir, sa classe se signalait par un bourdonnement exceptionnel. Je dus apprendre des choses avec elle sans m'en apercevoir car elle ne nous ennuyait pas, mais tout cela nous parut peu sérieux à Georgette et à moi. Je crus n'avoir plus de cœur au travail ; je n'étais plus sûre de mon écriture, il me fallait une plume neuve tous les jours : dès qu'une plume avait servi, j'étais sûre qu'elle était rouillée, il me semblait qu'elle écorchait le papier. Mon premier cahier achevé, la maîtresse m'en remit un jour un neuf, dont le papier gris sans carreaux, la couverture molle et laidement coloriée me déçurent profondément. La surface glacée d'un beau cahier neuf avec toute l'épaisseur des pages en dessous et le filigrane qui transparaissait, en mat, était à cette époque un des plaisirs de la vie – plaisir rare auquel succédait le plaisir lent et quotidien de voir les pages blanches, peu à peu diminuer en nombre.

Tout de suite mon écriture me déplut sur le nouveau cahier : elle avait quelque chose de mesquin. Pour comble, je fis un pâté sur la première page : « Rohu ! » s'écria Georgette, à la fois compatissante et enchantée ; je grattai la tache comme je pus, il resta un petit trou. Dès lors ce cahier fut condamné. On ne peut plus rien attendre de soi sur un cahier dont on a gâché la première page. Je le saccageai par vengeance, ce fut une guerre scélérate entre nous. Je me réjouissais de sa honte à se sentir cahier sale et gribouillé, je me plaisais amèrement à l'avilir car il faisait mon supplice : c'était l'affreux cahier d'une mauvaise élève. Par lui je glissais vers l'abîme. Je gaspillai le papier tant que je pus, mais il semblait n'avoir jamais de fin. Un jour pourtant j'abordai à la dernière page, et la maîtresse écrivit un mot à mes parents sur la couverture pour s'étonner de cette incurie. Maman, qui le voyait pour la première fois (car c'était le cahier « de jour » celui qui restait en classe), fut stupéfaite. Moi j'étais heureuse ; le blâme de la maîtresse ne m'affligeait pas : il sanctionnait ma rancune

contre ce cahier et le clouait au pilori. Ce n'était que justice. En ce qui me concernait, j'étais débarrassée.

J'abordai le suivant avec piété. On ne sauve pas une œuvre mal entreprise, mais avec le nouveau tout recommençait : l'épaisseur intacte sous ma main, la possibilité de m'appliquer tous les jours. Plus jamais je ne gâchai un cahier : l'épreuve avait été si parfaite que j'étais désormais à l'abri des hasards aussi bien que des défaillances. Mais je conservai l'horreur des rafistolages et des raccommodements, la conviction irrésistible que ce qui est fichu est fichu.

La maîtresse nous faisait à tout propos des exposés accompagnés de lectures en rapport avec le déroulement de la guerre : un sur l'Alsace-Lorraine, un sur la Serbie ; j'ai oublié le sujet des autres. Le seul souvenir qui me soit resté est la description de la plaine de Kossovo parce que les rochers dont elle est semée étaient comparés à de gros pains de seigle. Je rêvais de ce paysage massif, comestible et bistré. Est-ce à ces rêveries que je dus de rester si longtemps fermée à la violence des paysages calcaires, à la montée brutale des Causses ? Aujourd'hui encore je ne m'y sens pas complètement chez moi, tandis qu'une lente croupe de granit me touche le cœur d'emblée.

Quoi qu'il en soit, ces petites conférences achevaient de nous convaincre, Georgette et moi, que nous n'étions plus à l'école pour de bon. Nous prîmes l'habitude de les écouter en dessinant, et bientôt toutes les heures de classe, en dehors de la dictée, des problèmes et de la leçon d'écriture se passèrent à dessiner. Nous nous donnions préalablement un sujet que chacune ensuite traitait à sa façon. La maîtresse, décidément compréhensive, nous laissa faire après avoir constaté que les résumés des conférences qu'elle nous donnait en devoirs lui parvenaient malgré tout aussi complets qu'elle pouvait le souhaiter. Le dessin devint notre occupation fondamentale dans l'existence. Nous nous arrangions pour achever nos tableaux au même moment : celle qui avait fini la première signolait un peu. Puis nous rangions notre œuvre dans une grande enveloppe qui ne quittait jamais notre cartable, et nous en mettions une autre en train. L'inspecteur d'Académie qui entra inopinément dans la classe nous surprit un jour au milieu de cette occupation. Nous restâmes atterrées, la maîtresse s'expliqua comme elle put ; il fallut produire nos enveloppes dont le contenu fut examiné en détail. Quelque fibre de pédagogie moderne s'émut sans doute en l'inspecteur : il s'empara des enveloppes d'un air enchanté et partit en déclarant qu'il les montrerait à nous ne savions qui, nous laissant plongées dans le soulagement de n'avoir rien fait de mal et l'inquiétude du sort qui attendait nos œuvres.

Nous n'en reçûmes plus de nouvelles et ne recommençâmes plus un seul dessin : il nous manquait tout simplement le courage de

reconstituer une collection. Pour toutes deux se produisait quelque chose d'analogue à l'aventure du cahier manqué : nous avions vu se gonfler peu à peu notre enveloppe, nous avions assisté à nos propres progrès, nous comparions nos productions respectives, nous étonnant chaque fois de découvrir ce que la voisine avait fait d'un sujet qui s'imposait à l'autre si différemment et avec tant d'évidence. Rentrées chez nous, nous nous amusions à revoir là série de nos œuvres. Ces choses-là ne se recommencent pas.

Pour couper les longues après-midi on nous laissait une récréation d'une demi-heure durant laquelle nous goûtions, Georgette, Pierrette et moi, côte à côte sur le banc du préau. Chacune avait toujours plus ou moins envie de ce que mangeaient les autres ; ainsi nous vint l'idée de partager tout en trois. Les goûters se transformèrent en repas complets microscopiques qui nous amusaient beaucoup. Seul, le saucisson de montagne que Pierrette nous offrait d'un air gourmand me répugnait un peu. Je ne pouvais m'empêcher de lui trouver un goût de tripe ; je me persuadais que cette tripe était mal lavée. Sans avoir l'air de rien, je pelais ma tranche, j'en examinai la peau, puis j'avalais le morceau en deux bouchées sans respirer et je me bourrais de pain. Le dégoût était chez moi un sentiment rare mais si puissant qu'il m'aspirait comme un vertige. Impossible de penser à autre chose. Quand je rencontrais un crachat dans la rue, j'avais beau détourner les yeux, le plus rapide regard m'en avait déjà donné une connaissance atroce et complète, enfoncée jusqu'au ventre. Je poursuivais ma route avec la présence du crachat couleur d'absinthe ; j'avais des haut-le-cœur. Un même dégoût me secouait quand le matin, j'entendais à travers la porte mon père s'éclaircir la gorge. Dégoût aggravé de remords puisqu'il s'agissait de mon père. Me donnaient aussi un peu de nausée le camembert coulant qu'il était seul à manger à table, les pruneaux à cause de leur consistance flasque, et, je ne sais pourquoi, la soupe de pois cassés au riz qui revenait périodiquement aux repas du soir. C'était une purée assez fluide dont j'exécrais le goût et dans laquelle les grains de riz formaient comme des grumeaux qui résistaient à l'avalement, m'obligeaient à épuiser malgré moi la saveur de chaque cuillerée. Il y avait enfin la tête de veau (« ça ce doit être de l'oreille, ça *du nez* »).

Pourtant l'idée ne me venait pas de refuser de manger. J'étais une enfant raisonnable : une assiette pleine doit devenir une assiette vide. Deux fois seulement dans ma vie, je résistai ; la première à l'âge de trois ans, devant une assiette de tapioca au lait que m'offrit ma tante. Je n'avais jamais goûté de tapioca, celui-là était très épais. Je retrouve ma stupeur à sentir cette pâte gluante qui m'emplissait la bouche en la paralysant : impossible d'avaler et je n'osais pas cracher ; ma détresse dut paraître si évidente qu'on n'insista pas. Un peu plus tard, à Nice,

j'allai goûter chez une amie au retour d'une bataille de fleurs : je me revois au crépuscule dans une salle à manger inconnue, devant une tasse de lait froid. Jamais on ne m'avait donné de lait pur, – et froid encore. J'étais fatiguée, j'aurais voulu rentrer à la maison, je n'osais pas dire que ce lait me faisait horreur. Je me souviens que je pensai à peu près : je ne bougerai pas, il arrivera ce qui voudra. Je ne sais plus comment se termina l'affaire.

En tout cas, le plaisir du partage à l'école était si réel que j'absorbais le saucisson. Le refuser, c'eût été rompre, pour une raison que je sentais trop individuelle, un accord inventé par nous et qui m'enchantait. Que le saucisson me dégoûtât ne devait en aucun cas mettre en péril cet accord.

Les maîtresses finirent par s'amuser de notre manège, l'une d'elles nous appela un jour : « les socialistes unifiées ». Le mot socialiste ne m'était pas nouveau : d'après la définition de Maman il désignait un homme monté sur une tribune (mon père dans sa jeunesse) et qui encourage les ouvriers mineurs à faire « le grand soir ». Mais *unifiés* ? « C'est la même chose, cela n'ajoute rien » me répondit mon père, peu soucieux d'entrer dans des explications historiques. De toute façon, je ne voyais pas le rapport avec notre goûter ; on dut me dire que les socialistes voulaient tout partager. Ce complément d'information ne me contenta pas : d'un côté, si les socialistes voulaient organiser sur une grande échelle quelque chose d'aussi agréable, d'aussi satisfaisant que notre goûter en commun, je ne m'expliquais pas le frémissement étouffé qui soulevait l'assistance dès que ce mot était lancé au salon à l'heure du café. D'un autre côté, « le grand soir », qui ne représentait rien de très précis, s'offrait tout de même à moi dans une lumière d'Apocalypse un peu inquiétante. En définitive je gardai l'impression flatteuse que, sans nous en douter, nous avions découvert toutes trois quelque chose d'important, et de menaçant pour les grandes personnes, et dans quoi nous nous ébattions comme dans notre élément.

Le goûter fini, nous nous mettions à jouer. Cette année-là notre jeu préféré fut la balle, une petite balle de goudron lourde et serrée qui sentait fort dans notre poche. Grise quand nous l'achetions, poudrée comme un grain de raisin, elle noircissait vite et se cirait à l'usage. Nous jouions contre le mur du préau. À trois généralement, mais le jeu était individuel et à la première faute on passait son tour. Celle qui opérait se sentait âprement surveillée par deux paires d'yeux impitoyables qui, pour rien au monde, ne se seraient détournées. Nous ne nous passions rien mais il ne se formait jamais de dispute. De temps en temps, une sourde exclamation approbative des rivales qui vous transportait d'orgueil, – ou un rugissement de joie quand la balle était manqué.

Nos parties étaient interminables et nous faisons d'étonnants progrès. Quand la série des lancers était achevée, nous recommençons tout d'une seule main, de l'autre, sur un pied, sur l'autre. Le jeu nous enlevait comme une danse : « petit tourbillon, grand tourbillon... » Ma balle était un objet sacré, je ne l'aurais échangée contre aucune autre. L'admirable, dans les objets de ce genre (comme la pierre de marelle qui lui succéda et enfin la petite toupie de buis avec sa ficelle de fouet), c'est qu'ils sont si uniformes d'aspect, si incapables de luxe que seules les distinguent à la longue d'infimes nuances dans leur poids ou leur contact. C'étaient ma balle, ma pierre, ma toupie uniquement parce que ma main ou mon pied s'étaient faits à elles, et dès lors impossibles à confondre avec d'autres. La seule balle, la seule pierre, la seule toupie capables de me faire gagner. La balle de Georgette n'existait simplement pas pour moi. Cependant, quand la mienne, un beau jour se crevassait, j'allais en acheter une autre, je la choisisais longuement, et dès que je l'avais payée, tout mon amour se reportait sur elle. La vieille était jetée au rebut, oubliée sur le champ.

Rentrée chez moi, je continuais à m'exercer, mais, seule en face du mur de la maison, privée du regard de mes camarades ; je jouais avec un mélange d'impatience et de mollesse ; la partie se traînait, trouée de fautes déconcertantes, et je n'arrivais pas à comprendre que les mêmes gestes, les efforts qui me passionnaient une heure plus tôt en vinssent à m'ennuyer presque. Quand nous nous retrouvions chez l'une ou l'autre le jeudi ou le dimanche, nous ne touchions pas à nos balles : c'était un jeu de l'école, qui ne pouvait s'acclimater ailleurs.

J'entrai l'année suivante dans la classe du certificat. J'étais devenue une grande, en attendant de redevenir une petite à l'École supérieure. Je commençai par regretter ferme la classe que je venais de quitter, à la fois parce que je me sentis privée de cette liberté dans le travail que j'y avais apprise par hasard, grâce à l'humeur singulière d'une maîtresse, mais aussi parce que toute transplantation m'était dure.

Je fis connaissance avec l'instruction civique, la morale et l'histoire naturelle.

On nous expliquait chaque semaine un article de la Déclaration des droits de l'Homme que nous devons apprendre pour le cours suivant. La Déclaration terminée, venait le tour de la Constitution de 75 et du fonctionnement administratif de la France. Je vis encore aujourd'hui sur ces connaissances que je n'ai jamais eu à rafraîchir, ni, dans certains cas, à approfondir. Plus tard, quand j'entrai au lycée, je fus aussi stupéfaite de voir mes compagnes ignorer ce que sont un tribunal de première instance ou les attributions d'un conseil de préfecture que si elles n'avaient pas su dans quelle mer se jette la Seine. Il n'empêche que ces cours me paraissaient bien longs, mais

j'aimais à entendre résonner dans la grande classe au plancher usé, près du petit poêle de fonte sur lequel chantait en permanence une casserole d'eau, les articles de la Déclaration. Ils martelaient nos matins d'hiver comme une marche solennelle dans le brouillard, un ébranlement de grandes statues grises. Je les écoutais avec respect.

Pour la morale je n'avais aucun respect. La maîtresse passait en revue la plupart des vices humains et nous lisait chaque fois une petite histoire à l'appui. Ces histoires se ressemblaient toutes : il était invariablement question d'un jeune ouvrier qui se mettait en ménage sous d'heureux auspices. Et invariablement, au bout de quelques années prospères, son ivrognerie (ou sa paresse, son irritabilité, son goût de la dilapidation) le conduisait à vendre l'armoire à glace acquise avec ses premières économies et à mettre ses enfants sur la paille. Ces leçons m'assommaient au-delà de toute expression. Elles restaient étrangères à mes propres préoccupations morales, qui tournaient essentiellement autour du mensonge. On rencontrait pourtant bien le mensonge au cours de morale, mais il était présenté comme une espèce de mythomanie qui ne ressemblait à rien. Mes mensonges à moi consistaient à cacher mes désobéissances et à taire à la maison mes mauvaises notes pour n'être pas grondée. Je me sentais alors esclave et méprisable. La pensée de ma dissimulation me demeurait toujours présente, prête à empoisonner mes triomphes et les louanges que je pouvais recevoir (« ils ne savent pas ce que je suis... s'ils savaient... »).

Quant à la description du corps humain, elle me bouleversa. Quand on est aussi enthousiasmé que je le fus d'apprendre que l'os du bras s'appelle humérus et de suivre le développement du taenia parce que c'est un parasite de l'homme alors qu'on demeure indifférent aux métamorphoses de la chenille, on est sans doute prêt pour une carrière médicale, mais je ne m'en suis avisée que trop tard. Quand j'essaye de me rappeler ce que j'éprouvais alors devant les tableaux muraux représentant un squelette ou un foie cirrhoté par l'alcool, je ne retrouve guère qu'un sentiment combiné d'avidité irrésistible et de rassasiement merveilleux, avec un arrière fond d'angoisse parce que le spectacle du corps humain est nécessairement celui de la mort à l'œuvre. On ne peut découvrir si peu que ce soit le fonctionnement de ce corps sans en appréhender les crises, les altérations, la décomposition. Un os est une chose qui se fracture, une artère se définit par l'hémorragie. Le dégoût des plaies, du pus, des crachats (que j'avais très fort) ne jouait pas ici comme tel. Ce n'était pas manque d'imagination, tous ces drames du corps vivaient bien pour moi. Mais, leur connaissance me venant par l'école ou d'un livre d'étude, ce dégoût s'incorporait simplement à l'intérêt de la leçon pour la rendre plus poignante : la misère de la chair ajoutait à cette fragilité

qu'on m'apprenait quelque chose d'atroce et de fascinant bien plus que rebutant.

À cette époque je trouvai dans la bibliothèque de mes parents une thèse sur l'urémie. Je me mis à la lire comme je faisais pour les livres défendus, tout en étudiant mon piano, c'est-à-dire tout en répétant indéfiniment la gamme de do sans regarder mes doigts. Je sautais toutes les parties d'exposé auxquelles je ne comprenais pas grand'chose pour m'attacher aux observations cliniques imprimées en petits caractères. Une lumière épaisse et jaune d'après-midi traversait les nuages. D'octave en octave, le chant de la gamme montait en sursauts puis redescendait en une lourde affirmation martelée dans la maison silencieuse. Il me parvenait à travers ma lecture comme ces chœurs imaginaires qui s'élèvent parfois, au rythme d'un train en marche. Je dévorais mes brèves et terribles histoires ponctuées presque toutes par le même destin : « Le malade meurt dans la nuit. » J'habitais des aubes peuplées de cadavres dans le glissement affairé des pantoufles d'infirmières.

Je ne fus jamais bien heureuse au cours des deux ans que je passai dans la classe du certificat. Jamais je ne pus aimer la maîtresse, dont les leçons pourtant m'intéressaient, qui ne vivait que pour son métier et avait la réputation d'être une excellente institutrice. Je sais que je me montrai avec elle de plus en plus insupportable, mais comment, c'est ce que je ne saurais dire. Elle avait des bandeaux gris dont j'aimais l'éclat doux au-dessus de son corsage en velours côtelé bleu roi, et un assez beau visage plein, un peu cireux. Elle m'inspirait une sorte de malaise et le sentiment de me trouver toujours, avec elle, sur le bord de l'humiliation. C'est à quoi j'attribue l'aventure désolante qui m'arriva un jour, aventure que je ne puis évoquer sans confusion, tant il m'est difficile de me déprendre même aujourd'hui de cette petite fille formée pour moi seule et par mon souvenir : elle est moi, je suis moi, sans âge, sans sexe, à travers tout, et je rougis encore des gaffes ou des lâchetés commises par un être qui n'existe pas.

Je ne demandais jamais à sortir : cette requête peu gênante auprès de mes autres maîtresses, il me paraissait honteux de l'adresser à celle-ci. C'eût été lui offrir l'occasion de se moquer de moi, de me mépriser, de prendre barre sur moi. Je me contenais donc de toutes mes forces pendant les heures de classe. Mais un jour que je souffrais déjà depuis un moment et que je me trouvais justement debout près du bureau en train de montrer mon cahier, tout à coup je ne pus résister.

Le bruit incongru, atroce de cette chute d'eau sur l'estrade de bois m'avertit de ma honte, avant même que je me fusse rendu compte de ce qui m'arrivait. Jamais dans cette salle pareille chose ne s'était produite. Un silence aussi brutal que l'événement fondit sur la classe. Puis la voix de la maîtresse, basse et un peu brisée par la surprise :

« Mais qu'est-ce qui vous prend, mon enfant, allez vite dehors ». Le souvenir de cette voix et de ces mots me convainc aujourd'hui que cette femme devait être humaine. Du reste, pas plus qu'aucune de mes camarades, elle ne me reparla de cette affaire et je lui en gardai une sourde reconnaissance, étouffée par la rancune qu'elle se fût trouvée témoin de mon déshonneur.

Car je me jugeai déshonorée et je pensai ne jamais devoir connaître rien de pire. À vrai dire, dans l'ordre de la honte, je ne me trompais pas : l'enfance offre des expériences si violentes qu'elles ne seront pas dépassées. Si pareille chose était arrivée à une autre, j'en aurais rougi pour elle, je me serais demandé comment elle n'en était pas morte sur place. Mais c'était de moi qu'il s'agissait et je vivais encore. Être victime de cela, moi, moi justement, c'était une scélératesse du sort devant laquelle je perdais pied.

Je ne sais comment j'eus le courage de franchir la porte de l'école le lendemain : ce lendemain s'est effacé tout entier de ma mémoire.

À l'égard de la maîtresse, je caressai longtemps une idée folle : un jour, troublée par son injustice envers un être qu'elle ne pouvait au fond s'empêcher d'estimer et de chérir, elle me demanderait devant toute la classe : « Colette est-ce que vous m'aimez ? » Je répondrais : « Non, pas du tout », si implacablement que je n'aurais pas besoin d'en dire plus long. Je serais vengée à tout jamais.

Je savais que cette scène ne se produirait pas, que les maîtresses ne demandent rien de pareil aux enfants ; mais après tout, l'imagination de ce triomphe n'était pas plus extravagante que les histoires d'amour dont je m'entretenais quotidiennement. Elle m'aidait, le soir, à résoudre mes colères de la journée : je me racontais la scène avant de m'endormir, je la préparais minutieusement jusqu'à son point d'éclatement qui me soulageait.

Or, à la fin de la deuxième année et à la veille du départ en vacances, comme nous étions toutes réunies dans la cour pour les adieux, la maîtresse s'approcha tout à coup de moi et me demanda à voix haute avec une espèce de sourire :

— Allons, Colette, vous m'aimez tout de même bien un peu ?

Mes joues s'enflammèrent et je répondis faiblement :

— Oui, Mademoiselle, tandis que je m'écroulais à l'intérieur.

Contre tout espoir, l'occasion venait de s'offrir. Il venait de m'arriver ce qui n'arrive pas : j'avais fini par contraindre sans m'en douter, cette femme à dénuder son stupéfiant souci. Je pouvais triompher.

Je ne vis qu'une chose : j'avais dit : oui, au lieu de dire : non. Ma lâcheté me foudroyait.

Le plus bouleversant peut-être fut de m'avouer que je n'aurais pas

pu faire autrement. Repassant la scène dans ma tête, je ne *pouvais* plus la revivre telle qu'elle *aurait dû* être vécue et que je l'avais toujours rêvée, je ne pouvais plus dire : non. Dès l'instant où avait éclaté cette question qui se voulait malicieuse et que *je n'avais pu m'empêcher* d'entendre comme une imploration, il ne s'était plus trouvé en moi que le vide, à la place de tant de rage accumulée que j'appelais à mon secours.

Au cours des vacances j'appris que mon institutrice était subitement devenue folle. Elle était descendue dans la rue en chemise à cinq heures du matin en prononçant des paroles... « enfin, des paroles... » La concierge de la préfecture qui me raconta l'histoire en faisait des gorges chaudes. J'éprouvai vaguement que cette conclusion justifiait ma mauvaise conduite en classe mon malaise et ma rancune. J'allai jusqu'à penser que ce devait être là ce qu'on appelle dans les livres la justice immanente. Pourtant cela ne me fit pas plaisir. Je fus choquée par l'air réjoui de la concierge (« qu'est-ce qu'elle peut comprendre à ces choses, de quel droit se moque-t-elle, *en parle-t-elle ?* »). Ce drame me concernait personnellement ; à l'égard de mon ancienne ennemie me prenait un sentiment confus de solidarité devant la femme en bonne santé qui se permettait de rire. Surtout j'étais choquée par l'inconvenance de ce dénouement qui m'atteignait moi-même.

Je n'avais pas perdu mon temps dans cette école.

X AMOURS

À Orange, je passai deux ou trois mois au Cours secondaire mais à Nice c'est Maman qui me fit travailler, et mon institutrice d'Orange lui écrivait ses conseils. Maman me lisait des passages de ses lettres, à la suite de quoi je rêvai d'elle une nuit et ce fut un rêve d'amour. Je n'en sais pas plus mais je n'oubliai jamais que j'avais rêvé d'elle amoureusement, c'est-à-dire – pour moi de cette époque – avec une nuance de tendresse particulière impossible à confondre avec quelque mouvement du cœur que ce fût, et dont il valait mieux ne pas parler. Quelque chose de fondant quand je pensais à elle et l'envie de l'éblouir. Cela s'éteignit vite, mais depuis ce jour-là, le mot *amour* signifia quelque chose pour moi, et non point projeté vers l'avenir : quelque chose d'actuel et de familier. Dès lors, les romances que chantait Jeanne et les opérettes qu'on nous menait voir jouer à la Jetée-promenade traitèrent pour moi d'une chose que je connaissais bien, d'une portion de mon expérience. Cela n'avait naturellement rien à voir avec les petits plaisirs sexuels de l'enfance, la satisfaction que j'éprouvais, par exemple, à chevaucher une certaine chaise de la salle à manger ou à me caresser avant de m'endormir (mais assez négligemment car j'étais vite distraite par mes pensées). Non, ce sont les sentiments amoureux que je découvris ainsi en rêve, et sans grande surprise à l'âge de cinq ans. Le seul trait commun entre le sentiment et le plaisir est que je les dissimulais tous deux soigneusement à mon entourage. Je suis bien obligée de croire « ceux » qui disent ou écrivent que l'amour se dévoila pour eux à dix-huit ans, puisqu'ils sont si nombreux à l'affirmer et qu'on ne voit pas pourquoi tous mentiraient, mais cette sorte de révélation tardive et fracassante me paraît proprement inconcevable. Je ne cessai plus d'être amoureuse.

Je m'épris ensuite d'un rédacteur à la préfecture qui était mince, blond, timide et un peu fade. Il était de temps en temps reçu à la maison et Maman nous chargea un jour d'aller lui porter nos vœux avec un flacon de parfum. Je fis l'impossible pour en être dispensée : il me semblait que ce cadeau l'offenserait comme une plaisanterie, mais il n'y eut rien à faire. Par chance, le bureau de Papa qu'il fallait traverser pour atteindre le sien était vide. Je m'y arrêtai donc et chargeai Kaki de porter seule le flacon, ce qu'elle accepta sans trop de difficulté, puis nous remontâmes innocemment. Mais la chose fut découverte, le monsieur ayant félicité Papa de la gentillesse de sa fille ; et pour me guérir de cette inexplicable sauvagerie on m'obligea

à retourner seule lui offrir mes vœux. Ce fut rapide car il parut presque aussi gêné que moi, et je me vois, retraversant après la cérémonie le bureau – vide encore – de mon père et répétant avec irritation : « Quelle corvée, quelle corvée. » Quand j'étais remplie de confusion et du sentiment de ma maladresse, je grommelais et rabâchais ainsi pour me soulager, pour arracher de moi cette minute : « Bête, bête, bête » ou « je me tuerais, je me tuerais » et j'avais honte encore plus à imaginer le ridicule spectacle que j'offrais.

Mon amour pour ce jeune homme consistait à penser à lui avant de m'endormir en imaginant des histoires merveilleuses que j'ai complètement oubliées. Ces soirs-là j'étais contente de me fourrer au lit dans le noir pour décupler mes aventures. Je me souviens seulement que nous partions une fois en avion. C'était le moment des premières acrobaties aériennes, un pilote vint un jour « boucler la boucle » au-dessus du dôme bleu céleste (à cette époque) de la Jetée-promenade. De la terrasse nous pûmes le contempler.

À Privas, je fus amoureuse successivement de tous les chefs de cabinet de mon père, sauf du second qui était petit, d'âge mûr et un peu chauve. Les autres étaient jeunes et se succédaient à un rythme assez rapide car la guerre les prenait l'un après l'autre. Il y eut aussi un jeune homme brun et pâle, fils d'une amie de ma mère, qui passa quelques mois dans la ville, en congé de convalescence, je suppose. En tout quatre. Je n'étais jamais très profondément affligée de leur départ car ils ne constituaient guère qu'un prétexte à fixer mes rêveries amoureuses, et comme les choses se déroulaient exactement de la même façon pour tous, il n'y a pas lieu de les distinguer ici.

Dans la vie réelle mes rapports avec eux étaient excessivement réduits : je dressais l'oreille et sentais battre mon cœur dès qu'il était question d'eux à la maison, ou bien j'essayais d'amener la conversation sur eux. J'étais toujours prête à porter un message de Maman au bureau de mon père dans l'espoir de les y rencontrer. Quand ils venaient faire à Maman une visite je trouvais un motif pour entrer dans le petit salon et là j'écoutais la conversation sans rien dire ou j'ouvrais un livre avec l'espoir d'attirer l'attention sur mon amour de l'étude. Je me souviens de m'être assise une fois sous le grand guéridon Empire dont les trois colonnes étaient reliées par une plateforme basse. Cela me paraissait original mais peut-être un peu osé et ridicule, susceptible par exemple d'éveiller les soupçons de ma mère qui ne m'épargnerait pas les moqueries si elle venait à se douter de quelque chose. L'un d'eux venait parfois jouer au croquet le dimanche. Ces jours-là je commettais de grossières maladresses et ma rage ne connaissait pas de bornes. À plusieurs reprises je cassai un maillet en le tapant furieusement contre le sol. Lorsque nous quittâmes Privas il y avait ainsi dans le jeu plusieurs maillets raccourcis parce qu'on avait

dû les faire réparer.

Le soir dès que j'étais couchée, je prenais ma revanche de trop de jeunesse et de timidité.

Je préparais tout avec soin, je n'avais aucune peine à me le rendre, lui, présent, mais il s'agissait de me transformer, moi, de manière à ce que je puisse me voir de l'extérieur, car je devenais : *elle*, et cessais d'être : *je*. D'abord j'étais belle et j'avais dix-huit ans. Une boîte à bonbons m'aida beaucoup : une longue boîte de dragées rectangulaire et plate qui représentait deux jeunes filles environnées de colombes. J'étais la brune, coiffée de boucles courtes, vêtue d'une longue robe de mousseline. Une absence de dix ans nous avait séparés. Lui revenait à peine vieilli et la vue de cette merveilleuse créature le bouleversait. Elle paraissait à peine se souvenir de lui, elle était pleine de naturel, d'indifférence et d'esprit. Je composais pour ces premières rencontres des conversations vraiment brillantes. S'ensuivaient des malentendus, toute une conquête difficile, des heures cruelles de découragement et de jalousie pour lui. Enfin, poussé à bout, il avouait son amour. Elle l'écoutait en silence et, au moment où il croyait tout perdu, elle lui apprenait qu'elle n'avait jamais cessé de l'aimer et ils s'enlaçaient un peu. La scène se passait d'ordinaire sur un banc du parc, le soir. Je voyais les deux formes rapprochées, j'entendais le murmure des voix, je sentais en même temps le contact chaud des corps. Mais à partir de là tout se déliait, une banale rêverie, les souvenirs de jeu et d'école affluaient et brisaient de toutes parts les cloisons dont je m'étais entourée. J'essayais vainement de revenir en arrière, de reprendre l'histoire un peu plus haut, en pleine lutte, pour la conduire cette fois plus loin, j'ajoutais de nouveaux épisodes, rien n'y faisait, le moment du bonheur était aussi celui de l'évanouissement. Après avoir pris tant de plaisir à ce combat que je réglais d'avance, je ne pouvais me résigner à me désintéresser du triomphe et de la douceur. Mais c'était ainsi. Jamais je n'abordai au mariage.

Jamais l'idée ne me vint d'organiser en détail une vie commune, un bonheur commun, une existence familiale. Je ne puis même pas dire que j'aurais méprisé cela : je n'y songeais pas.

Parfois l'échec était plus bouleversant : au milieu d'un entretien capital, sur le point de nous dire adieu, c'est-à-dire de tomber vaincus dans les bras l'un de l'autre, je voyais soudain se former sur le visage de mon amoureux un nez long comme un concombre. Toute l'ivresse était perdue et mon aventure souillée. Je m'éveillais avec dépit, j'essayais de ressusciter le visage vrai, d'effacer ce nez. Impossible, le concombre s'imposait irrésistiblement comme ces obsessions que l'on redoute et qu'on sent se nourrir de votre anxiété même. Car je n'étais pas touchée un seul instant par le caractère comique de cette apparition, je n'avais pas du tout envie de rire, je souffrais de

l'intrusion du grotesque et de l'incongru dans ce qui m'était, l'instant d'avant, le plus délicieusement intime. J'étais aussi malheureuse que les jours où, dans le salon de ma mère, tandis que les messieurs jouaient au bridge, que les dames causaient et que je passais à la ronde une assiette de marrons glacés de chez Faugier j'imaginais tout à coup : que diraient ces gens maintenant si je leur montrais mon derrière ? et ne pouvais plus penser à autre chose qu'au déploiement de l'affreux scandale.

Si j'essaie de me rappeler ce que je ressentais exactement à l'apparition du concombre, je retrouve une espèce de colère qui se tournait contre moi. Je ne me sentais pas du tout dédoublée, ni la victime d'un être diabolique qui serait venu substituer des bouffonneries à mes visions chéries. J'attribuais plutôt la catastrophe à quelque chose d'essentiellement pervers dans ma propre nature. Je souffrais de cette horrible déformation d'un visage aimé, je souffrais surtout de m'en reconnaître coupable. Vis à vis de ces jeunes hommes qui ne se doutaient de rien et qui n'échangeaient avec moi que des bonjours et des au revoir, je me sentais jouer un double jeu déplaisant. Libre à moi de m'éprendre d'eux, mais les défigurer ! La nature même de mon amour en devenait suspecte : c'était comme un avertissement que les choses ne se passeraient jamais très bien avec moi.

Le plus curieux est qu'avec ces mêmes personnages j'élaborais d'autres aventures beaucoup plus avilissantes pour eux, sans le moindre scrupule cette fois. Je les imaginais en proie à des ennemis, torturés, dévêtus et fouettés. Moi seule alors les sauvais et les relevais, mais après avoir été toutefois l'attentif témoin de cette misère, ce qui constituait même la pointe extrême de leur supplice. Ou encore ils étaient blessés à la guerre en quelque endroit honteux (c'est-à-dire tout simplement aux fesses, pour moi le seul siège précis de la pudeur). Moi-même métamorphosée en infirmière, j'étais chargée de les soigner, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix, à la fois parce que leur plaie était excessivement douloureuse et parce qu'ils ne pouvaient supporter de se voir ainsi amoindris devant la femme qu'ils aimaient. Je retrouve ici ma propre attitude devant la maladie : c'était une humiliation pour moi que d'être soignée, aussi n'avouais-je mes rares malaises que lorsque je n'en pouvais plus. Il me semblait que Maman s'arrogeait un surcroît de puissance sur moi, qu'elle triomphait de ma défaite. Je devais donc user d'abord de sévérité pour les contraindre à se laisser panser. Le sentiment de leur déchéance à mes yeux mettait le comble à leur désespoir, et c'est ce désespoir même tout mêlé de rage qui m'était délicieux.

Ma tendresse allait toute à mes poupées, non aux fantômes dont j'étais éprise, mais je ne m'en apercevais même pas et c'est là ce que j'appelais amour. J'ai dit que je ne rougissais pas de ces inventions,

bien entendu devant moi-même, car jamais je n'en aurais averti âme qui vive, mais pas plus que je n'aurais révélé l'existence de mon amour. Tout cela formait un bloc indivisible de secret.

Puis mon ami guérissait peu à peu. Mes soins admirables (j'exposais ma vie pour lui) et le bonheur malgré tout de ma présence auprès de lui l'amenait à déparer son amour, et de nouveau les choses finissaient là : il ne me restait plus qu'à inventer une nouvelle histoire encore plus corsée que la précédente. Mais souvent j'avais la chance de m'endormir bien avant d'avoir épuisé tous les épisodes que je prévoyais et tout le lendemain j'attendais le soir pour reprendre ma création où je l'avais laissée après une brève récapitulation du genre : « résumé des chapitres précédents ».

Il y avait des soirs heureux où les péripéties se multipliaient où et je me passionnais si fort à ces aventures que j'enrageais de sentir tout à coup le sommeil me prendre et les dernières paroles que nous échangeions se diluer dans l'absurde. À deux ou trois reprises je me réveillais de force pour continuer. C'était d'ordinaire les jours où j'avais rencontré pour de bon mon amoureux et où sa présence réelle avait nourri l'image que je m'en faisais, comme le sang des victimes les ombres des Champs-Élysées. D'autres fois je n'étais capable que de rabâchage, je reprenais les inventions de la veille puisqu'elles m'avaient procuré tant de plaisir, mais je les retrouvais fanées et ne m'y adonnais plus que par une sorte de routine.

Le lendemain j'y pensais encore un peu en me lavant. Je ne sais pourquoi le visage tout ensavonné que je regardais dans la glace me ravissait (le reste du temps je ne me trouvais pas belle) et m'emplissait d'espoir. J'aurais considéré des heures cette face nuageuse un peu renversée qui semblait m'attendre de loin sur la route de l'avenir. Mais il fallait se presser ; une fois essuyée, tout était fini, je retrouvais ma tête banale d'enfant qui ne m'intéressait plus. Je préparais mon cartable, la journée difficile commençait, j'étais séparée de mes songes fades et cruels.

XI

LES GRANDES PERSONNES

À Orange je vis un jour Maman pleurer. C'était la première fois. Elle sanglotait et je fus d'abord terrorisée, incapable de me défendre contre ce bruit qui faisait éclater le monde et m'ôtait l'air de la bouche. Je pensai qu'elle était blessée, qu'elle allait mourir. Que ne devait-elle pas endurer pour en arriver là, elle, une grande personne. Quelque chose d'inouï qui dépassait mes forces et mon imagination. À travers elle une menace épouvantable pesait sur moi : certainement elle était avertie de quelque catastrophe, et puisque ces larmes témoignaient de son impuissance à la conjurer, nous étions tous perdus.

Pourtant je ne sais quelle intuition ou quel fait précis m'avertit que ce désespoir ne me concernait pas, qu'il planait au-dessus de ma tête dans une sphère de suffocation purement morale où je n'avais point accès. Ma terreur alors se mua en détresse de ne pouvoir consoler Maman : elle était devant moi, happée par la souffrance, elle ne me voyait plus et j'existais si peu pour elle qu'elle me donnait sans honte le spectacle de ses larmes et de ses gémissements. J'avais honte, moi, de la voir ainsi, j'aurais dû être ailleurs, mais je ne pouvais pas m'éloigner, prise que j'étais dans ce cercle de malheur.

Pour finir, comment fus-je persuadée que l'origine de ce chagrin remontait à mon père ? C'était lui, l'auteur du drame : si invraisemblable que fût la chose je ne pouvais plus en douter. Il dissimulait donc sous des dehors attirants une puissance cruelle que je n'avais jamais soupçonnée. Je me sentis bouleversée d'indignation, mais, chose étrange, ma pitié pour Maman s'atténua du même coup – je n'en pouvais déjà plus d'être déchirée – et je lui en voulus un peu de tant souffrir et de souffrir devant moi. Je n'oubliai plus cette scène et je n'y repensais jamais sans une espèce de découragement atterré proche de la révolte et le sentiment que les adultes recelaient des abîmes affreux.

J'avais envie d'être une grande fille : quatorze, quinze ans, peut-être dix-huit mais pas plus. À cet âge on « fait des études » et on porte les cheveux longs, serrés derrière en une queue par un gros nœud en taffetas noir bien aplati. Jacqueline et moi avions des boucles qu'on nous enroulait chaque jour avant le départ en promenade sur un rouleau à anglaises, ce qui n'en finissait plus. Le soir quand nous rentrions, on nous faisait des bigoudis avec des petits rubans rouges, et nous les gardions jusqu'au lendemain à deux heures. Je me sentais

« amusante » là-dessous, les gens qui venaient par hasard le matin s'extasiaient et je détestais leur sourire attendri. Un peintre ami de mes parents, voulut faire mon portrait ainsi. Je remuai le plus que je pus pendant les séances et refusai de sourire. Les bigoudis et le tablier étaient ma livrée d'enfant et je haïssais l'état d'enfance à cause, naturellement de la sujétion où j'étais maintenue et à laquelle je me heurtai vingt fois le jour, mais aussi pour l'idée que les grandes personnes s'en faisaient. Je n'aimais pas qu'on aimât les enfants, cela supposait une façon de les considérer comme des êtres irrémédiablement différents des adultes, de petits personnages qu'on tripote comme la fille du géant Gulliver. Avec les grandes personnes qui m'opposaient de l'indifférence, il restait toujours un espoir : je pouvais faire une réflexion si intelligente, qu'elles demeureraient frappées et me regarderaient comme quelqu'un des leurs. Un jour un monsieur me baisa la main. C'était un ami de mes parents dont on parlait souvent pendant les repas. Il menait une existence assez mystérieuse pour moi, rentrait chez lui vers six heures du matin et se levait souvent à quatre heures de l'après-midi. Son nom amenait toujours un sourire et sa voix était extrêmement moelleuse. « Bonjour mademoiselle Colette » (il prononçait : Keulette) me dit-il et il me baisa la main. Je le détestai d'un coup, et, depuis ce moment, pris la fuite toutes les fois qu'il apparaissait. Je savais bien que j'étais petite, ce n'était pas la peine de me le rappeler, de me le rappeler dérisoirement en me traitant comme si j'avais été grande.

Il y eut un drame parce que je ne voulais plus aller lui dire bonjour. Je déclarai à Maman que je me tuerais plutôt. Je devais avoir six ans et « me tuer » ne signifiait pas grand'chose pour moi, tout au plus eus-je le temps de penser que si on me prenait au mot je serais peut-être ennuyée. Mais Maman, indignée, m'appela comédienne. Il me semble aujourd'hui que je réagis devant ce baisemain comme devant un amour impossible. Enfin je fus très secouée.

Je ressentais ma dépendance. La situation d'enfant, c'est de subir. Devenir grand, pour lui, signifie présider à sa propre vie, et ce n'est pas tout à fait une illusion. Vingt fois le jour les adultes décident pour eux-mêmes de choses auxquelles les enfants, eux, doivent se plier (manger, se coucher, sortir, voir des amis). Vingt fois le jour il me fallait rendre des comptes. Pendant les premiers mois de Privas, avant d'aller à l'école, nous passions nos journées dans le parc. Maman aurait voulu que nous jouions toujours en plein centre, sur le terrain de croquet : elle pouvait ainsi nous voir de ses fenêtres, mais sur cette place battue il n'existait rien pour nous retenir, et en fait, nous étions toujours ailleurs, dans le hangar au trapèze, dans la grande serre aux camélias, sur la pente de noisetiers, dans le potager interdit ou sur les terrasses du fond. Alors, toutes les demi-heures à peu près elle nous

appelait : « Hou Hou ! »

Nous ne répondions jamais au premier cri, mais nous nous précipitions vers le milieu du jardin où nous surgissions à ses yeux, pour répliquer au deuxième Hou Hou : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Où êtes-vous ?

— Là (nous faisons un geste vague).

— Que faites-vous ?

— On s'amuse.

— À quoi ?

— À rien.

— Soyez sages.

— Oui, Maman.

Elle disparaissait de nouveau à l'intérieur de la maison. Quelquefois elle exigeait des précisions. Nous lui en fournissions d'inexactes. Ce hou hou me faisait toujours battre le cœur et me mettait toujours en faute. Je n'aurais su répondre la vérité, si innocente fût-elle, car je ne me sentais jamais innocente devant Maman.

Elle était la grande personne essentielle, et je lui en voulais tant que je n'en suis pas encore guérie. Il y avait, au fond de moi, une sorte de plaie tumultueuse et féroce que j'étais sûre de retrouver toujours à vif, et dont, aux heures de sérénité, quand tout était en ordre, lorsque Maman venait de me sourire ou de me montrer une fleur, j'aimais à m'approcher sans rien dire pour y enfoncer le doigt. Alors, en tourbillon, il me semblait entendre dans mon silence le hurlement d'un chien auquel on écrase la patte, sentir un gonflement d'eaux étouffées sous la terre, des torsions de muscles pour faire éclater quelque chose – tout, pour détruire, détruire, détruire.

Je ne pensais pas : elle est trop sévère ; ni : elle n'a pas le droit. Je pensais : non, non, non, de toutes mes forces. Je ne lui reprochais pas le fait même de son autorité, ni des ordres ou des défenses arbitraires, mais de *vouloir me mater*. Elle le disait quelquefois. Quand elle ne le disait pas, ses yeux le disaient, sa voix le disait. Ou bien elle avait raconté à des dames que les enfants sont bien plus souples après une correction. Ces mots me restaient dans la gorge, inoubliables : je ne pouvais pas les vomir. Je ne pouvais pas les avaler. C'était, cette colère, ma culpabilité devant elle, et aussi ma honte devant moi (car enfin, elle me faisait peur, et je n'avais à mon actif, en guise de représailles, que des paroles violentes ou quelques insolences), mais aussi ma gloire, malgré tout : tant que la plaie serait là, et vivante la folie muette qui me prenait, à seulement répéter : mater, souple, correction, humiliation, je ne serais pas matée.

Donc je souhaitais grandir, mais jamais je ne songeai sérieusement à mener la vie que je voyais mener aux adultes. C'était une existence incroyablement futile que la leur : ils se lamentaient pour des taches, des trous, ou des semelles usées, ils jouaient aux cartes, échangeaient des recettes de cuisine, racontaient que les épinards contiennent de l'acide urique ou que leur cuisinière fait danser l'anse du panier. Ils mentaient sans raison sérieuse pour le plaisir d'enjoliver les choses. Tout au début de la guerre j'entendis un jour M. P... devant ma mère et quelques dames, raconter une histoire impossible. Il parlait des nuages et des formes qu'on croit y retrouver parfois, je l'écoutais avec attention car cela commençait comme un récit susceptible de m'intéresser : c'était une expérience d'adulte qui rejoignait une de mes expériences solitaires : j'aimais regarder les nuages, y découvrir d'énormes figures, des ailes ou des griffes qui s'étirent, guetter le moment où ils s'évanouissent dans un ciel de plus en plus pur et où, à force de fixer on ne sait plus si les derniers filaments sont encore là ou s'ils viennent de disparaître. Dans les nuages, M. P... avait vu une femme coiffée d'un chaperon semblable à un bonnet phrygien et accompagnée d'une espèce de coq. Soudain, poussé par le vent, un animal cruel (tigre ou oiseau de proie, je ne sais plus) se précipitait sur elle. Mais déjà s'avancait un troisième personnage (et c'est ici que la fabrication me parut trop visible et que je commençai à mépriser tout ce monde), un ours qui venait au secours de la femme. À eux deux ils triomphaient de la bête furieuse. « Mais la femme pliait les reins » conclut M. P... : « Oh ! oui, elle les pliera », dit gravement une dame. Mon mécontentement était confus, je ne comprenais pas que pour le plaisir d'imaginer une carte postale de propagande on déformât des visions dont j'étais bien sûre qu'elles ne pouvaient en aucun cas représenter une allégorie de la France, de l'Allemagne et de la Russie en guerre. Je savais pourtant bien que moi-même je forçais un peu quelquefois pour découvrir à tout prix une forme ; mais ce n'était pas la même chose, je cherchais et je finissais toujours par trouver parce que c'était en cela que consistait le jeu, mais sans idée préconçue, sans souci d'affabulation. J'aimais à me laisser surprendre par les images et que l'histoire s'inscrivît au ciel comme en dehors de moi. Je fus d'autant plus surprise des préoccupations utilitaires de M. P... qu'il était poète ainsi que sa femme. Je me faisais une idée différente du fonctionnement de l'esprit chez les poètes.

Oui, la vie des adultes était sans attrait. Qu'il s'agît des occupations de ma mère à la maison, des visites et jours de réception ou du travail de mon père dans son immense bureau et de ses randonnées à travers le département, rien de tout cela ne me concernait ni ne pourrait me concerner jamais. J'étais contente, à Nice, de voir ma mère partir dans sa robe du soir en satin broché bleu ciel, ou dans un domino éclatant

pour quelque redoute, mais je ne me souviens pas d'avoir pensé une seule fois : « Moi aussi, plus tard. » Ce ne serait pas là mon avenir. Dans le bureau de mon père où j'avais rarement accès il se trouvait pourtant un objet admirable que j'aurais pu contempler des heures et qui me pénétrait de recueillement : une immense carte de l'Ardèche, qui avait bien deux mètres de haut, puisqu'elle allait jusqu'au plafond. Une carte en relief, brune, dorée, fumée, traversée des profonds sillons bleu pâle du Rhône et des rivières, presque illisible du fait que les noms étaient marqués sur de minuscules bandes de papier collées, toutes grises, mais d'autant plus saisissante en bloc. Elle tenait de la préparation anatomique et des vieilles statues de saints en bois colorié. Je montais sur le canapé proche et je lisais : Saint-Agrève, Lamastre, les Coirons, ou bien je regardais de loin et je me perdais dans les nodosités montagneuses, une angoisse me prenait : c'était un monde qu'il aurait fallu posséder tout entier, à la fois dans sa réserve de connaissance (savoir le nom de tous les villages, de tous les ruisseaux, dominer toute la configuration du relief) et dans sa substance étrange. Mais justement il était inépuisable, on ne pouvait en venir à bout. Le prestige de mon père y gagnait puisqu'il entrait dans ses attributions de vivre plusieurs heures par jour face à face avec cette carte. Il préparait dessus ses conseils de révision, puis il partait en auto, enveloppé d'une peau de bique et je l'imaginais rampant comme une fourmi à la surface de ces creux et de ces bosses. Mais j'estimais qu'il ne connaissait pas son bonheur.

Je n'étais pas loin de penser qu'il fallait bien que beaucoup de gens mènent de ces existences adultes, régulières et organisées, que moi-même je bénéficiais du métier de mon père, des armoires bien rangées de ma mère, du sérieux qu'ils apportaient à leurs tâches respectives, mais aussi que mon rôle à moi consistait à me tenir hors de ce jeu puéril pour m'élever beaucoup plus haut. M'élever jusqu'où ? Vers où ? Je ne m'en préoccupais pas, je ne faisais pas de projets d'avenir, je n'avais pas de vocation, je ne pouvais jeter mon dévolu sur aucun métier car c'eût été déjà entrer dans le jeu. À cette époque l'enseignement me paraissait fastidieux : s'occuper sans cesse d'enfants, répéter toujours la même chose... Le beau rôle dans une classe appartenait aux élèves, elles venaient là pour se gonfler, s'accroître : un beau jour elles s'échappaient plus haut vers une autre école, projetées par toute cette charge de science qu'elles avaient accumulée. Mais les maîtresses restaient et recommençaient tout avec d'autres élèves.

À partir du jour où j'allai à l'école je pris en pitié les grandes personnes, comment pouvaient-elles se consoler de ne plus aller à l'école, de ne plus mener, tout au moins, une vie comparable à celle des élèves, d'accroissement incessant ? Pour moi je n'y renoncerais

jamais. Jusqu'à ma mort je ferais quelque chose d'aussi important. Encore une fois, je ne savais pas quoi, mais il n'y avait pas lieu de s'en soucier. Cela viendrait de soi, il suffisait d'apprendre et de comprendre de plus en plus de livres, de réciter de mieux en mieux de plus en plus de vers, de dessiner de mieux en mieux. Déjà j'étais loin du bord et les adultes n'étaient plus que de petits personnages en train d'agiter leur mouchoir sur la rive.

Et pourquoi acceptaient-ils de vivre avec un corps gêné et paralysé. Ne pouvaient-ils faire autrement ? Une grande personne ne courait pas. Si elle courait c'était ridicule, les hommes devaient maintenir leur chapeau, lançaient leurs jambes de droite et de gauche et les femmes, n'en parlons pas. Dans la campagne ils obligeaient les enfants à suivre les grandes routes ou à la rigueur les sentiers bien frayés parce qu'ils avaient peur des ronces et des pierres. Ils étaient bardés, ficelés de choses affreuses à voir, presque honteuses : des corsets, des jarretelles, des fixe-chaussettes, des bretelles, des talons hauts, des melons, des épingles à chapeau. Ils redoutaient la pluie et la boue et ne touchaient jamais la neige, on ne leur aurait pas fait attraper un lézard, un hanneton ou un ver de terre. Au fond ils se sentaient laids et n'osaient ni se montrer ni remuer. Je n'aimais pas qu'on me vit nue, les adultes, entre autres privilèges, s'arrogent de déshabiller les enfants, de les baigner, d'entrer dans leur chambre à tout moment. Ma nudité devant eux c'était encore un signe de ma faiblesse et de leur pouvoir. Un jour M^{me} D... vint nous voir toutes deux dans notre bain et gloussa un peu de ravissement. Mais au moins on *pouvait* me voir. Des adultes, il n'en était pas question, les femmes avaient des seins et les hommes de gros poils noirs. Quand les peintres et les sculpteurs voulaient les représenter ils étaient obligés de tout transformer et le résultat n'était même pas beau. Ces lourdes chairs me semblaient toujours impossibles à comprendre du regard. La chair des enfants était lisse et d'une seule coulée, celle des adultes, on la devinait formée de couches superposées qui adhéraient mal les unes aux autres. Elle sentait : on retrouvait l'odeur de chaque adulte dans ses vêtements. Mais nos cuisses, nos bras, nos jambes à nous étaient toujours raclés et lavés par la poussière de la cour d'école, par l'herbe des montagnes et les écorces du jardin. Je ne concluais pas que la maturité devait s'acheter par une déchéance physique, à vrai dire je ne pensais même pas si loin. J'attendais « quand je serais grande » et quand je serais grande ne ressemblerait pas à ce que je voyais.

Si je cherche qui j'ai respecté vraiment, qui j'ai rêvé d'imiter entre cinq et dix ans, je ne trouve pas grand'chose. Un peu mes institutrices car elles détenaient le savoir (mais elles étaient quelques ridicules), un peu les étrangers de passage, quelques inspecteurs de l'administration, quelques parlementaires, le recteur de Grenoble ou

de Montpellier qui venaient parfois dîner à la maison. Nous étions ravies, ces jours-là de manger à la cuisine, mais s'il fallait un quatorzième ou un bout de table, c'était aussi magnifique. Dans ces occasions on prenait également Jacqueline afin qu'elle ne fût pas jalouse et j'avais charge de la surveiller. Pour m'irriter elle faisait exprès de manger en claquant des lèvres et je mourais de honte. La conversation était « intéressante » et je n'en perdais pas un mot. Il n'était plus du tout question des choses de la maison, mais de Paris, de livres, des armées, du monde, des ministères. J'écoutais les histoires d'élections (avant-guerre) ou de séances à la Chambre comme des récits de batailles. Mon père n'invitait guère les hommes politiques « de droite », tous ceux que je voyais étaient donc à mes yeux des gens qui avaient pris la Bastille car la prise de la Bastille gardait pour moi l'actualité de la Rédemption pour le chrétien. Mes parents aussi avaient pris la Bastille, et un arrière-grand oncle inconnu qui, après le coup d'État avait jeté le buste de Badinguet par la fenêtre de la mairie d'Aigues-Vives. Et puisque mes ancêtres étaient protestants, nous avions mérité de prendre deux fois la Bastille. Mes parents avaient su se maintenir à la hauteur de leur ascendance en défendant Dreyfus et en se mariant civilement. Je ne savais pas qui était Dreyfus. Mon père avait même été socialiste. « C'est-à-dire, m'expliqua Maman à table en le regardant avec malice, qu'il montait sur une tribune et faisait des discours aux mineurs d'Alès, il leur disait : « Ouvriers, vous avez les mains noires, mais cela ne fait rien, vous êtes ce qu'il y a de mieux. » Cela me parut grand, mais il refusa de me chanter l'*Internationale*, prétendant qu'il l'avait oubliée. Enfin, sur ce terrain, je me sentais en accord avec les adultes. Quand nous arrivions dans une ville nouvelle, il s'agissait d'abord d'en déterminer la configuration politique. Qui était réactionnaire ? À Privas c'était le maire – catholique de surcroît. Le jour où j'entendis ma mère affirmer que c'était un brave homme, l'univers vacilla : cet individu qui voulait rétablir la royauté et le servage ! Vers 1916 ou 17 me tomba entre les mains un numéro de *l'Action Française*. Il traînait, je ne sais pourquoi, dans la lingerie, jamais je n'avais vu ce journal à la maison. Je lus un article de Léon Daudet sur Briand : « Cet homme, y était-il dit, aux doigts fuselés d'hypocrisie »... J'ai oublié tout le reste, mais j'hésitai à décider si tant d'invention dans l'injure tenait du vice ou de la folie et je restai un moment bouleversée de haine contre l'auteur.

Ma pensée profonde sur les grandes personnes était à peu près la suivante : des êtres qui ont un pouvoir intolérable sur nous et dont il est atrocement pénible d'avoir pitié. Comme si un sentiment confus de sacrilège venait corrompre cette pitié – qu'on ne pouvait pas s'empêcher malgré tout d'éprouver. Cela n'aurait pas dû arriver, c'était trop et en dehors de tout. J'avais pitié de Kaki quand on la châtiait,

car je la sentais vraiment alors ma sœur de misère, j'en voulais à mes parents et je pleurais sur notre condition d'enfant, c'est pourquoi je ne la mouchardais pas, ni elle, moi. J'ai souvenir d'une ou deux dénonciations de part et d'autre comme d'épisodes très honteux de notre existence. Mais des autres enfants mes égaux je n'avais pas souvent pitié, et, même, ma pitié pour eux ne parvenait à se faire jour que comme une suite naturelle de ma pitié pour les adultes. Par exemple, si je haïssais bien une camarade, je savais que ma haine s'effondrerait d'un coup dès que je penserais à ses parents (que d'ordinaire je n'avais jamais vus). Je regardais alors ses galoches de petite Ardéchoise, ou sa capuche tricotée, son tablier garni de point d'épi, et je me disais qu'il existait un père et une mère pour qui cette petite fille odieuse était l'être le plus précieux au monde. C'est le père qui avait payé les galoches, la mère avait tricoté la capuche, ils lui boutonnaient son manteau quand elle partait le matin, se mettaient à la fenêtre pour lui voir tourner le coin de la rue, ils se privaient peut-être pour lui acheter son cadeau de Noël et ne dormaient pas quand elle était malade. C'était là des pensées si oppressantes que j'en avais presque mal au cœur, mais, une fois qu'elles étaient en mouvement, on ne pouvait plus les arrêter, il fallait aller jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'on n'osait même plus regarder l'enfant de peur qu'elle ne vit la pitié sur votre figure. Je me disais bien un peu – et vraiment très peu – que j'avais été méchante de la haïr. Mais je me sentais surtout noyée dans un monde misérable où des millions d'êtres médiocres n'avaient d'autre but, d'autre préoccupation dans l'existence que la vie d'êtres encore plus médiocres. Valait-il la peine de vivre soi-même en un monde pareil ?

À l'École supérieure où j'entrai à onze ans, il y avait un internat et les pensionnaires m'apprirent le mot : pionne que je m'empressai de répéter à la maison. « Tais-toi, me dit Maman, ton père aussi a été pion parce que ses parents n'étaient pas assez riches pour payer ses études. » Ce fut un choc cruel. Je n'eus pas honte que mon père eût été pion, bien au contraire. Pour moi ce ne pouvait être qu'un signe de grandeur que des débuts difficiles, je les aurais plutôt enviés, irritée que la vie m'épargnât ces premiers combats. Non, mais d'abord ce fut une révélation comme si mon père se fût trouvé nu sous mon regard, et j'eus honte de moi : j'avais pu traiter légèrement et avec grossièreté des êtres méritants et souffrants. J'avais insulté mon père dans ce qu'il avait de plus intime : son passé, ses années de luttes et de privations auxquelles il ne repensait peut-être pas sans douleur (croyais-je) mais qu'il aurait pu s'attendre à voir chérir et respecter au moins par moi. Cette époque était au fond de lui comme une brûlure et en forçant ma mère à la révéler je venais de la souiller. Je m'estimai ignoble.

Un jour, plus petite, j'ai jeté le reste de mon pain sous un banc de

l'école parce qu'il ne me restait plus de chocolat et une camarade m'a dit sentencieusement : « Tu verrais, si ton père mourait et que tu n'aies plus de pain, comme tu regretterais celui-là. » Le lendemain Papa tombait malade et j'eus un terrible remords en pensant qu'il allait mourir. À vrai dire je ne regrettai pas du tout le pain ni ne pensai que j'allais devenir une petite pauvre, mais je me sentis coupable : si un cruel hasard ou ce Dieu auquel croyaient les autres frappait mon père pour me punir, c'était donc bien moi la cause de sa maladie, il devenait l'instrument innocent de mon expiation : il va mourir et j'en serai responsable. Il fut vite guéri.

Mais il était souvent malade. Je le revois dans ce lit de l'immense chambre des parents où nous prenions le matin notre petit déjeuner et où nous faisions nos devoirs en hiver, avant le dîner. Il avait toujours l'air profondément triste et découragé. Sur la table de nuit s'amoncelaient les remèdes. Un soir, comme nous lui souhaitions une bonne nuit, il fit une grimace de douleur en embrassant Jacqueline. Je fus affolée et sortis de la pièce en rudoyant ma sœur : « Tu lui as fait mal. » « Mais non, j'ai rien fait » répondit-elle éplorée. Le sentiment de mon injustice envers elle se mêlait à mon angoisse en une insupportable mixture. La nuit je rêvais quelquefois qu'il mourait et je ne pouvais me rendormir avant l'aube.

Au fond, les souffrances des adultes, particulièrement de ceux qui m'étaient proches, me blessaient comme des malheurs qui arrivent dans les livres *et qui seraient vrais*, les malheurs d'un héros de roman sont intolérables, on n'imagine pas qu'il y puisse résister. Mais si on en subit soi-même d'analogues, à peine les reconnaît-on parce que ce sont en réalité d'autres malheurs, pris dans la trame d'une existence quotidienne où l'on se brosse les dents, où l'on raccommode ses bas – et on les supporte. La vie des grandes personnes était sans doute assez lointaine pour m'apparaître, si je voulais me la représenter, entourée d'une atmosphère de fiction, intransigeante et pure, heurs chagrins semblaient donc d'une densité, d'une âpreté inouïes, et, comme au surplus ces chagrins étaient bien réels, leur proximité me suffoquait : il n'y avait aucun recours. J'aimais cent fois mieux être malade que de voir mon père malade, car la maladie n'était pour moi qu'un malaise et ne m'inspirait aucune angoisse. Autant je répondais peu à ce que mes parents appelaient leurs « soucis », autant j'étais secouée par leurs souffrances.

Cruels adultes, malheureux. « Ces enfants nous poussent, disait Maman, ils disent : allez, allez, laissez-nous la place. » Nous protestions, du ton dont on assure à un mourant qu'il a bonne mine. Et ainsi encore se nourrissait en moi la volonté de grandir sans jamais assumer la condition d'adulte, sans jamais me rendre solidaire des parents, des maîtresses de maison, des femmes d'intérieur, des chefs

de famille. Devenir, rester une sorte de grande fille. Aujourd'hui que l'accomplissement de ce personnage m'apparaît aussi absurde que la « soumission aux nécessités de l'âge » que je me suis plus ou moins obstinée à repousser, je demeure assise entre deux chaises.

XII

DE NOUVELLES PISTES

Un jour de mai ou de juin, comme nous rentrions de l'école à quatre heures, Maman nous appela au salon. Nous y trouvâmes un monsieur, une dame et un petit garçon. La grande pièce était dans la pénombre, car on tenait fermés les volets du côté de la cour, mais à l'extrémité opposée, derrière la porte vitrée qui donnait sur la véranda, s'étalait toute une après-midi de lumière. Je revois le grand homme debout, en uniforme, le petit garçon vêtu d'un complet de toile kaki aux culottes un peu trop longues qui faisaient des plis derrière les genoux, j'entends cette voix gazouillante, ultra-féminine, de la dame. Sur-le-champ je les reconnus : c'étaient les B... que nous n'avions pas vus depuis six ou sept ans. À Orange, Édouard avait été mon ami, mais je ne gardais de lui que deux souvenirs : j'avais appris à me moucher avant lui, bien que j'eusse un an de moins, et un jour qu'il était venu à la maison, il avait joué à lancer en l'air mes poupées. Je n'avais pas eu peur car elles devaient être incassables, mais je m'étais sentie gênée devant un amusement si puéril, une utilisation si fausse d'objets dont on peut tirer un plaisir tellement plus riche que celui de les projeter au plafond pour les rattraper ensuite. Pourtant Édouard était si gentil avec moi et il avait l'air si content que je l'avais laissé faire, un peu honteuse seulement vis-à-vis de mes poupées de tolérer qu'on les traitât ainsi. Aujourd'hui encore, lorsque je me sens faible, de peur de faire de la peine, je me revois le nez en l'air, vaguement malheureuse en silence, en train de surveiller l'ascension et la chute d'une poupée.

Édouard n'avait pas changé : c'était le même visage que sur les photos pâlies que Maman nous laissait quelquefois regarder, et où il apparaissait avec des yeux longs, des pommettes larges, une frange de fille sous un chapeau Jean-Bart, des culottes déjà trop longues et de petits bas. Ces yeux longs, verts et bordés de cils noirs, étaient ceux de sa mère dont il avait aussi les petites mains. Mais sa mère était blonde. Quant au père, il emplissait le salon de sa présence claironnante. D'une crise de convulsions en bas âge il gardait le visage de travers. Cette bouche remontée, cet œil bridé posaient au-dessus du thorax puissant un sarcasme permanent.

La vie fut changée. Édouard vint presque tous les jours à la maison et la promenade du dimanche devint un plaisir. J'étais toujours heureuse de le voir arriver mais j'ai peine à me rappeler en quoi consistaient nos passe-temps. C'était un garçon tranquille ; moi j'étais

affamée de parler avec un égal. Il me semble que nous parlions beaucoup et que l'essentiel de nos conversations tournait autour des connaissances que nous étions en train d'acquérir, lui au collège, moi à l'école. Jamais une dispute ne s'éleva entre nous. Il accourut un jour à la maison exprès pour m'enseigner à extraire les racines carrées qu'il venait lui-même d'apprendre, je ne sais comment, à extraire. J'en fus touchée comme d'une gentillesse d'amoureux. Son père prenait plaisir à suivre de près son travail et le travail scolaire m'apparut alors non plus seulement comme un centre d'intérêt qui n'était qu'à moi, une sorte de secret, mais comme une occupation importante en soi et digne d'attacher l'esprit des adultes les plus intelligents.

Pendant les grandes vacances qui suivirent l'arrivée des B... à Privas (M. B... mobilisé, était venu remplir une quelconque fonction dans un bureau et ils habitaient à l'hôtel), nous allâmes passer quatre ou cinq jours dans leur propriété du Vaucluse. Ce fut presque la liberté. Nous avions le droit de nous promener où nous voulions : sur la petite route entre les vignes, dans le lit de la rivière à sec, à travers les immenses plaques de galets blancs qui coassaient sous nos pas. Édouard m'apprit à monter à bicyclette sur la machine de sa mère. Le soir on mangeait dans la grande cuisine à côté de la table des vendangeurs ; la cuisinière apportait d'énormes plats d'aubergines frites recouvertes d'œufs brouillés et nappées d'une sauce tomate puissante qui luisait sous les bougies. Des reflets dansaient sur les visages ; le reste de la salle était une masse d'ombre. Tout le monde avait faim, et dans la nuit on entendait le cri des chouettes. Tout me semblait fort et épais, j'étais folle d'enthousiasme. Ce bonheur prit fin la veille de notre départ : ce matin-là mon père et M. B... partirent à la chasse accompagnés d'Édouard. Maman nous interdit, je ne sais pourquoi, de les suivre, je m'esquivai pour aller les retrouver et Kaki en rit autant. Quand je les rejoignis, ils étaient en train de rechercher deux cailles tombées du carnier. J'y mis tant d'application que je finis par en découvrir une, puis l'autre, grises comme la terre, dans un sillon de vigne ; j'ai rarement connu pareille fierté. Mais au retour je fus grondée pour m'être échappée, et je sentis retomber sur mes épaules le poids de ma dépendance, d'autant plus accablant que je m'étais crue délivrée.

J'avais passé mon certificat d'études en juin. Maman m'avait réveillée de bonne heure, et, au lieu du café au lait quotidien, m'avait donné un grand bol de chocolat préparé dans la salle de bains sur sa lampe à alcool. Ce chocolat, qui avait quelque chose d'exceptionnel comme la journée tout entière, comme le lever silencieux dans la maison encore endormie, comme l'importance nouvelle dont je me sentais revêtue, m'a laissé un souvenir éblouissant. Tous les chocolats qui ont suivi me parurent trop clairs, ou trop lourds et étouffants. J'ai

dû renoncer à recevoir jamais du chocolat un aussi pénétrant plaisir, et l'une des images que je forme de l'impossible, c'est de me retrouver de nouveau, ne fût-ce qu'un instant, devant le bol posé sur la cheminée de marbre gris pour sentir couler en moi une gorgée de ce chocolat unique.

À la récréation qui coupait les épreuves écrites, ma sœur m'apporta dans la cour de l'école un petit bouquet de cerises lié de fil blanc. Je me revois à la table que j'occupais près de la fenêtre, en train d'écrire une composition française où il me parut que j'exagérais les effets de style ; puis, à une heure de l'après-midi, dans la cour pleine d'une poussière blonde soulevée, en train d'écouter la proclamation des résultats d'écrit par le père de Gaby, juché sur un balcon que je n'avais jamais remarqué, au-dessus du préau des petites ; puis pendant l'oral, dans la pénombre d'une salle dont on avait tiré les volets et que je n'arrive plus à situer dans ce bâtiment que je connaissais si bien. L'école de ce jour-là n'est pas mon école de tous les jours. Aussi extraordinaire, *aussi peu vraie* sans doute que le chocolat, elle m'offre une suite d'images vives et chaudes, un peu étranges, que je ne puis faire coïncider avec les images si bien liées, si sûres et si riches en détails que j'avais quotidiennement amassées au cours des trois années qui précédèrent l'examen. Aussi peu vrais l'un que l'autre, le bol de chocolat, la pénombre, la cour dorée avec son balcon de gala, mais combien plus réels que le reste. Quand je me retrouve à mon banc d'écolière, ou en train de lancer ma petite balle de goudron contre le mur du préau, de jouer à la marelle sur le ciment avec un débris de marbre tout usé, ce sont autant de visions fixées comme un fusain, poudrées de la cendre du passé. J'hésite à croire que ce fut moi. Une espèce de continuité rêveuse enveloppe ces trois longues années. Au lieu que le jour unique du certificat d'études, dans son animation et sa nouveauté, c'est, aujourd'hui encore, un jour de ma vie. L'éclat de l'émotion l'a incorporé à moi-même. Je jouis encore de cette fièvre d'examen, de mon impatience, du sentiment d'indépendance qui m'inonda pendant toutes ces heures, (rien n'était comme d'habitude et ma mère m'avait prise au sérieux, il ne m'en fallait pas plus pour me sentir libre). Ainsi le souvenir que l'on conserve d'un homme le jour où l'on découvrit qu'on l'aimait, s'enveloppe de fantastique. Ni cet homme, ni le décor où il s'encadre ne seront jamais revus tels. Pourtant ces images brillent d'une telle intensité qu'il suffit de les évoquer pour ressentir tout vif, *actuel*, le premier battement de cœur qui les déforma.

Il n'y avait à Privas ni lycée ni collège de filles, et Maman ne voulait pas entendre parler d'internat. J'entrai donc en octobre à l'École supérieure avec la plupart de mes camarades de l'école communale. C'était un grand bâtiment neuf qui occupait le fond d'un

terrain creux encore vague. Je m'y plu tout de suite et j'y découvris la géologie. Le professeur de sciences, une mince et froide personne, nous apportait à chaque cours des échantillons de roches et de fossiles qu'elle faisait circuler parmi les tables. Elle nous apprit que, sur une dalle de la route de Coux qui servait de pont au fossé, se trouvait une empreinte de bélemnite. Accompagnée de Gaby qui était alors en troisième année et qui m'avait déjà donné un petit morceau de basalte et un de granit, j'allai voir la bélemnite, une hirondelle couleur d'ardoise incrustée dans la pierre pâle, que foulaient tous les jours des pieds ignorants. Je n'avais aucun moyen de découper l'empreinte pour l'emporter chez moi. Elle doit être encore à sa place.

Le dimanche devint enfin le plus beau jour de la semaine car le père d'Édouard prit en main la géologie et chaque promenade fut une chasse. Dans ce vieux pays au revers du Massif Central, au contact de la vallée du Rhône et que les secousses alpines avaient crevassé de volcans, le sous-sol était infiniment varié. Je ne sais comment M. B... persuada mes parents de renoncer à la route de Coux qui, en dehors de sa bélemnite, n'offrait que des pentes de terre d'un côté et un parapet maçonné de l'autre, mais toujours est-il que les itinéraires se mirent à varier et que, sur les quatre routes principales qui s'éloignaient de la ville, on commença même à prendre des chemins de traverse. Cet homme étonnant prospectait le pays en semaine pour nous mener le dimanche suivant aux abords d'une mine abandonnée où nous découvrions des pyrites irisées comme des coquillages sombres, ou le long d'un mur en pierres sèches dont quelques blocs, fracassés par nous, livraient des cristaux de calcite.

Quelques jours plus tard, avide encore de calcite, je voulus entraîner sur le chemin une amie de Maman qui était venue me chercher pour me promener. Je n'oublie pas la déception de cette lourde après-midi grise : je ne retrouvai ni le petit mur, ni le chemin ; ils restent pour moi déroulés dans le vide comme ces clairières enchantées des romans bretons où ne conduit aucun sentier connu, que sa chance seule révèle au cavalier, et sur lesquelles plus jamais il ne retombera.

Édouard se faisait envoyer je ne sais d'où des échantillons minéralogiques qu'il partageait fidèlement avec moi. Je dois encore avoir dans quelque caisse un bout de minerai feuilleté, sombre et roux comme une élytre, étiqueté de sa petite écriture de garçon intellectuel : « fer oligiste (Algérie) ». Rentrée chez moi, je ne me lassais pas de regarder ma collection accrue. J'essuyais les pierres, je les lavais, j'enfermais les plus fragiles dans des boîtes d'allumettes, sur un lit de coton. Les secrets de la terre étaient à moi – des choses dures et riches. Plus tard, à Saint-Brieuc, quand le professeur nous engagea à faire un herbier, j'y répugnai longtemps, méprisant cette substance

périssable des fleurs, qui jaunit et sent le foin. Il me semble que cette collection de pierres m'apparut comme le premier objet *vrai* que je possédai, les jouets étaient, par nature, de faux objets, les cahiers aussi, à leur façon, puisqu'ils ne servaient qu'à des exercices. Tandis que mes pierres formaient un trésor humain. Conquis sur la terre, plein de beautés, accru par mes efforts, lisible à ma science, il était une source de joie permanente et parfaite. Ces petits morceaux de granit, de quartz, de basalte me gagnaient enfin une existence dans le monde. L'année suivante, quand, séparée d'Édouard, je vécus à Saint-Brieuc, dans un pays géologiquement plus simple que l'Ardèche, ma collection cessa de s'accroître. Je lui gardai le même amour, mais c'est avec mélancolie dès lors que je la passai en revue : j'avais perdu les clefs.

Cet hiver-là Privas demeura un mois sous la neige. Le soir, quand nous allions nous coucher, Maman nous arrêta devant la fenêtre du couloir pour nous faire admirer le parc sous la lune : « Regardez comme c'est beau, disait-elle, et ne l'oubliez pas. » Sur la lourde membrure du catalpa, la neige s'accrochait en mottes durcies, tout était immobile et bleu. Je sentais, oui, que cela valait la peine de s'émerveiller ; pourtant je m'impatiençais derrière le carreau de ne pouvoir rien tirer du spectacle. De quoi avais-je envie là, qui ne se donnait jamais ? Le jour, alors que j'étais censée étudier mon piano, je m'évadais pour aller glisser sur le bassin. De toutes mes forces je m'élançais, et le râclage sur la glace de mes souliers cloutés me gavait d'un plaisir rageur qui me faisait oublier tant de blancheur désespérante.

Un après-midi que Maman recevait, j'entraînai Édouard, et Kaki nous suivit. Notre absence dut se prolonger car on nous chercha, on nous découvrit, et ce fut un drame. Nous voulûmes nier l'évidence, Maman me gronda devant tout le monde et me renvoya dans ma chambre. J'y montai folle de honte – déshonorée devant Édouard. M. B... m'apprit ensuite qu'Édouard aussi avait été grondé : « Pas d'avoir fait des glissades, précisa-t-il, mais d'avoir voulu mentir. » Beaucoup plus tard Édouard devait m'avouer qu'il se crut déshonoré devant moi par cette révélation. Chacun garda donc ce souvenir cuisant sans oser en parler, sans pouvoir être réconforté par la réprimande infligée à l'autre : je n'imaginai pas qu'il pût se sentir amoindri d'avoir été grondé par son père, puisque, à mes yeux, il ne l'était pas, mais je ne pensai pas un instant qu'à mon égard il sentait comme moi. J'étais murée en moi avec mon humiliation qui m'étouffait.

« Comment, tu n'as pas lu le *Livre de la Jungle* ? s'écria un jour M. B..., Édouard, tu le lui apporteras. »

Il me semble que, pour la première fois, je lus un livre ligne à

ligne, reprenant parfois plus haut, revenant en arrière, sans la hâte de poursuivre parce que chaque moment se suffisait, formait une sorte de plein parfait dont je m'enchantais, mais je m'aperçois en écrivant qu'il va être difficile de découvrir ce que fut pour moi, fondamentalement, l'histoire de Mowgli. Peut-être un défi à l'existence que je menais et que je n'aimais pas ? J'avais soudain la Jungle pour complice. La Jungle avec ses lois que je pouvais opposer aux autres, puisque la rencontre avec la liberté est nécessairement une rencontre avec des lois nouvelles. Ici m'étaient annoncées les lois de la grande sauvagerie et ma lente lecture devenait une initiation. Aussi n'en soufflai-je mot à mes parents. Je savais bien, à onze ans, que toutes ces aventures étaient imaginaires, mais c'était mon monde à moi, j'étais chez moi, et point du tout parce que je me plaisais aux mondes imaginaires mais parce que, au contraire, on m'offrait enfin une réalité. Je sentais qu'à propos d'événements impossibles, les passions, les désirs, les déceptions, les souffrances dures et impitoyables, les efforts nécessaires se révélaient dans ces pages *tels qu'ils doivent être vécus* et non tels que les décrivaient mes parents ou les leçons de morale de l'institutrice. Tout y était pour de bon.

Sans doute aussi le choc ne fut si fort que parce que, pour la première fois, je rencontrais un style. De cela je n'eus point du tout conscience. J'entendais ma mère et ses amies déclarer qu'un livre était « bien écrit ». Je n'aimais pas cette expression de dames (qui pourtant mériterait un meilleur destin), mais j'étais capable de deviner ce qui paraîtrait « bien écrit » à toutes ces personnes. Le « bien écrit » n'avait plus beaucoup de secrets pour moi. Bien entendu je ne pensai pas en lisant Kipling qu'on pouvait trouver cela « bien écrit ». Seulement, certaines phrases me touchaient tant qu'il me fallait les relire, et que, du livre tout entier, émanait une nostalgie comme d'une patrie perdue, d'un certain printemps, d'un bonheur qui aurait pu être. Quelque chose, tandis que je lisais, me sollicitait sans cesse et s'évadait à mesure, comme du morceau de bois sucé dans la forêt ou du parc enneigé.

Le refrain de la Jungle :

*Par l'eau, le bois, l'herbe et le vent
Faveur de Jungle va devant*

fut pour moi quelque chose comme : « Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée » pour Augustin Thierry.

Un personnage me remuait surtout : c'était le loup gris Akela, que l'âge meurtrit lentement. Tout son courage taciturne ne l'empêche pas d'être vaincu. C'est exactement le même genre de séduction

qu'opérera plus tard sur mes quinze ans la chevelure poudrée du comte Mosca. Spectacle d'un être hautain profané impitoyablement par la vieillesse. Quand j'en arrivais au printemps dans la Jungle, lorsque Mowgli, tout à coup, se sent si seul au milieu de cette chaleur de vie qui écume alentour, des larmes montaient. Elles coulaient aux dernières lignes :

« Les étoiles pâlisent, dit Frère Gris en humant le vent de l'aube. Où coucherons-nous aujourd'hui ? car dès maintenant nous suivons de nouvelles pistes. »

Quelque chose est fini irrémédiablement. Il faut se séparer dans l'air du matin, dans la fin du clair de lune. Quelle nostalgie ; mais tout va commencer.

J'ai dû lire le *Livre de la Jungle* au premier printemps, par un mois de mars piquant, encrassé de nuages à la dérive. Je ne sais pourquoi je me revois toujours, quand je pense à cette découverte, dans la cour d'entrée de la maison, assez laide, plantée de trois grands marronniers dont les branches nues formaient tout notre horizon en hiver, lorsque nous faisions nos devoirs dans la chambre des parents, et sur lesquels nous guettions les bourgeons. Édouard m'a-t-il remis le livre dans cette cour ? Le lui ai-je rendu là ? Ou bien, suis-je rentrée un jour précipitamment pour reprendre ma lecture, et si folle d'impatience que la traversée de cette cour précède à tout jamais pour moi l'accès au livre ?

Les derniers mois de cette année scolaire, qui furent aussi, avec les vacances, les derniers de Privas, je pris congé de l'ennui et sans doute de l'enfance, simplement. Cela se fit tout seul : ce grand été est demeuré brillant et chargé entre tous. La surveillance de Maman se relâchait. Je sentis que je commençais à respirer : quelle chance d'en avoir fini et de penser que ça ne reviendrait plus. Les jours succédaient aux jours, je dévorais des livres, je regardais mes pierres ; le jeudi et le dimanche j'attendais Édouard, nous rapportions du Bois-la-Ville des brassées de bruyère rose, et dans tout cela : lectures, attentes, promenades, il ne restait plus un seul moment mort ; la vie quotidienne était devenue soudain comme ces rêves où l'on nage sans peine au sein d'un espace toujours plus ouvert. Je me sentais véritablement aérée, traversée par un courant qui me lavait.

Tous mes petits mondes intérieurs craquaient : les terreurs s'étaient depuis longtemps englouties je ne savais où, l'ennui venait de se dissiper ; toujours aussi calme, ma vie se mit à me paraître aussi passionnante qu'une histoire ; un reflet des rares bonheurs d'autrefois baignait mes heures. Tous les moments se suffisaient, je rentrais de l'école sans regret, sûre de trouver à m'occuper, et en classe le reste de ma vie continuait à m'entourer, je ne songeais pas à le répudier.

Au cœur de cette exultation, le drame, brutal et clos. Un soir, en me déshabillant, je me crus malade ; cela ne me fit pas peur, et je me gardai de rien raconter, dans l'espoir que ce serait passé le lendemain et que je n'aurais pas à faire appel aux soins de Maman. Le lendemain, justement, il n'y paraissait plus et j'oubliai l'incident. Quatre semaines plus tard le mal reprit, plus violent. J'allai tout doucement jeter ma culotte dans le panier au linge sale, derrière la porte de la salle de bains. Il faisait si chaud que le carreau losangé du couloir était tiède sous mes pieds nus. Comme j'entrais dans mon lit au retour, Maman ouvrit la porte de ma chambre : elle venait m'expliquer les choses. Je suis incapable de me rappeler l'effet que produisirent à ce moment sur moi ses paroles, mais tandis qu'elle chuchotait, Kaki, passa tout à coup la tête. La vue de ce visage rond et curieux me mit hors de moi. Je lui criai de s'en aller et elle disparut effrayée. Je suppliai Maman d'aller la battre parce que elle n'avait pas frappé avant d'entrer (une pareille demande de ma part, aujourd'hui encore me semble inouïe). Le calme de ma mère, son air averti et doucement heureux achevait de me faire perdre la tête. Quand elle fut partie, je m'enfonçai dans une nuit sauvage.

Deux souvenirs me revinrent tout à coup : quelques mois auparavant, comme nous rentrions de promenade, Kaki, Maman et moi ; nous avions rencontré le vieux docteur de Privas, carré comme un bûcheron, avec son ample barbe blanche ; « Elle se fait grande, votre fille, Madame » avait-il dit en me regardant, et sur-le-champ je l'avais détesté sans rien comprendre. Un peu plus tard, Maman, à son retour de Paris, avait rangé dans ma commode un paquet de petites serviettes neuves. « Qu'est-ce que c'est ? » avait demandé Kaki. Maman avait pris cet air naturel des grandes personnes qui vous révèlent un quart de la vérité en réservant les trois autres : « C'est pour Colette, bientôt. » Muette, incapable de poser une seule question, j'avais détesté ma mère.

Toute cette nuit-là je me tournai et retournai dans mon lit. Ce n'était pas possible, j'allais me réveiller... Maman s'était trompée, cela passerait et ne reviendrait plus. Et tout au fond de moi, la conviction que justement parce que c'était si horrible et dégoûtant, cela ne pouvait pas ne pas être vrai. Je *reconnaissais* le monde, tel qu'il m'était apparu dans mes cauchemars primitifs. Les parents et les maîtres d'école avaient eu beau nous démontrer à nous autres enfants, que nous nous affolions pour rien, je savais bien au fond, même si j'avais cru l'oublier, que le monde est un gouffre plein de soufre, et que le pire est justement ce qui est.

Le lendemain, secrètement changée et souillée, il me fallut affronter les autres. Je regardai avec haine ma sœur, parce qu'elle ne savait pas encore, parce qu'elle se trouvait douée tout à coup, à son

insu, d'une supériorité écrasante sur moi. Puis je me mis à haïr les hommes, qui ne connaîtraient jamais cela – et qui savaient. Pour finir je détestai aussi les femmes, de prendre si tranquillement leur parti. J'étais sûre que si elles avaient été averties de ce qui m'arrivait, toutes se seraient réjouies : « Voilà que tu y passes à ton tour » auraient-elles pensé. Celle-là aussi, me disais-je dès que j'en voyais une. Et celle-là.

Le monde m'avait bien eue.

Je marchais avec gêne et n'osais pas courir. La terre, les verdure chaudes de soleil, la nourriture semblaient dégager une odeur suspecte. Maman me demanda de lui ramasser son dé. J'hésitai. « Mais tu peux, me dit-elle, tu n'es pas malade. » Honteuse qu'elle eût deviné, je me jurai alors de ne jamais tenir compte de cette horreur, de ne jamais renoncer à un geste, ou contrarier un projet pour cela. Ce fut un peu de réconfort.

De l'universelle détestation, ma grand'mère seule fut à peu près exclue. Elle habitait alors avec nous depuis quelques mois. La vieillesse finit par donner aux bourgeoises des villages, et jusqu'aux protestantes comme ma grand'mère, l'audace d'appeler les choses par leur nom – même avec naturel. J'allai donc la trouver dans sa chambre afin d'obtenir quelques précisions supplémentaires. Elle cousait devant sa table près de la fenêtre. Je m'assis en face d'elle et fis semblant de coudre aussi. Pour elle c'était là un heureux événement dont j'avais lieu d'être fière. Je n'en crus pas un mot et la trouvai ridicule ; je m'en voulais un peu de la faire parler, il me semblait mariner dans des histoires pas propres, mais enfin, tandis qu'elle rappelait complaisamment ses souvenirs à elle, cette histoire inouïe commençait à prendre pour moi figure d'une métamorphose naturelle, d'un épisode que l'on peut évoquer au même titre qu'une première communion, une première robe longue, un premier chignon. Toutes choses dont je pressentais soudain qu'elles tiraient une signification secrète de l'affaire qui me bouleversait.

La crise passa et je me repris à espérer contre tout bon sens qu'elle ne se reproduirait plus. Un mois plus tard il fallut bien se rendre à l'évidence et admettre le mal définitivement – dans une lourde stupeur cette fois. Il y avait désormais dans ma mémoire un « avant ». Tout le reste de mon existence ne serait plus qu'un « après ».

Il n'empêche que je m'éveillai chaque fois de ces quelques journées comme d'un cauchemar, oublieuse de tout, reprise par l'entrain de vivre, aussi comblée qu'« avant » et quasiment aussi ignorante. L'incroyable événement restait muré au fond de moi et je m'élançais de nouveau dans ma liberté neuve.

Je me revois à la veille des vacances, assise avec Georgette en haut d'un mur qui bordait la cour de l'École supérieure. Nos jambes

pendaient dans le jardin mitoyen parmi de grands volubilis blancs ; les branches d'arbres nous dissimulaient des deux côtés. Je ne sais de quoi nous parlions qui nous passionnait tant, mais cette demi-escapade et notre conversation signifiait pour moi que nous décidions désormais de nos actes et que nous étions déjà passées sur l'autre rive.

À la belle saison nous parûmes un jour avec les B... sur la route du Moulin-à-vent, la plus ensoleillée du pays. Au bout d'un moment on s'engagea dans un petit chemin entre les châtaigniers, puis vint un bois de pins et l'on s'assit sur un mur de pierres sèches. Je retrouve à mes pieds le tapis des aiguilles de pins, taché de rose par le soleil, et, loin devant moi, le ciel léger à travers les branches – une après-midi mauve et craquante dans la sécheresse des pins. J'avais avec moi un petit livre froissé d'une vilaine collection Hatier ou autre. Impossible de me rappeler où je l'avais déniché, ni pourquoi je l'avais pris : ce n'était pas mon habitude de lire en promenade. Je trouvais ce livre délicieux. Il ne ressemblait à rien de ce que je connaissais : un de ces livres pour les enfants comme déjà je n'en lisais plus, avec des attendrissements et des ruses qui réclamaient trop de complaisance, et pourtant d'une gravité si soutenue que je croyais être au pied d'une montagne dont l'ascension allait me prendre des années.

— Fais voir ce que tu lis, claironna M. B... *Alceste* ? Ah ! c'est beau ça.

Je sentais la vie bonne. Pas extraordinaire, mais bonne. Aucune hostilité nulle part, point de menace, une campagne familière qui me baignait sans m'exciter, et la certitude qu'avec ce livre que je découvrais j'étais en train de faire ce qu'il fallait.

Je me trouvai au cœur du monde et à ma place, cette après-midi-là – une des plus intellectuelles de ma vie. En train de pénétrer dans mon avenir.

— En tout cas, je n'aimerais pas recommencer cette histoire, me disait Kaki l'an dernier.

Il s'agissait de notre enfance.

Achevé d'imprimer en avril 1947
Sur les Presses de l'imprimerie Georges Lang
II, Rue Curial – Paris

Dépôt légal – 2^e trimestre 1947
Numéro Édition : 808
Imprimé en France